

MAX DU VEUZIT

Mirages



BeQ

Max du Veuzit

Mirages

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 325 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Un mari de premier choix

L'homme de sa vie

Vers l'unique

La Châtaigneraie

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Milet

Sainte-Sauvage

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

Sainte-Sauvage

Mon mari

Châtelaine, un jour...

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

Mirages

Édition de référence :
Librairie Jules Tallandier, 1954.

I

Le jour où Cylia de Liancourt – ou du moins celle que l'on connaissait sous ce nom – prit ses vingt ans, elle éprouva son premier gros chagrin.

Cet après-midi-là, sa mère lui apprit qu'elle n'était pas la fille du comte de Liancourt comme elle l'avait cru jusqu'alors, mais bien celle de Guy Férias, un peintre paysagiste, son premier mari d'avec lequel elle avait divorcé, quatre ans après son mariage.

Quant aux raisons qui avaient motivé cette séparation, la comtesse ne jugea pas utile d'en parler ; cela ne regardait pas sa fille ; et Cylia, quoiqu'elle eût bien désiré les connaître, n'osa pas les demander.

Atterrée par cette révélation à laquelle elle était bien loin de s'attendre, elle posait sur sa mère ses grands yeux verts tout assombris.

Mille pensées s'agitaient confusément dans sa tête que son cerveau martelait à grands coups.

– Pourquoi, balbutia-t-elle d'une voix qui tremblait, pourquoi avoir attendu à ce jour pour me dire ces choses ? Avant... quand j'étais petite, cela aurait été moins pénible...

Surprise et énervée par ces explications à donner à son enfant, M^{me} de Liancourt leva la tête :

– Pénible ?... Je ne vois pas ce que cette nouvelle a de pénible pour toi ! Il n'y aura rien de changé à ce qui a été jusqu'ici. Le comte t'aime comme si tu étais sa fille, tu lui rends son affection !... Beaucoup d'enfants n'en peuvent dire autant de leur vrai père. D'ailleurs, ajouta-t-elle en voyant les yeux de sa fille s'obscurcir de larmes stoïquement refoulées, si nous avons agi ainsi, le comte et moi, c'était pour ton bien, afin de te laisser dans une complète quiétude d'esprit...

Elle s'arrêta, violemment émue, soudain, par toutes ces réminiscences douloureuses qu'il lui fallait remuer. Puis, elle acheva :

– Cela nous fut d’autant plus facile que mon premier mari ne fit jamais valoir les droits que le tribunal lui avait accordés sur toi.

– Quels droits ? demanda doucement Cylia.

– Ceux de te voir deux jours chaque mois, expliqua-t-elle, apitoyée.

L’enfant baissa la tête, devenue plus pâle encore.

– Ah ! murmura-t-elle. Mon vrai père n’a jamais cherché à me voir ?... Il ne m’aimait pas ?

M^{me} de Liancourt haussa les épaules d’un geste impuissant. Puis, avec dédain, s’énervant à mesure qu’elle parlait :

– Je crois t’avoir dit qu’il était artiste peintre... un peu bohème, même !... Et ce qui plus est : un noceur, en vérité !... Ces gens-là, en général, n’ont guère le sentiment de la famille. Ton père, lui, ne l’avait pas du tout !

C’était dit d’un ton si sec et si méprisant que la jeune fille leva sur sa mère un regard chargé de reproches.

– Eh ! mon Dieu ! fit celle-ci, un peu irritée de

l'attitude de Cylia qui semblait prendre au tragique sa confiance. Ne croirait-on pas, à te voir, que je suis une femme exceptionnelle... parce que je parle un peu durement de cet homme qui m'a fait tant souffrir ? Après combien d'injures et de scènes déplorables, me suis-je décidée à une séparation... Le divorce ! Ce mot m'était odieux ! Puis, enfin, j'ai compris... je me suis rendu compte... Le divorce n'est pas un déshonneur ! C'est un malheur qui atteint toutes les classes de la société, si bien qu'il semble entré dans les mœurs... et somme toute, il est préférable aux scandaleuses trahisons des ménages mal assortis.

Elle s'arrêta, s'apercevant qu'elle avait été un peu loin, devant sa fille.

– Mais tu ne peux comprendre ces choses, reprit-elle, donnant une tape amicale sur la joue de cette dernière. Qu'il te suffise de savoir que mon mariage a été cassé en cour de Rome et que je suis parfaitement en règle avec ma conscience... Allons, chérie, va t'habiller. Je veux te conduire à la kermesse du Bois de Boulogne,

pour ton anniversaire.

Elle se leva.

– Non ! dit Cylia en la retenant par le bras. Je vous en prie, ne sortons pas aujourd’hui... Laissez-moi m’habituer un peu à... à ce que vous m’avez appris.

De nouveau, M^{me} de Liancourt haussa les épaules.

– Tu es ridicule !... Voyons, comptes-tu garder cette figure d’enterrement toute la journée ? Devant ton père, ce serait peu délicat !

– Je sais ce que je dois à mon père d’adoption, fit gravement la jeune fille. Par lui, j’ai connu les caresses et les tendresses d’un père... par affection ou par pitié, il me les a largement prodiguées. Et quand j’étais assise sur ses genoux, les bras passés autour de son cou, je n’avais rien à envier aux autres enfants... Cependant, cela ne doit pas me faire oublier qu’un autre que lui a droit à mes pensées et à mes prières, car vous ne m’avez pas dit s’il vivait encore ?

– Il vit, prononça sourdement M^{me} de Liancourt, dont les yeux ne se détachaient plus de ceux de Cylia.

La jeune fille eut un frémissement de tout son être sous le coup de lance que mirent en elle ces deux mots :

– Il vit !

Un homme, qui était son père, vivait quelque part, loin d'elle, et elle apprenait seulement aujourd'hui son existence.

Cette révélation était pour elle foudroyante comme l'est pour un voyageur tranquille dans son compartiment une catastrophe de chemin de fer.

Un besoin fut en elle, spontané, irréfléchi, de savoir, d'en connaître davantage...

– Je voudrais... pourrais-je voir ce... mon père ?

– Quoi ?... Qu'est-ce que tu dis ?... Tu veux !

Bien que la mère eût dû s'attendre à cette demande, ses traits pâlirent et se creusèrent.

– Tu veux ? répéta-t-elle, inquiète et s'affolant.

– Je ne demande pas à lui parler, répondit l'enfant, horriblement gênée d'être obligée de débattre cette question, alors qu'il lui semblait naturel que sa mère en eût pris l'initiative. Je ne souhaite que le connaître, continua-t-elle, le voir de loin... Afin de pouvoir mettre une physionomie à son nom, quand je penserai à lui.

– Mais comment veux-tu, ma pauvre enfant ? protesta la comtesse, bouleversée. Je l'ai perdu de vue... Il m'est totalement étranger, à présent que je suis remariée, et tu dois comprendre que mon second mari trouverait très mal que je m'occupasse encore de l'autre... même pour ce que tu me demandes !

– Grand-mère le connaît. Sans que ce soit vous, elle pourrait s'occuper de cela ?...

Toute troublée par l'annonce de ce père dont, seulement en ce jour, on lui révélait l'existence, Cylia oubliait tout ce qui n'était pas lui. Elle ne se rendait même pas compte combien son exigence de le voir était cruelle à sa mère et

irrespectueuse vis-à-vis du comte de Liancourt qui l'avait élevée.

La nouvelle l'avait atteinte dans ses fibres les plus intimes comme si une pointe aiguë avait pénétré en sa chair vive. Elle en était blessée, humiliée et plus encore lésée. En réalité, il lui semblait qu'en ne lui parlant pas plus tôt de ce père naturel, on l'avait privée, – elle pensait presque volée – d'un bien lui appartenant à elle seule et dont on n'avait pas le droit de disposer sans son consentement.

Et sans s'apercevoir de son cruel égoïsme, elle répéta :

– Oui. Grand-mère pourrait se substituer à vous et me faire connaître le père que j'ignore. J'ai le droit de le voir, il me semble !

– Le droit ! releva la mère, blessée par un tel mot sur les lèvres de sa fille. Un homme que j'ai dû rayer de ma vie... un homme qui ne s'est pas soucié de toi... qui a oublié tous ses devoirs de père... Non ! sois raisonnable ! Tu as vécu, jusqu'ici, sans même côtoyer son existence... Il ne s'est jamais occupé de toi, depuis dix-huit ans

que je suis séparée de lui, et je ne vois pas pourquoi tu irais t'imposer à lui, ou te mettre martel en tête à son sujet.

Câlinement, elle attirait sa fille contre elle et la serrait dans ses bras, frémissante d'amour maternel et peut-être même par jalousie instinctive contre celui qui, à son insu et sans l'avoir cherché ou mérité, pouvait lui dérober une parcelle du cœur de son enfant.

Longtemps, les deux femmes demeurèrent dans les bras l'une de l'autre. La mère, le visage inondé de larmes, et Cylia, devant la détresse de sa mère, murée soudain dans un silence farouche.

Enfin, après bien des baisers et avec un grand bruissement de soie, la comtesse quitta la petite chambre blanche et Cylia, délivrée de sa contrainte, put laisser exhaler toute la détresse dont son âme subitement était pleine.

– J'ai un père... un autre père !... un vrai !... que je ne connais pas et qui ne se soucie point de moi, murmura-t-elle, avec une sorte d'égarement.

Ses mains se joignirent inconsciemment dans

une crispation de souffrance.

Une inexprimable sensation de vide la saisissait, tout à coup, devant la révélation de l'existence d'un être inconnu que les plus grands liens du sang rattachaient à elle. Il lui semblait que, jusqu'ici, elle avait vécu comme en un songe... un songe très doux dont elle s'éveillait seulement, en cet instant, par un réveil brutal qui la meurtrissait profondément.

Sa mère qu'elle avait adorée jusque-là, avec une ardeur et un respect infinis, lui semblait comme amoindrie, comme diminuée à ses yeux sans qu'elle s'expliquât bien ce sentiment nouveau. Pourtant, un poignant regret lui venait de cette atteinte à sa vénération filiale.

Et elle traduisit sa souffrance par un cri naïf de son âme d'enfant qui ne comprenait pas qu'un chagrin pût venir de la main d'une mère :

– Oh ! maman ! comme tu m'as fait du mal !...

II

Dans la chambre coquette et parfumée l'ombre, peu à peu, se tassait dans les coins et noyait de mystère les êtres et les choses.

Par la fenêtre ouverte, le soir entraît avec le grand murmure des boulevards à l'approche de la nuit.

Cylia, oppressée par la tristesse lourde qui l'étreignait depuis le milieu du jour, restait immobile dans le haut fauteuil où elle disparaissait toute, sa tête reposant en arrière sur le coussin de soie du dossier et ses grands yeux fixes, élargis, semblant contempler dans le vague quelque indéchiffrable tableau.

Pour la millième fois, elle ressassait les révélations de sa mère sans parvenir à y habituer son esprit.

« Non ! non ! je rêve... C'est un mauvais

songe dont je vais m'éveiller tout à l'heure... Ce n'est pas possible que j'aie un autre père... qu'il vive non loin de moi, peut-être, et que je ne le connaisse pas !... »

Car ce qui surtout la faisait souffrir, c'était de se dire que son père était un inconnu pour elle et qu'elle était une étrangère pour lui.

Puis, elle acceptait l'idée de cet autre père, de ce vrai père dont elle était la chair de la chair, et elle cherchait dans sa mémoire si la matérialité de son existence ne lui apparaîtrait pas telle qu'une image lointaine flottant dans ses rêves d'enfant.

« Je devrais me souvenir... me rappeler quelque chose... un rien se rapportant à lui. J'ai dû cependant vivre un peu de sa vie. »

En effet, son père devait être une des premières personnes que ses regards de baby eussent rencontrées. À dix-huit ans de distance, ne se souviendrait-elle pas de lui, de son air sérieux ou gai, de sa voix plus ou moins grave, des caresses, des baisers qu'il avait dû lui prodiguer, ou d'une réserve, d'une froideur qui l'avait glacée autrefois ?

Ce sont des choses très impressionnantes pour l'enfant et qui restent en lui, longtemps vivaces quoique en traits effacés.

Mais rien ne se précisait à la pensée de la jeune fille, ni les contours indécis d'un être vapoureux et charmant, ni la silhouette intangible d'un fantôme austère et redouté.

Alors, découragée, elle se demanda si seulement elle avait connu son vrai père, vécu près de lui... si même il l'avait un peu aimée.

« N'aurais-je jamais été rien pour lui ? »

De ce dernier doute qui l'atteignait en pleine âme, elle eut une crispation au cœur, et d'un mouvement brusque, elle se leva comme pour fuir la douloureuse supposition.

« Un père totalement étranger à son enfant ! Un enfant complètement étranger à son père !... Non, mon Dieu ! ce n'est pas possible !... Une telle chose ne peut pas exister ! »

À sa logique sévère d'adolescente, c'était comme une monstruosité se dressant devant elle, comme un sacrilège dont le ciel aurait été

complice.

« Ce serait épouvantable ! » bégaya-t-elle.

Et la tête en feu, elle se mit à arpenter la chambre. L'obscurité était complète maintenant.

À tâtons, Cylia chercha au mur le commutateur, et l'ayant tourné, une clarté blonde – légèrement voilée par la grosse tulipe de soie jaune qui entourait l'ampoule de cristal – s'abattit sur elle, s'épandit sur les murs clairs et fit ressortir les arabesques des tentures.

Elle respira, un peu soulagée.

Dans la pleine lumière du lustre, ses visions attristantes semblaient plus pâles et plus lointaines.

Tout à coup, sous une pensée qui lui surgissait, elle s'avança vers la glace et s'y regarda longuement.

Les bras levés, les mains nouées derrière la tête par un geste qui lui était familier, elle examinait attentivement ses traits : son front bombé, l'arc noir – comme un trait à l'encre de Chine – de ses grands sourcils ; ses yeux verts,

rêveurs et profonds, que de longs cils recourbés voilaient langoureusement ; son nez un peu long, sa bouche aux lèvres très rouges, aux fossettes souriantes des joues ; son petit menton rond, volontairement dessiné ; son teint si clair, si blanc, qu'il jurait presque avec la masse brune de ses cheveux.

Elle murmura :

« Je ne ressemble pas du tout à ma mère... »

Elle pensait que celle-ci était blonde, frêle et mince : « Comme une statuette de Saxe », avait dit, un jour, le général de Siturne, un ami de la famille, en parlant de la comtesse. Et rien de plus juste, comme description, ne pouvait convenir à la délicate et blonde épouse du comte de Liancourt.

Cylia se souvint de ces mots et elle contempla son torse hardi, sa poitrine bombée que le corsage comprimait difficilement, ses hanches saillantes dont la jupe collante faisait ressortir la rondeur... Elle répéta :

« Non ! je ne ressemble pas du tout à ma

mère. »

Ses lèvres s'entrouvrirent pour un sourire timide.

« Si c'était à lui ?... »

Un éclair de joyeux espoir filtra sous les longs cils. À son insu, sans que rien le justifiât, elle faisait un héros du père inconnu. Sans le connaître, instinctivement, tout son être s'élançait et le parait de mille grâces.

Ses mains quittèrent la nuque pour venir comprimer son sein, là où le toc toc de son cœur semblait soudain suspendu, et elle s'écria d'un ton vibrant pendant que sa bouche se fendait complètement dans un pli radieux :

« Oh ! si c'était à lui !... Peut-être qu'il m'aimerait ! »

Mais aussitôt, elle tressaillit et rougit.

Le son de sa voix haute, retentissant dans le silence de l'appartement, la troublait autant que le sens des paroles qu'elle venait de prononcer, que la joie étrange ressentie voluptueusement dans tout son être...

Et elle baissa la tête, quelque chose d'amer et de pénible, comme un regret confus, la serrait à la gorge.

« Ah ! comme c'est mal ! Je suis folle, vraiment ! gémit-elle. Tu aurais pu entendre mon exclamation et en souffrir, mère chérie... Moi, ta Cylia tant aimée !... courir après une chimère quand on possède une mère affectueuse et tendre, un père qui est le meilleur des pères ! Quelle sottise ! »

Par un revirement subit, elle ne pensait plus qu'aux deux seuls êtres qui avaient été tout pour elle, jusque-là.

Comment, pendant plusieurs heures, tout occupée d'un homme qu'elle ne connaissait pas, qui ne se souciait même pas d'elle, elle avait pu les oublier, eux si bons, si dévoués ; eux qui étaient sa vie et sa tendresse ?...

N'avait-elle pas été jusqu'à murmurer contre sa mère ? Sa mère dont la pâleur, tantôt, trahissait l'intime souffrance de voir sur le visage de l'enfant l'effet désastreux de ses révélations.

Sous ce souvenir cuisant, elle frissonna.

« Je t'aime, cependant, mère chérie », répéta-t-elle.

Par un rapprochement naturel, la vision de son beau-père lui apparut auprès de celle de la comtesse en larmes.

Elle l'évoqua si bon, si indulgent, si aimant.

Sa pensée pleine de l'autre, elle n'avait pas même songé à lui !...

Le cœur lourd, infiniment lasse, elle alla vers la fenêtre qu'elle ferma, et collant son front aux vitres, elle regarda, sans les voir, le ciel tout noir, les maisons sombres que les fenêtres, éclairées de l'intérieur, tachetaient de feu, la longue file des becs de gaz éblouissants, la foule compacte, les voitures rapides, les lourds autobus pesamment chargés qui grouillaient à ses pieds, dans un mouvement intense de vie.

La veille encore, tout cela l'eût intéressée... À cette heure-ci, il lui semblait que rien ne distrairait plus son esprit de la douloureuse préoccupation : sa mère ! son père ! son autre

père !... En cet instant où le désarroi de ses pensées était complet, – comme s’il lui fallait boire le calice jusqu’à la lie, – des lambeaux de phrases prononcées par la comtesse bruissèrent à ses oreilles et augmentèrent encore son trouble :

« Ton père n’avait pas du tout le sentiment de la famille... »

Et ces autres, si cruelles pour son âme fière :

« Il ne fit jamais valoir les droits qu’il possédait sur toi... Il ne s’est pas occupé de sa fille, depuis dix-huit ans que je suis séparée de lui... »

Et celles-ci encore, matériellement si vraies, si justes, bien qu’elle les trouvât révoltantes :

« Il m’est totalement étranger, à présent que je suis remariée... »

De nouveau, Cylia sentit comme une pointe aiguë s’enfoncer dans son crâne.

« Étranger !... mon père est un étranger pour ma mère ! » fit-elle lentement, comme pour mieux se pénétrer de l’invraisemblance des mots.

Elle ajouta, la voix étranglée par un sanglot

qui venait mourir à sa gorge :

« Et volontairement, de son plein gré, il a fait de moi une étrangère pour lui ! »

Alors, elle sanglota, vaincue par cette dernière pensée, qui la laissait faible et épouvantée comme un petit enfant qu'on vient de battre très fort.

III

– Reste ici, Cylia. J’ai à te parler...

Ces paroles, prononcées d’une voix hésitante par M^{me} de Liancourt, arrêtaient la jeune fille qui s’apprêtait à quitter la salle à manger.

Lentement, elle se tourna vers sa mère.

– Vous désirez me parler ? fit-elle doucement.

– Oui, répondit la comtesse d’un signe de tête imperceptible.

En même temps, elle levait sur sa fille deux yeux songeurs.

Au ton incertain de sa mère, à son attitude un peu froide, à quelque chose d’indéfinissable et de subtil, qu’elle devinait plutôt qu’elle ne voyait, Cylia eut l’intuition que celle-ci allait évoquer les révélations de la veille... le pénible souvenir de l’autre père.

Son regard se voila sous une angoisse qui

passa en houle dans ses grands yeux verts.

Depuis la veille, le souvenir de l'existence de son vrai père qu'elle aurait voulu oublier, s'imposait à elle impitoyablement. Combien pénible et combien douloureuse cette pensée obsédante qui martelait ses tempes avec rage et qu'en dépit de ses efforts elle ne pouvait fuir !

Cependant, elle éprouvait comme une amère satisfaction à la ressasser seule, à l'enfourir tout au fond d'elle-même.

Une sorte de pudeur lui ordonnait de cacher à chacun le désarroi de ses sentiments, et toute parole y faisant allusion lui semblait devoir augmenter encore son mal.

En cet instant, elle aurait voulu arrêter les mots qu'elle devinait prêts à sortir des lèvres maternelles.

– Que voulez-vous, maman ? demanda-t-elle avec appréhension.

– Te rappeler au respect de certains devoirs que tu sembles oublier.

Décontenancée, la jeune fille rougit.

– De certains devoirs ? répéta-t-elle avec surprise.

– Oui ! de tes devoirs filiaux ! accentua la mère. Ton attitude, depuis hier, n'est pas celle qu'elle devrait être et que j'escomptais de toi.

Cylia pâlit. Elle comprenait, tout à coup, que sa mère allait revenir sur le cruel sujet, et elle souhaitait tant qu'il n'en fût plus question... du moins pour le moment !

« Plus tard, peut-être... quand elle serait familiarisée avec l'idée... »

Ses grands yeux sombres se fixèrent dans une ardente supplication sur celle qui venait de parler :

– Oh ! mère, je vous en prie ! balbutia-t-elle.

Mais M^{me} de Liancourt ne voulut pas comprendre l'éloquent regard de sa fille. Au contraire, il lui paraissait qu'une plaie bien débridée se guérit mieux.

– Assieds-toi là, Cylia. Nous sommes seules, il faut que je te dise...

Pourtant, elle s'arrêta car, pour elle aussi, le

sujet était pénible et la mère était gênée des mots qu'elle croyait de son devoir de prononcer pour ramener le calme dans l'esprit trop agité de l'enfant ignorante.

Brusquement, elle se décida.

– Tu as pleuré depuis hier, Cylia ?

Et sa voix peu à peu s'affermait bien que les mots ne lui vinssent pas facilement aux lèvres.

– Il ne faut pas, ma chérie... tu n'as pas à être triste... ni inquiète ! Le comte de Liancourt te considère comme sa vraie fille et rien n'est changé, pour toi, dans l'existence... À cause de lui, tu aurais dû rester souriante, impassible... comme si ce que je t'ai appris t'avait laissée indifférente. C'était de la plus élémentaire délicatesse d'agir ainsi... comprends-le.

Elle respira profondément, soulagée d'avoir pu en dire si long, en une fois ; puis, elle continua :

– Enfin, Cylia, ne l'oublie pas : tu dois beaucoup à mon mari qui t'a toujours aimée et considérée comme sa fille... C'est de l'ingratitude

que lui montrer un visage ravagé par les larmes, comme tu le fais depuis hier. À défaut de ton bon sens, j'attendais davantage de ton cœur.

Cylia baissa la tête, humblement, comme une coupable.

– J'aurais voulu, mère, que vous ne connussiez pas mes larmes, commença-t-elle.

– Mais pourquoi pleurais-tu ?

– Je ne pouvais m'en empêcher !

– Tu es tout bonnement ridicule !

Bien qu'elle ne s'en rendît pas compte, la comtesse mettait une certaine âpreté dans son ton.

En son âme ombrageuse, une jalousie sourde s'éveillait contre l'homme, contre le père dont il lui avait suffi de parler pour qu'aussitôt le cœur de l'enfant allât vers lui. Et cette jalousie était faite, non seulement de son égoïsme maternel, mais, aussi, de toutes ses rancœurs de femme contre celui qui avait été son mari et qui l'avait fait souffrir, autrefois.

Ah ! non ! Elle ne voulait pas que sa Cylia aimât cet homme !... Pour empêcher une pareille

abomination, elle se sentait prête à tout.

Et maladroitement, comme sont faites généralement toutes les actions guidées par un instinct jaloux, M^{me} de Liancourt, au lieu de laisser le calme revenir peu à peu dans l'esprit de la jeune fille, accrut encore le trouble douloureux que cette dernière n'arrivait pas à dominer.

– D'ailleurs, avait-elle repris, que signifient ta tristesse et tes larmes ? Es-tu aujourd'hui moins que tu n'étais hier ? Mes révélations sur ta naissance doivent-elles changer, en quoi que ce soit, le cours de ta vie ? Ton bonheur n'est-il pas toujours assuré entre le comte et moi ? Un jour, tu te marieras avec un jeune homme de notre milieu, que tu pourras aimer et admirer et non pas avec un bohème, sans éducation, dont tu aurais à souffrir quelque jour, comme il en a été pour moi. Enfin, ma Cylia...

Et sa voix s'était faite plus insinuante et plus souple pour mieux arriver au cœur de l'enfant :

– Enfin, ma Cylia, cet homme dont je t'ai parlé, hier... dont je t'ai révélé l'existence... peut-il être... sera-t-il jamais quelque chose pour toi ?

La jeune fille eut un geste d'instinctive protestation que remarqua sa mère.

– Eh bien ? fit celle-ci.

– C'est mon père ! observa doucement Cylia. Même si je l'oubliais, il resterait quand même mon père.

– Ton père ?... Oh ! si peu.

– Si peu ?... répéta l'enfant sans comprendre.

– Oui ! si peu !... Mais songe donc, ma pauvre petite !... il ne te connaît pas, ne t'a pas élevée, vue grandir. Jamais il n'a cherché à te voir... pas seulement à prendre de tes nouvelles... même quand tu étais malade.

« Tiens ! ton attitude me force à te dire des choses que j'aurais préféré taire ; mais, écoute : il y a trois ans, quand tu as eu cette forte fièvre qui faillit t'emporter, j'ai cru de mon devoir de le faire prévenir que tes jours étaient menacés, alors...

– Alors ? fit l'enfant haletante et qui semblait guetter les mots sur les lèvres maternelles.

– Alors ?... Il a mis un mois à répondre à la

lettre que ta grand-mère lui avait écrite... Déjà, tu étais guérie et partie en convalescence ; mais tu aurais pu mourir sans qu'il fût venu te voir, ou seulement qu'il se fût informé de ton état.

– Ah !

Il est des phrases qui équivalent à des coups de poignard. Celle que venait de dire la comtesse était du nombre.

Cylia avait chancelé, sa pâleur subitement accrue.

La gorge serrée, elle balbutia dans une sorte d'hypnose :

– Ainsi, ma vie, ma mort, tout ce qui est moi lui est indifférent !

En dépit de ses efforts pour ne pas pleurer devant sa mère, des larmes montèrent à ses yeux et une à une, sans aucune contraction, roulèrent sur ses joues.

Sa détresse était si apparente que la comtesse, violemment remuée, s'élança vers elle et l'attira dans ses bras.

Et d'une voix émue, où tout son amour

maternel vibrait, elle s'écria :

– Ma pauvre enfant ! Je regrette d'avoir été obligée de te raconter ces détails ! Mais il vaut mieux que tu n'ignores rien, afin que le malentendu qui existe, dans ton esprit, ne s'aggrave pas et ne se dresse pas plus tard entre toi et le comte qui t'aime tendrement, entre toi et moi... moi, ta mère, qui te chéris tant, ma Cylia !

Elle la serrait contre elle passionnément, entrecoupant ses paroles de baisers, comme pour mieux la convaincre.

– N'est-ce pas que tu m'aimes ?... que tu nous aimeras toujours, nous qui ne vivons que pour toi, nous qui ne t'avons jamais quittée ? Ah ! crois-moi, ma Cylia, le lien qui te lie à l'autre est bien léger en comparaison de celui qui nous unit à toi !

Du revers de la main, la jeune fille essuya ses yeux.

Puis, avec une sorte de rage, comme si elle avait voulu effacer jusqu'au souvenir de sa faiblesse, elle affirma :

– Oui, oui ! Je vous chérirai uniquement, tous

les deux... Vous qui avez été ma vie jusque-là... C'est vous seuls que j'aime, que j'aimerai toujours !...

Dans une explosion de tendresse, elle couvrit sa mère de baisers.

– Ma maman ! ma petite maman chérie... ma maman de toujours !...

Les yeux de la comtesse rayonnèrent de plaisir.

– Pauvre chérie ! ne pense plus à rien... Nous sommes heureux, tous les trois... notre passé est doux, pour chacun de nous... restons toujours unis, toujours aimants !

– Oui ! maman... ma chère petite maman !

C'était comme si l'enfant avait failli perdre sa mère : tant de pensées contradictoires l'avaient désorientée depuis la veille, qu'elle gardait un peu l'impression d'avoir erré seule, dans un pays dangereux et inconnu. Et quand la comtesse, enfin rassérénée, la quitta, Cylia crut vraiment que la hantise douloureuse était à jamais vaincue.

Ah ! comme elle allait la chérir, sa mère, pour que sa pensée tout entière ne s'occupât que d'elle !...

IV

– Bonjour, chérie !... Je suis montée pour t’embrasser. Comment ça va ?... Mais quoi ! tu as pleuré !

Gracieusement, une jolie figure rose, encadrée de cheveux blonds un peu fous, se penchait vers Cylia qui, une broderie sur les genoux, songeait profondément à la pénible scène qu’elle venait d’avoir avec sa mère.

– Tu as pleuré ! répéta tristement l’arrivante.

La fille de la comtesse releva la tête et essaya de prendre un air enjoué.

Quittant son ouvrage, elle embrassa son amie, entrée dans sa chambre sans qu’elle l’eût entendue venir.

– Ne t’inquiète pas... ce n’est rien. J’ai de la brume à l’âme, aujourd’hui...

Elle s’arrêta, cherchant par quels mots

expliquer ses récentes larmes et éluder les questions qu'elle devinait prêtes à jaillir des lèvres d'Odette.

– Que veux-tu ! fit-elle en souriant sans effort. Il y a des jours gris dans l'existence. On pleure sans savoir pourquoi... Parce que le soleil est trop beau, le ciel trop bleu ou qu'une couturière maladroite a gâché votre robe... Je suis dans un de ces mauvais moments, ma pauvre amie...

Elle rougit brusquement et détourna la tête, gênée par le regard franc qui la scrutait.

– C'est gentil à toi, Odette, d'être venue, balbutia-t-elle pour cacher son embarras.

Visiblement, elle ne voulait pas dire la cause de son chagrin.

L'autre, par discrétion, n'insista pas. D'un ton enjoué, elle répondit aux derniers mots de son amie.

– Je te devais bien cela, ma chère Cylia. Voici longtemps que je te négligeais... Tu m'excuseras, n'est-ce pas ? J'ai tellement pensé à toi !

Cylia sourit sans répondre.

La légèreté et l'étourderie d'Odette Chevreuse ne l'étonnaient plus. Souvent, il arrivait à la jeune fille de visiter ses amies deux fois dans la même journée et cela plusieurs jours de suite, jusqu'à ce que son caprice d'enfant gâtée, ou un projet formé dans sa cervelle de moineau, vînt déranger ce programme et la jeter dans une autre direction... Elle disparaissait alors complètement pendant quelque temps ; puis, un jour, elle reparaisait avec la même sérénité et les mêmes démonstrations amicales que si elle vous eût quitté la veille.

D'une voix haute et claire, que des fusées de rire coupaient d'une façon intermittente, Odette, maintenant, expliquait sa présence à l'hôtel de Liancourt.

– Chaperonnée par Betsy, je reviens de chez Blanche de Quemoy dont c'était la fête, aujourd'hui. Il me restait encore une heure avant le thé de maman... C'est assommant ! mais il faut que j'y assiste, sans quoi mon *five o'clock* du mercredi serait supprimé. C'est ma tante qui a décidé cela... L'excellente idée de l'excellente

tante !... Alors, comme je n'étais pas loin de chez toi, j'ai fait un détour et me voici...

Longtemps, son babil d'enfant emplit la chambre, papotages de salon, petits potins insignifiants et répétés puérilement pour le seul plaisir de causer et de rire.

Cylia, dont le caractère était plutôt sérieux et grave, écoutait d'une oreille distraite ce défilé de mots aux sons harmonieux. Pourtant, l'autre l'interrogeait :

– Je ne t'ai pas vue, hier, à la kermesse du bois de Boulogne ? J'y étais !... Ce fut un succès !

Cylia eut un geste d'indifférence.

– Cela ne me disait rien... ma mère voulait m'y conduire et j'ai refusé. Il y a trop de monde ! On s'écrase, on étouffe, on se marche sur les pieds...

Elle fit une pause, prit machinalement la broderie à laquelle elle travaillait, et poursuivant son idée, sans s'apercevoir qu'elle allait parler de choses qu'une jeune fille doit feindre de ne pas remarquer, elle continua d'une voix

singulièrement amère :

– C’est écœurant ! On y coudoie toutes sortes de gens : des femmes comme il faut et d’autres qui ne le sont guère, des messieurs graves qui vous regardent en dessous, d’un air polisson, et de jeunes dandies qui vous dévisagent effrontément... Tout cela, pour distribuer sans conviction quelques sourires et quelques poignées de main ou pour acheter très cher un bouquet de violettes, au comptoir de M^{lle} Machin et un bibelot de quatre sous qu’on paye cent francs parce que c’est M^{me} Une Telle qui le vend... Tu trouves cela intéressant, toi ?

– Moi, pas trop ! Seulement, c’est la vie ça !...

Odette souriait, amusée du ton ironique et peu habituel de son amie. Malicieusement, elle questionna :

– Et la philanthropie, la charité, qu’est-ce que tu en fais, alors ?

Cylia eut un pli railleur aux lèvres et, comme si elle eût éprouvé un soulagement à se venger sur quelque chose de son récent chagrin, elle

répondit avec feu :

– La philanthropie ? un grand mot derrière lequel les belles madames abritent leurs flirts et les demoiselles à marier espèrent trouver l'époux rêvé !... Une fête de charité est un paravent qui, pendant quelques jours, dissimule toutes les ficelles, souvent malpropres, du métier de mondaine... Ce qu'on en fait de drôles de choses sous le couvert de la charité, ah ! ah !

Elle se mit à rire, d'un rire nerveux qui sonna faux dans le coquet appartement.

Odette regarda avec surprise la jeune fille.

– Tu es sévère pour la pauvre humanité. Que t'a-t-elle donc fait depuis que je t'ai vue ? fit-elle doucement.

Mais comme elle la voyait froncer le sourcil sous une pensée chagrine, elle changea vivement de conversation, ne se sentant pas d'humeur, ce jour-là, à entendre parler de choses tristes ou d'affaires sérieuses.

– As-tu appris les fiançailles de Lucie Verrins ? interrogea-t-elle.

Cylia secoua négativement la tête et demanda avec indifférence :

– Elle se marie donc ?

– Oui. C'est décidé, depuis hier. Le baron de Coudraie, père du fiancé, a fait beaucoup de difficultés pour donner son consentement... Il paraît que M^{me} Verrins n'était pas veuve, lorsqu'elle s'est remariée. Elle était divorcée et son premier mari vit encore...

– M^{me} Verrins divorcée !

Dans sa surprise, Cylia avait failli ajouter : « elle aussi ».

Comme elle s'était levée brusquement de son siège, elle rangea quelques bibelots sur la cheminée pour se donner une contenance.

– C'est comme ça ! reprit tranquillement Odette, qui se méprenait sur le véritable sens de l'exclamation de sa compagne. C'est comme ça ! Aussi, comprends-tu comment le baron, si réfractaire aux idées nouvelles, accueillit d'abord le choix de son fils... « La fille d'une divorcée, ou plutôt d'une femme remariée en dehors de

l'Église... Peste ! C'était presque un sacrilège ! »
Un peu plus, il eût traité Lucie comme une brebis galeuse ! Il ne parlait rien moins que de déshériter le tenace amoureux qui n'en adorait que plus profondément Lucie...

Elle s'arrêta pour respirer. Puis, sans remarquer l'altération subite de Cylia, elle poursuivit :

– C'est alors que la marraine de notre amie est intervenue. On a doublé le chiffre de la dot et, malgré ses principes, le baron a fini par se rendre... L'argent lavait la tache, si tant est que tache il y ait !

Elle ponctua ses paroles d'un bel éclat de rire ironique.

La fille de la comtesse était devenue blême.

Les mots d'Odette la cinglaient comme des coups de cravache. Elle aurait voulu boucher ses oreilles ou crier à l'autre de se taire, pour ne point entendre les phrases cruelles qui, dans leur inconscience, flagellaient son orgueil plus que si elles eussent été dites avec intention.

Cependant, l'amour-propre la fit se raidir et dissimuler sa sourde humiliation. Maintenant, moins que jamais, elle ne voulait laisser deviner la cause de sa tristesse. Après avoir entendu les paroles étourdies d'Odette, sa naissance lui apparaissait soudainement comme une faute qu'il fallait cacher à tous.

Il lui fallut faire effort pour observer d'un ton de banale conversation :

– Tout est bien qui finit bien. Si Lucie aime son fiancé, elle ne lui sera que plus attachée de ce qu'il ait su résister à son père pour la posséder...

Elle s'arrêta, réfléchit un instant, puis acheva avec véhémence, comme si elle défendait sa propre cause :

– Après tout, le baron est ridicule avec ses principes d'un autre âge ! Le divorce existe dans tous les pays et dans tous les milieux. Il est admis partout. D'ailleurs, il est un malheur et non pas un déshonneur. M^{me} Verrins est une femme très bonne et très sensée, que je préfère à beaucoup d'autres qui ne la valent certainement pas, comme moralité et comme conduite, bien

qu'elles n'aient jamais divorcé.

Elle tremblait d'indignation.

Le baron de Coudraie qu'elle avait estimé, jusque-là, lui apparaissait, tout à coup, inepte et mesquin.

Dans le même ordre d'idées, Lucie Verrins qu'elle ne fréquentait que de loin lui devenait subitement sympathique.

– Pauvre Lucie ! quelle souffrance pour son orgueil de se voir rejetée de la sorte... Comme son amour filial avait dû en pâtir !

Elle frissonna et plus bas, murmura :

« Plutôt que de subir pareille humiliation, je préférerais ne jamais me marier, moi ! »

Les sourcils froncés, les yeux dans le vague, elle semblait interroger l'avenir.

Un froufrou soyeux la ramena à la réalité.

Odette s'était levée d'un bond et, debout devant la glace, arrangeait les bouclettes sur son front avec de jolis gestes.

– Quatre heures et demie, déjà ! Je me sauve !

Je n'ai que le temps tout juste d'arriver pour servir le thé.

Très vite, elle noua son écharpe et boutonna ses gants ; puis, se plantant devant Cylia qui la regardait pensivement, elle l'examina avec attention.

– Pas moyen de te dégeler, belle ténébreuse. Tu es bourrue et grognon au possible, ce soir...

Elle la secouait gaminement par le bras, disant d'un ton ensorceleur :

– Allons, mademoiselle porc-épic, faites une jolie risette avant que je m'en aille.

Cylia s'efforça de sourire. Cette gaieté insouciance l'agaçait un peu.

– J'irai te voir mercredi... probablement.

– Mercredi ! C'est gentil. Alors, à bientôt. Je te montrerai les bracelets que mon frère m'a envoyés du Maroc : ils sont charmants !

Après le départ de son amie, Cylia resta songeuse.

« M^{me} Verrins divorcée !... Alors Lucie ?...

Son père ?... Elle non plus... Comme moi. »

Quelle singulière coïncidence avait fait qu'Odette était venue lui parler de ces fiançailles, ce jour-là ! Fallait-il donc que, malgré la promesse faite à sa mère de ne plus penser à son autre père, tout la ramenât au sujet défendu ?...

Elle soupira profondément.

L'histoire était tellement pareille à la sienne qu'il était difficile de fuir l'idée importune.

Et, bien qu'elle eût voulu penser à autre chose, elle s'appesantit sur le cas de Lucie Verrins.

« Oh ! ce baron de Coudraie ! Ce qu'il peut être ridicule avec ses préjugés surannés. Est-ce que Lucie est responsable des actes de ses parents ?... Suis-je amoindrie parce que ma mère, étant malheureuse avec son premier mari, a cherché le bonheur auprès d'un autre qui m'a fait une enfance douillette et respectable ?... »

Car, tous ses apitoiements sur son amie n'étaient en réalité qu'un long et douloureux plaidoyer sur elle-même... Et, pour fuir les réflexions importunes comme elle avait promis à

sa mère de le faire, elle se dirigea vers la lingerie où Marianne, la vieille nourrice qui l'avait élevée, échafaudait méthodiquement les piles de linge.

V

Le vernissage battait son plein au Salon des Champs-Élysées. Nombreuses étaient les toiles bien brossées, cette année-là, et le public se pressait en foule, dans les salles, pour les admirer.

Accompagnée de sa grand-mère et de quelques amis, Cylia était du nombre des heureux visiteurs.

Dans sa robe de fin lainage blanche, dont d'étroits rubans de velours jade soulignaient merveilleusement les lignes, elle paraissait plus pâle encore que de coutume.

– Vous vous asseyez déjà, grand-mère ? fit-elle, déçue, en voyant la vieille dame prendre place sur une des nombreuses banquettes de peluche qui garnissaient le grand hall du milieu.

– Mon Dieu, oui, ma chérie, mes jambes se

fatiguent vite. Mais continue avec Hélène et son père... Tu me retrouveras ici.

– Oh ! grand-mère, vous laisser seule ! protesta l'enfant avec une moue mutine.

M^{me} des Hulons sourit.

– Fi donc, la vilaine, qui se croit indispensable ! Mais, voici mon excellente amie, la baronne de Concil qui va me tenir compagnie... Rejoins vite nos amis qui s'éloignent.

– Alors, à tout à l'heure, chère maman.

Elle s'inclina gracieusement vers la baronne qui arrivait et, très vite, elle rejoignit Hélène Marson.

Celle-ci l'attendait, au bout de la galerie, avec son père.

Continuant une phrase commencée, M. Marson disait en désignant une grande toile devant laquelle un groupe compact stationnait :

– Oui, très original le talent de Postel. Regardez cette chevelure : c'est un véritable éclaboussement de terre de Sienne et de jaune de chrome... l'effet est extraordinaire, fantastique

même ; cependant, la couleur est admirable. Il est étourdissant, ce peintre !

Il continua, fendant la foule et entraînant les jeunes filles plus loin :

– Tenez... Comparez le tableau que nous venons de voir avec celui-ci. C'est signé Mortanne... un grand artiste aussi ! Mais vraiment, il abuse des couleurs : il fait des cheveux violets, des enfants orange, des arbres bleus, des ciels mauves. Son talent s'exaspère en teintes bizarres... il court trop après l'or des naïfs que sa palette rutilante fascine...

Cylia écoutait, ravie, ce prince de la critique. Elle admirait sa verve étourdissante, la finesse de ses remarques, la richesse de son langage qui trouvait toujours des expressions différentes pour parler de mêmes choses.

Mais on avait reconnu le spirituel écrivain. Des gens venaient vers lui, souriants et empressés.

La jeune fille devinait en eux des artistes qui exposaient et qui souhaitaient voir leurs noms

cités dans les comptes rendus du critique.

Hélène les connaissait en grande partie. Elle les lui désignait :

– Regarde, Justal... le grand peintre qui a le talent de vendre ses œuvres si cher ! Et Izoi, l'artiste par excellence du nu... on dit que sa femme est son principal modèle... Très drôle, s'pas ?...

Elle continuait de nommer tous ceux qui abordaient ou saluaient son père.

Ce monsieur maigre, c'était Portuno, l'ami d'une duchesse à qui il devait une partie de sa célébrité... achetée avec l'argent du duc. Celui-ci, c'était Guérin, le toujours bohème ! L'autre, c'était Pourzelle, qui choisissait ses modèles parmi ses petites amies... pour ne pas être obligé de les payer.

Et elle citait, citait toujours. Grâce à elle, tout un flot de célébrités, au talent plus ou moins discutable, défilèrent comme en une vue cinématographique, aux yeux étonnés de Cylia qui écoutait son amie avec stupeur.

Comment, tous ces gens, qui étaient l'élite de l'aristocratie artistique, cachaient de si vilains dessous et accommodaient l'art de si drôle de façon ?

Péniblement surprise, elle en fit la remarque à sa compagne qui se mit à rire. Habitée à entendre parler son père et à le voir discuter sur tous les sujets, Hélène ne s'étonnait plus de rien.

Elle répondit même assez railleusement à son amie :

– Mais, c'est le revers de la médaille, cela ! La vie n'est propre qu'à la surface !

L'âme haute de Cylia protestait contre ce pessimisme.

– Pour les simples mortels, peut-être !... mais pour ceux de quelque valeur... De même que noblesse oblige, le talent a ses devoirs...

– Et aussi ses faiblesses !

Un flot de monde les sépara.

Poussée par la foule, Cylia avança plus loin qu'elle ne l'aurait voulu ; puis, réussissant à percer le groupe serré qui l'entourait, elle revint

sur ses pas et essaya de rejoindre son amie. Mais elle ne vit plus ni celle-ci, ni son père.

Un peu embarrassée, ne sachant pas de quel côté se diriger pour les trouver, et en même temps, gênée par certains regards hardis, qui dévisageaient sans retenue cette jeune fille seule, Cylia recula jusqu'à la muraille où les toiles de toutes les dimensions s'étalaient.

L'endroit était moins encombré qu'ailleurs. La fille de la comtesse respira plus à l'aise.

Le dos au mur, et la face tournée vers la foule, elle se tint là en observation, espérant apercevoir de loin M. Marson, dont la haute taille devait sûrement dominer celle de ses voisins.

Ce léger incident l'avait un peu assombrie. Déjà, auparavant, les réflexions d'Hélène sur la vie intime des artistes de renom l'avaient péniblement impressionnée... tout ce qui de loin ou de près touchait à la peinture l'intéressait au plus haut point, à présent...

– Mademoiselle de Liancourt ! seule !...

À cette exclamation poussée près d'elle, la

jeune fille sursauta. Aussitôt, son regard s'illumina :

– Monsieur Villaines ! s'écria-t-elle. Quelle chance de vous rencontrer !

La vue du jeune avocat avait, tout de suite, mis du carmin sur ses joues et fait envoler papillons noirs.

Toute radieuse à présent, elle lui tendait la main qu'il serra discrètement.

– Comment va Madame votre mère ? s'informa-t-il aussitôt, car il était surpris de la voir isolée dans cette foule bruyante.

En peu de mots, Cylia le mit au courant. Puis, elle conclut :

– J'étais horriblement gênée d'être seule. Emmenez-moi loin de tout ce monde, voulez-vous ?

– À vos ordres, mademoiselle !

Il la regardait, sérieux, admirant les grands yeux naïfs et francs qu'elle levait sur lui avec tant de confiance.

Il fut si troublé de se sentir seul avec elle, dans cette foule compacte au milieu de laquelle ils semblaient perdus, qu'il en oublia son habituelle correction.

– Je... oh ! je suis si content de vous avoir rencontrée... et aussi si charmé... Vous êtes... Oh ! mademoiselle Cylia, serait-ce malséant de ma part de vous dire que... cette robe vous va admirablement bien ? Vous êtes vraiment jolie et ravissante... dans cette toilette ! Je voudrais être un peintre... un grand artiste... pour pouvoir reproduire votre silhouette... si charmante... si troublante...

Il bredouillait, soudain ému, et perdant un peu la tête devant son audace inusitée. Il sentait aussi monter à ses lèvres un aveu qui était peut-être intempestif et qu'il eût voulu pouvoir retenir.

Le visage de Cylia s'était empourpré davantage et elle baissait les yeux, ravie peut-être des compliments inattendus ; mais, en revanche, terriblement gênée de les entendre murmurer d'aussi près par ce très joli garçon sur lequel sa pensée ne s'attardait déjà que trop

complaisamment.

– Pardonnez-moi, balbutia-t-il, plus embarrassé encore, devant cette rougeur qu’il avait fait naître. Ce n’est pas un vil compliment que je vous adresse... Si vous saviez combien je voudrais...

Mais il n’acheva pas. Elle détournait obstinément la tête, avec un petit air effarouché d’oiselle prise au piège.

Il se ressaisit. L’heure d’une déclaration n’était pas bien choisie, et il s’apercevait soudain de toute l’inconvenance qu’il y avait pour elle à être vue, seule, en sa compagnie et en pareil lieu.

Pour ne pas augmenter davantage l’embarras de la jeune fille, il proposa, ayant repris tout son sang-froid :

– Je puis essayer de rejoindre M. Marson qui ne peut être bien loin... D’ailleurs, vos amis doivent vous chercher...

Elle le remercia d’un regard.

– Oui, faites ! je reste ici, dit-elle très vite.

Il s’éloigna immédiatement.

Bientôt d'ailleurs, il revenait avec l'écrivain et sa fille que la grand-mère de Cylia et la baronne avaient rejoints.

Pendant quelques instants, ce fut entre tous un chassé-croisé de demandes et de questions. Chacun voulait savoir ce que l'autre avait fait et de quel côté il s'était dirigé. Puis, on se félicita mutuellement : M^{me} des Hulons, qui avait été sérieusement inquiète de la disparition de sa petite fille, ne trouvait pas de paroles assez fortes pour exprimer sa joie de la revoir si vite. M. Marson appelait en riant l'avocat le « terre-neuve des demoiselles égarées », et, clignant malicieusement de l'œil, lui affirmait que cette bonne action lui porterait bonheur !... Villaines souriait amusé, évitant de regarder Cylia qui, très rouge, ne savait comment échapper à l'attention dont elle était l'objet de la part de tous.

Cependant, quelqu'un frappant sur l'épaule de Marson mit fin à cette petite scène de famille.

C'était Choiseron, le grand critique d'art, dont les édits étaient si respectueusement écoutés de tous.

Secouant fortement la main de l'écrivain, il disait :

– Vous est-il permis, Marson, de rester pareillement insensible devant la plus belle toile du Salon ?... Ma parole, ces écrivains attendent que les chefs-d'œuvre viennent s'agenouiller devant eux !

– Un chef-d'œuvre !... où ça ? s'écria le père d'Hélène, déjà prêt à discuter le mérite du tableau découvert par son ami.

– Mais là !

Il montrait la grande toile derrière lui.

– Admirez cette vue de Venise, de Guy Férias... ça va être le clou du Salon !

S'enthousiasmant sur le sujet, il continua, parlant à voix haute, sans remarquer qu'autour de lui on faisait cercle pour l'écouter :

– Regardez donc ces gris bleuâtres, changeants et si doux, ces vieux dômes de marbre, multicolores, se détachant sur le beau ciel de l'Adriatique... tout cela enveloppé comme d'une atmosphère de cristal humide, tout cela rendu

avec une intense ressemblance... C'est tout bonnement féérique !

Au nom de Guy Férias, – le nom de son père,
– Cylia avait tressailli.

Très pâle, maintenant, les yeux rivés sur le grand tableau, le cœur délicieusement angoissé, elle écoutait, d'une oreille avide, ces mots d'enthousiasme qui jaillissaient des lèvres du critique...

Marson, aussi, approuvait :

– Oui, disait-il, c'est réussi ! Le talent de Férias tient du prodige !

L'autre surenchérissait encore :

– Du prodige... certes ! Vous l'avez dit : car combien d'autres, déjà, nous ont montré la ville des doges avec ses canaux et ses rios, ses vieux palais, ses ciels toujours nouveaux... aucun ne l'a rendue comme Férias nous la présente ici...

Autour d'eux, la foule grossissait et des murmures d'approbation couraient dans les groupes des artistes. Chacun admirait sans réserve l'œuvre si finement étudiée et si

pleinement réussie.

Cylia défaillait de joie ; son cœur en bondissait dans sa poitrine.

Ainsi, on parlait de son père ; on en disait du bien... mieux que cela : on l'admirait ! Les mots de *talent*, de *génie* s'adressaient à lui !...

Elle aurait voulu pouvoir crier à tous : « C'est de mon père qu'il s'agit... C'est moi qui suis la fille de celui qui a fait cette toile. »

Dans son émotion, des larmes montaient à ses yeux et des rires à ses lèvres. Que n'était-elle seule, pour mieux savourer son bonheur... et sa peine ! Car d'être obligée de se contraindre, de ne pouvoir avouer hautement le lien intime qui l'unissait au grand peintre ; d'affecter, même, un air indifférent comme s'il s'agissait d'un étranger ; de penser, surtout, que presque tous ces gens le connaissaient, alors qu'elle, sa fille, elle l'ignorait, tout son être en frémissait de détresse.

Et le mélange de cette joie ressentie voluptueusement en elle-même et de cette souffrance qui la pinçait en plein cœur, mettait

comme une faiblesse suave et douloureuse dans tous ses membres. C'était très doux et terrible en même temps...

Elle était si pâle que Villaines qui, depuis un moment, l'examinait à la dérobée, se pencha vers elle et lui demanda :

– Vous êtes souffrante, mademoiselle ?

Elle détacha lentement ses yeux du tableau et regarda le jeune homme dont les prunelles inquiètes sondaient sa pâleur.

Cette sollicitude la touchait et, pour le rassurer, elle s'efforça de sourire, disant :

– Ce n'est rien... la chaleur... on étouffe ici !...

Mais son émotion avait été si grande et si inattendue qu'elle ne s'en remettait pas.

En réaction, même, ses traits se creusaient nerveusement et ses jambes flageolaient sous elle.

Villaines eut peur de la voir tomber.

Instinctivement, il étendit le bras vers elle pour la soutenir. Et tout haut :

– M^{lle} de Liancourt se trouve mal, je crois bien !

Les deux vieilles dames, qui conversaient ensemble sans s'occuper des autres, se retournèrent vers lui sans comprendre.

Il dut leur expliquer :

– Il fait très chaud, ici... Peut-être serait-il prudent de conduire Mademoiselle au grand air... Cette atmosphère surchauffée ne lui vaut rien en ce moment. Voyez, Mademoiselle est toute pâle...

– Ma petite fille !... mais oui, vraiment ! cette enfant a mauvaise mine. Vous avez raison, monsieur Villaines, nous allons partir.

M^{me} des Hulons s'empara du bras de la jeune fille en insistant pour que le jeune homme ne les suivît pas et continuât sa visite du Salon.

Comme elles s'éloignaient, Choiseron dit au jeune avocat, qui suivait des yeux le groupe des trois femmes :

– Pas très forte, la jeune personne... À son âge, on supporte mieux, généralement, toutes ces petites incommodités de la température.

Villaines ne répondit rien, mais son regard pensif se leva vers la grande toile, où dans un angle, le nom de Guy Férias s'étalait.

VI

« Ainsi un rien, au nom prononcé devant moi, une signature au bas d'un tableau, et de nouveau voici ma pensée en débandade... »

Les yeux grands ouverts, Cylia se retournait dans son lit, poursuivie par la pénible agitation qui la secouait depuis tantôt, lors de la visite au Grand-Palais.

Dans la lumière très pâle de la veilleuse aux verres dépolis, donnant comme un air de rêve aux objets de la chambre, ses pensées s'exaspéraient encore et la bouleversaient jusqu'à l'angoisse.

Le souvenir de l'existence de son autre père, qu'elle s'était promis de fuir, lui revenait maintenant avec une intensité extraordinaire.

Et pourtant, elle luttait, disant avec exaltation :

« Que mon père ait du talent et qu'il soit célèbre, qu'est-ce que cela peut me faire ?... Je

n'ai été mêlée en rien à sa vie d'homme et d'artiste. Je ne puis revendiquer aucune part de sa gloire... bien peu de gens, même, doivent savoir quel lien m'unit à lui... Alors... À quoi bon y penser !... Il m'ignore tout à fait. Il ne désire pas me connaître. Il ne s'inquiète même pas de ma santé... ni si je vis encore. »

Cette dernière pensée lui était intolérable. C'était comme un fer rouge posé sur sa chair vive...

Un père se désintéressant de la vie de son enfant ! L'abominable chose !

Elle l'aurait cependant bien aimé, son vrai père, s'il avait seulement voulu l'aimer un peu !... Combien aussi, aurait-elle été fière de lui !...

Le comte de Liancourt était un homme du monde, un fin mondain aux allures réellement aristocratiques... il parlait bien, il savait recevoir en grand seigneur ; il possédait de belles chasses ; on citait ses équipages... bref, un homme du monde impeccable. Jusqu'ici, Cylia avait été très fière qu'il fût son père, cette filiation créant autour d'elle une sorte de légende et comme une

royauté de mondanité indiscutable...

Mais, tout de même, être la fille d'un artiste de valeur dont chacun vantait le talent, dont le nom passerait à la postérité, avait bien aussi son charme.

Le génie, la gloire, sont autrement supérieurs au snobisme...

Et voilà, maintenant, que Cylia se demandait s'il ne lui aurait pas été plus agréable d'avoir une vie de labeur, aux côtés d'un artiste de valeur, que d'être une fine poupée mondaine dont on se contentait de louer la grâce et l'éducation.

Tantôt, devant l'enthousiasme soulevé par la superbe toile que Choiseron qualifiait de chef-d'œuvre, ne s'était-elle pas sentie transportée d'orgueil ?...

Ah ! le délicieux souvenir ! Les mots élogieux prononcés autour d'elle !... la douceur intime de se dire qu'on parlait de son père !

Était-ce possible ?

Tout cela n'était-il pas un rêve ?

Ces mots, les avait-elle vraiment entendus ?

Mais oui. Tout était vrai !

Son père avait du génie !

« Du génie ! »

De nouveau, elle ressentait la griserie de tantôt... La même douce joie qui l'avait secouée au Salon la troublait encore.

Et elle déplora de ne pouvoir acheter la belle toile que chacun admirait.

« Ce serait un souvenir... un beau souvenir qui me parlerait de lui... Un objet matériel lui, ayant appartenu. »

Elle regretta aussi de ne pas avoir touché le grand tableau.

« Ma main aurait pu frôler quelque chose qui a été en contact avec lui... une chose qu'il a créée... une chose où il a mis son âme... »

Cette idée l'amena à se dire que, peut-être dans la foule des artistes, elle avait coudoyé Guy Férias.

Cette hypothèse fit passer dans son être comme une décharge électrique, et, sous l'afflux

des sentiments subitement exaspérés, une flamme ardente colora son visage.

Il devait être présent... à proximité de sa toile.

Effarante supposition, elle aurait pu toucher son père, sans le reconnaître !

Cette seconde pensée lui était semblable à un coup d'aiguille en plein cœur.

Une fois encore, tout s'assombrissait autour d'elle, et sa joie inconsciente de l'instant d'avant faisait place à une amère mélancolie.

Découragée, elle soupira :

« Oh ! ne plus penser... ne rien savoir... Est-ce donc si difficile d'oublier ?... Ce serait pourtant si bon de ne pas se souvenir... d'annihiler toute réminiscence douloureuse... »

Longtemps, elle s'abîma dans cette démoralisante rêverie.

Ses yeux étaient clos, contemplant intérieurement quelque poignante vision ; son front se plissait comme si une lutte douloureuse se livrait au fond d'elle-même, quand, tout à coup, semblant prendre un parti, elle se dressa sur

l'oreiller.

« Allons donc, prononça-t-elle sourdement, en ponctuant son exclamation d'un geste brusque. Je suis ridicule et sotte ! Mon vrai père n'a pas voulu m'être quelque chose : je ne lui serai rien !... Je chasserai jusqu'à la pensée de son existence. Je vivrai, comme par le passé, entre le comte et ma mère, les confondant dans le même amour... Eux, au moins, ils m'ont aimée et ne m'ont pas abandonnée ! »

Elle disait ces choses et se croyait décidée à les faire, mais des larmes ourlaient le bord de ses paupières, bien prêtes à glisser le long de ses joues pâles.

Elle les essuya nerveusement, furieuse de cette faiblesse qu'elle ne pouvait vaincre :

« Je suis lâche !... oui, lâche ! Je n'ai qu'à vouloir et j'oublierai ! »

Mais l'instant d'après, un gémissement montait à ses lèvres :

« Eh bien ! non, je ne puis oublier ! C'est mon père, après tout !... »

VII

« Grand Dieu ! protégez-le... Je ne le connais pas et j'ignore quels sont ses besoins, mais Vous qui savez tout, secourez-le... Il doit avoir aussi ses tristesses et ses peines, rendez-les-lui moins lourdes et moins amères... »

Les mains jointes, les joues sillonnées de larmes, les yeux fixés sur le grand Christ doré de l'autel qui semblait ouvrir ses bras miséricordieux pour elle, Cylia terminait son ardente prière.

Elle sécha ses yeux, puis, après s'être recueillie encore quelques instants, elle se leva et, glissant légèrement sur les grandes dalles noires et blanches, elle sortit de l'église.

Le vieux Séverin, qui l'accompagnait toujours lorsqu'elle était seule, l'attendait sous le porche. Il marcha derrière elle.

Elle allait pensive, le cœur encore gros, la tête un peu baissée, insensible aux regards admiratifs des hommes qui se détournaient sur son passage, à ceux des femmes qui la dévisageaient jalousement.

Le matin, à son réveil, elle s'était dit :

« Je ne suis jamais allée à l'église prier pour mon vrai père ; je vais m'y rendre aujourd'hui. »

Et elle était venue...

Elle en repartait tout endolorie, mais plus calme. Au lieu de s'exaspérer, ses pensées prenaient un tour mélancolique et doux.

Elle songeait, résignée :

« Le talent, la richesse, la célébrité ne remplissent pas la vie d'un homme... A-t-il encore un père, une mère, une sœur, une nouvelle famille, d'autres enfants ? Quoi qu'il en soit, il aura mes prières... ce sera ma façon de lui rendre mes devoirs, puisqu'il n'en est pas d'autres à ma disposition... Aux yeux de Dieu, nous ne serons plus des étrangers l'un pour l'autre... »

Ne pas être une étrangère pour son père --

cette chose abominable ! – était son suprême désir, le leitmotiv où s'exaspéraient ses pensées ; car, maintenant, elle ne luttait plus : depuis le vernissage, elle admettait que son esprit fût sans cesse occupé de l'absent.

« Je finirai bien par apprendre quelque chose se rapportant à lui... Ce serait si doux de le connaître un peu... même de loin ! »

Mais elle n'osait pas interroger quelqu'un.

Sa mère, quoique très bonne et très charitable, habituellement, n'avait que des mots durs pour parler de son ancien mari... et cela faisait souffrir l'enfant !

Cylia avait bien la faculté d'interroger sa grand-mère. Sûrement, celle-ci lui aurait répondu. Malheureusement, depuis quelque temps, la vieille dame était très entourée. Ayant une peur affreuse de la solitude, se sentant vieillir, elle groupait autour d'elle le plus grand nombre possible d'invités, et son salon était toujours encombré. Dans ces conditions, Cylia ne pouvait songer à l'entretenir du sujet qui lui tenait tant à cœur.

Quant à s'informer auprès de ceux de leurs amis qui avaient quelque chance de connaître le peintre, la jeune fille ne s'en sentait pas la hardiesse. C'était trop délicat, trop hasardeux aussi... Si, à sa voix, à son trouble certain, ils allaient deviner la vérité ?... Rien que cette seule crainte lui faisait monter le rouge de la honte au visage.

Malgré tout, elle n'avait pas renoncé à son désir de savoir. Et, pendant qu'elle était arrêtée sur le bord du trottoir, elle attendait, pour passer de l'autre côté de la rue, que la longue file de voitures fût écoulée, elle cherchait encore le moyen d'y parvenir.

Elle s'était remise à marcher.

Tout d'un coup, son regard s'illumina...

Le projet d'interroger Séverin naissait en elle.

Comment cette idée ne lui était-elle pas venue plus tôt ?... Le vieil homme devait savoir tant de choses... Et avec lui, elle se sentait si à l'aise !

Elle s'arrêta et se retourna vers le vieillard.

Comme, respectueusement, il s'arrêtait aussi,

elle sourit :

– Allons, avancez, mon ami... Marchez près de moi.

– Oh ! mademoiselle ! balbutia-t-il, effaré, en se souvenant des recommandations de la comtesse qui était à cheval sur l'étiquette.

– Bah ! où est le mal ? fit-elle légèrement.

Pour le moment, elle se souciait fort peu des convenances plus ou moins insipides, auxquelles elle se pliait d'assez bonne grâce habituellement.

Et, familièrement, elle continua :

– D'ailleurs, je m'ennuie !... J'aime mieux parler que réfléchir !... Ce n'est pas commode, pour m'entretenir avec vous, de tourner la tête en marchant.

Séverin la regarda avec des yeux de chien dévoué. Il l'adorait, parce qu'il l'avait vue grandir.

Docilement, il vint se ranger auprès d'elle.

– C'est vrai, mademoiselle Cylia, que vous n'êtes pas très gaie, depuis quelque temps... sauf

vot' respect, j' me l' suis dit bien des fois.

Elle fronça ses grands sourcils.

La remarque lui était désagréable. Elle n'admettait pas que son attitude ait pu laisser percer les soucis qu'elle nourrissait intérieurement, et elle s'en voulait comme d'une incorrection.

D'un autre côté, il ne lui apparaissait pas qu'elle dût retrouver bientôt le calme moral indispensable au perpétuel sourire qui lui était jadis habituel.

Mais, secouant la pensée triste que la réflexion du vieil homme lui avait amenée, elle dit, de l'air le plus innocent du monde :

– Il y a longtemps que vous êtes au service de ma mère, n'est-ce pas ?... Combien au juste ?

– Dame, près de vingt-huit ans... M^{me} la comtesse, qui était alors M^{lle} Renée des Hulons, allait sur ses quinze ans quand j' suis entré comme cocher à l'Abbaye.

Elle coula un regard en dessous vers le bonhomme :

– Alors, puisque vous avez connu ma mère lorsqu'elle était jeune fille, vous l'avez vue également jeune femme, puis jeune mère ?

Elle parlait d'une voix indifférente, bien que dans l'attente de la réponse son cœur battît plus vite.

Sans méfiance, Séverin répondit :

– J' crois bien !... Même qu' c'est moi qu'on envoya à l'Abbaye pour dire à vos grands-parents qu'ils avaient une petite-fille... et eux d'accourir tout d'suite à la Mare-Bleue, avec la hâte de voir le beau petit ange que vous étiez...

Cylia retint un mouvement de vive surprise :

« La Mare-Bleue ! ce grand château, toujours fermé, qui avait un aspect si désolé et qui se dressait juste en face de celui de ses grands-parents, de l'autre côté du vallon, quoique dans la même commune... »

Ainsi, c'était à la Mare-Bleue que son père et sa mère avaient habité !... C'était là qu'elle était née ! On lui avait toujours laissé croire que c'était à l'Abbaye...

Elle comprenait maintenant pourquoi – quand ils allaient deux fois par an, au printemps et à l’automne, chez ses grands-parents – sa mère ne dirigeait jamais leurs promenades vers cette partie du pays.

« Cela lui évoque de pénibles souvenirs, constata tristement Cylia. Et moi qui, au contraire, me sentais attirée vers la grande maison triste et qui, si souvent, ai souhaité courir dans les allées solitaires de son parc désert... »

Elle ressentit un conscient plaisir de constater qu’une affinité mystérieuse l’avait poussée vers la vieille demeure, berceau peut-être de sa famille paternelle.

Mais elle comptait apprendre de Séverin bien des choses encore, et elle reprit la conversation :

– Ma mère fut-elle contente d’avoir une fille ?... peut-être aurait-elle préféré un garçon ?

– Heu ! je ne pense pas... M^{me} la comtesse était si jeune encore que vous lui avez fait l’effet d’une jolie poupée !

La jeune fille n’avait posé la précédente

question que pour en amener une autre qui brûlait ses lèvres. Anxieusement, elle la formula :

– Et mon père ? demanda-t-elle plus bas.

Malgré elle, sa voix avait tremblé.

– Oh ! lui, il était radieux ! s'écria le domestique qui n'avait rien remarqué. Fallait le voir courir par tout le château, donnant des ordres un peu au hasard, pour le seul plaisir d'user son exubérance et de crier sa joie... Il vous a aimée du premier coup et c'est pas étonnant si, après, vous étiez plus souvent dans ses bras que dans ceux de votre nourrice... C'était un si brave monsieur ! et si bon, si charitable pour le pauvre monde, qu' chacun quasiment l'aimait... la crème, quoi !... C'est même ça qui fait que...

Il s'arrêta, s'apercevant qu'il en disait peut-être un peu trop long et que son bavardage pourrait déplaire à la comtesse.

Mais Cylia ne l'écoutait plus. Pour le moment, elle n'avait retenu que ces mots : « Il était radieux. » Et ces mots lui étaient si doux qu'elle ressentait comme un frémissement suave par tout

le corps.

« Il était radieux de ma naissance ! criait impétueusement son cœur. Mon père m'a aimée !... Oh ! bonheur... Je ne lui ai pas toujours été indifférente... il m'a aimée ! »

Sa joie était si grande qu'elle en avait presque envie de pleurer.

Après quelques minutes de silence passées à savourer son bonheur intime, elle questionna de nouveau le domestique.

Elle voulait encore entendre parler de son père. Elle ne s'en lassait pas !...

– Et jusqu'à quelle époque sommes-nous restés à la Mare-Bleue ? questionna-t-elle.

Séverin se gratta la tête.

– Mais... dame ! Jusqu'au... jusqu'à ce que...

Il hésitait, embarrassé pour finir sa phrase.

Elle comprit :

– Jusqu'aux préliminaires du divorce, n'est-ce pas ? fit-elle lentement, les yeux au loin.

Il sursauta, et la regarda, un peu effaré.

– Ah ! on vous a dit ?...

– Oui... maman m'a tout raconté.

Il hocha sa tête grise. Il comprenait pourquoi la jeune fille était si mélancolique depuis quelque temps.

Il l'examina avec tristesse, et vit son air grave, l'ovale aminci du visage. Alors, timidement, craignant d'abuser de la bienveillance avec laquelle elle le traitait, il dit pour la reconforter :

– Faut pas vous faire d'la misère pour ça, mam'zelle Cylia... Au jour d'aujourd'hui, tout le monde divorce, et souvent pour pas grand-chose... Ça n'a plus l'importance d'autrefois.

– Je sais... murmura-t-elle pensivement. On ne s'entend plus, donc on se quitte... Seulement, les enfants !... murmura-t-elle pour elle seule.

Elle avait baissé le front pour cacher l'humidité qui soudain brouillait ses yeux verts, et, trop oppressée pour parler encore, elle continua silencieusement de marcher.

Son excitation gaie de tout à l'heure était tombée et elle allait lentement, comme écrasée

par la lassitude qui pesait lourdement sur son cœur...

Comme ils arrivaient en vue de l'hôtel de Liancourt, elle sortit de son accablement.

– Un mot encore, Séverin. Dites-moi... l'avez-vous revu depuis ?...

– Qui ?... M. Férias ?

– Oui...

Il hocha la tête.

– Non, jamais !

Elle soupira :

– Tant pis ! J'aurais été si heureuse d'avoir de ses nouvelles !

Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de la maison. Alors, Cylia allongea le pas pour prendre les devants et faire une entrée correcte.

VIII

M^{me} des Hulons posa sa tasse et après s'être essuyé les lèvres avec la minuscule serviette ajourée d'arabesques, elle déclara, satisfaite :

– Très bon, ce thé... Et ces macarons, vraiment exquis !

– Oui, excellents ! fit Cylia distraitement.

Les yeux tournés vers la grande baie séparant les deux salons de Séraphin, le pâtissier à la mode, la jeune fille buvait machinalement, à petites gorgées, sa tasse de thé fumant.

Tout à coup, son visage s'éclaira.

– M. Villaines ! signala-t-elle, à mi-voix, à sa grand-mère.

– Où cela ?

Du regard, la vieille dame cherchait le jeune avocat dans la cohue froufroulante et parfumée qui les entourait.

– Il traverse l’autre salon, indiqua Cylia.

Elle se sentait rougir parce que Villaines, les ayant aperçues, venait vers elles.

Intérieurement, elle se réjouissait de cette rencontre comme d’une chance inattendue.

– J’attends un ami et je suis un peu en avance, expliqua-t-il.

Il s’installa près des deux dames, à une table que justement deux clientes venaient de quitter.

– Quelle foule ! Je désespérais de trouver une place... C’est presque un acte de courage que d’oser s’aventurer parmi ces élégantes... On risque à chaque pas de s’empêtrer dans les organdis ajourés et les crêpes de Chine incrustés. Il faut de l’adresse pour en sortir à son honneur !

Il souriait, légèrement ironique, tandis que Cylia regardait avec curiosité les femmes hardies et maquillées, riant et chuchotant avec les hommes aux regards audacieux.

La boutade du jeune avocat amusa M^{me} des Hulons. Elle répliqua, aimablement bourrue :

– Quelle rage, aussi, les hommes ont-ils de

venir goûter chez Séraphin ?... Comme s'il n'y avait pas pour eux d'autres endroits moins encombrés... Grâce à cette gourmandise masculine, nos maisons de thé deviennent, en peu de temps, de véritables bazars cosmopolites où toutes les races et tous les mondes se coudoient. Encore quelque temps et vous verrez qu'une femme sérieuse n'osera plus s'aventurer jusqu'ici.

Elle fit une pause et, après avoir croqué un massepain praliné, elle ajouta en soupirant :

– Et ce sera dommage, car, vraiment, ce Séraphin a de délicieux gâteaux !

Villaines sourit, sans répondre.

Elle perçut le sourire et devina la pensée qui l'avait fait éclore.

– Que voulez-vous, expliqua-t-elle, j'ai passé l'âge d'être coquette... Ne venant plus ici pour faire admirer mes toilettes ou jalouser celles des autres, j'y viens pour satisfaire ma gourmandise de vieille femme... Autres temps, autres plaisirs !... Mon travers a ceci de bon qu'il ne nuit

pas à la morale...

Elle baissa la voix et ajouta :

– Combien de femmes, parmi celles qui nous entourent, pourraient excuser leur présence ici d'un motif aussi anodin ?

– Cependant, grand-mère, protesta naïvement Cylia, ces dames, dont vous parlez, éprouvent également le besoin de goûter, comme nous, à cinq heures. C'est naturel !

– Oui !... malheureusement ! car sous le prétexte de satisfaire ce besoin matériel, elles perdent chaque jour un peu de leur dignité et de leur pudeur... Examinez ces salons emplis d'une odeur de poudre de riz. Regardez ces airs hardis, ces visages maquillés, ces cheveux teints, ces sourcils épilés, ces yeux agrandis au crayon, ces tailles sanglées sous leur corset amincissant !... Il y a ici l'élite de notre aristocratie : d'authentiques marquises et de véritables baronnes ; je reconnais encore la femme d'un jeune attaché d'ambassade... plus loin, l'épouse d'un banquier fort connu ; ici, tout près, la sœur d'un grand médecin... Croyez-vous que ce soit seulement le

besoin de manger qui les amène ici ? Ou plutôt ne serait-ce pas ?... Qui sait ! La somme que le mari leur donne, chaque mois, pour les frais de toilettes, est peut-être insuffisante et alors...

Elle n'acheva pas, mais sa lèvre dédaigneuse et son haussement d'épaules complétèrent sa pensée.

– Il est certain, approuva Villaines à mi-voix, que sauf le nom et la position que leurs maris occupent dans le monde, il n'y a guère de différence entre elles et l'actrice de music-hall que j'aperçois avec ce gros monsieur, entre elles et ces trois demi-mondaines que je devine et qui sont attablées là-bas, près de la porte... Elles copient les toilettes et les tics de celles-ci ; elles singent leurs allures et leurs manières ; elles s'habillent chez le même couturier et se maquillent de la même façon... Alors, qu'est-ce qui les distingue ?... Peu de chose, vraiment !... Dans un certain public, leurs grands airs arrogants peuvent expliquer leur prestige ; mais, au fond, pour ceux qui savent voir, je ne me doute guère en quoi pourrait consister leur

supériorité !

– En hypocrisie, peut-être ? fit amèrement M^{me} des Hulons. Par d’habiles paroles, jetées tout haut, négligemment, elles s’imaginent tromper la galerie, puis, rentrées chez elles, elles se consolent de cette secrète humiliation en jouant à la vertu austère et en déchirant leur prochain à belles dents...

Elle ajouta, souriant tristement :

– C’est profondément écœurant, tout cela ; mais il n’y a pas de remède. Ce sont les exigences sans cesse croissantes de la vie actuelle qui nous ont donné ces mœurs relâchées. Inutile de nous révolter, nous n’y changerons rien... Si, après la guerre, on avait eu le courage de blâmer et de protester contre le relâchement des mœurs, on aurait peut-être enrayé le mal... Maintenant, il est trop tard ! Le mieux, est d’accepter ce qu’on ne peut empêcher, tout en essayant de préserver les siens de l’universelle gangrène.

Elle montra Cylia, qui, très grave, réfléchissait et essayait de comprendre.

– Le temps n’est plus, continua M^{me} des Hulons, où le devoir d’une mère était de veiller à ce que rien d’impur ne vînt choquer les yeux et les oreilles de l’enfant. Le rôle est changé. Il faut maintenant instruire nos filles et les armer pour la lutte, afin qu’elles ne pèchent pas plus tard par ignorance, par surprise ou par curiosité. Tâche délicate et difficile, puisque tout en leur montrant les choses sous leur véritable aspect, nous voulons, malgré tout, respecter leur innocence.

Villaines regarda Cylia, qui, subitement gênée par cette conversation, détournait la tête :

Il demanda :

– Et c’est pourquoi, malgré votre connaissance approfondie de ce milieu parisien...

– Vous me trouvez ici, avec ma petite-fille, interrompit la vieille dame, en ajoutant un peu de lait à son thé trop fort. Parfaitement, mon cher André... D’abord, cette enfant a mauvaise mine, depuis quelque temps et, quoiqu’elle s’en défende, je la trouve toute triste...

Le jeune avocat devint très attentif.

– Mademoiselle de Liancourt serait-elle souffrante ? interrogea-t-il avec un visible intérêt.

La jeune fille sourit de son empressement et l'en remercia du regard.

– Mais non ! Grand-mère s'inquiète sans raison... Je suis très solide, au contraire.

– Pas du tout ! protesta M^{me} des Hulons. Tu es changée... Tu manges moins bien qu'auparavant et tu gardes toujours maintenant un air mélancolique... l'air de ne rien entendre et d'être très loin.

Et, se tournant vers le jeune avocat qui, devenu plus grave, examinait attentivement Cylia, elle ajouta :

– Croiriez-vous qu'elle se cloîtrerait volontiers des journées entières... C'est insensé ! Elle fuit ses amis. Elle refuse toutes les parties de plaisir qui s'offrent à elle... Mais j'y mets bon ordre, je la secoue, et tous les après-midi je l'oblige à sortir avec moi.

Le regard scrutateur de Villaines ne quittait pas le visage pâli de la jeune fille. Il remarqua les

cercles noirs cernant les grands yeux attristés, et devina le pli amer des lèvres sous le sourire de commande.

Inquiet, il hocha la tête. Elle avait vraiment l'air songeuse, depuis quelque temps, la jolie Cylia !... Quelle peine intime se cachait sous son apparence raisonnable ?

– Vous croyez que ces sorties suffisent ? demanda pensivement le jeune homme dont le cœur se serrait sous une pensée amère.

– Mais certainement, répondit M^{me} des Hulons, le grand air, l'exercice, les distractions remettront cette petite d'aplomb. Elle se confine trop en elle-même ! Je le disais à ma fille, hier : « Il faut sortir Cylia. » Et comme la maman est très absorbée en ce moment par ses occupations, c'est moi qui...

Elle fut interrompue par l'arrivée du comte de Liancourt qui, tout de suite, expliqua sa présence en ce lieu :

– Je passais... j'ai reconnu votre voiture ; votre chauffeur m'a dit que vous étiez ici avec ma fille

et je suis entré... Vous avez une tasse de thé pour moi ? Tiens, vous êtes là aussi, Villaines ! Enchanté, mon cher... Fillette, va donc me choisir un gâteau.

Cylia se leva, subitement troublée par la présence inattendue de son beau-père.

Et, pendant que ce dernier s'asseyait devant la petite table et que M^{me} des Hulons faisait renouveler le thé et apporter une autre tasse, elle gagna la pâtisserie et fit son choix.

Villaines avait perçu le trouble de la jeune fille et deviné vaguement que l'arrivée du comte altérerait sa sérénité. Mais que pouvait signifier une telle observation ? Était-ce à dire qu'un grand désaccord était survenu entre Cylia et son père ? Celui-ci, cependant, paraissait très à l'aise et son ton, en s'adressant à sa fille, empreint d'une toujours semblable bonhomie.

Mais, à l'âge qu'atteignait la jeune fille, le malentendu pouvait provenir à propos d'un projet de mariage.

Et le cœur du jeune avocat se serra : était-ce le

comte qui voulait imposer un prétendant ? ou Cylia qui aimait un homme que son père repoussait ? Dans les deux cas, les espérances matrimoniales d'André Villaines étaient menacées.

Soudainement assombri, le jeune avocat se promit de fréquenter plus assidûment M^{me} des Hulons qui lui était favorable. Par elle, il connaîtrait la vérité ; par elle, encore, il approcherait plus souvent Cylia et pourrait peut-être gagner la jeune fille à sa cause.

Sans hâte, mais avec aisance, celle-ci revenait vers eux, une assiette à la main, pleine de gâteaux.

– J'ai choisi ceux que vous préférez, mon père... la maison reprendra ceux que vous n'aurez pas consommés.

Sa voix harmonieuse, en parlant au comte, était moins assurée que d'habitude, et Villaines, alerté, nota ce léger détail avec un redoublement d'inquiétude.

Depuis quelque temps, en effet, Cylia

s'apercevait elle-même, avec terreur, qu'un malaise étrange la saisissait dès qu'elle était en présence du comte.

Son affection pour l'homme qu'elle avait toujours cru son père était très vive et très profonde. Elle l'avait aimé, jusque-là, presque plus profondément que la comtesse... Maintenant, tout semblait changé. Avec sa mère seule, elle se montrait encore aimante et insouciante. Vis-à-vis du comte, elle devenait réservée et taciturne.

Cependant, celui-ci était toujours le même, affectueux et tendre pour elle ; et la jeune fille ne percevait pas clairement pourquoi sa présence lui était devenue pénible.

La certitude brusquement acquise qu'il n'était que son beau-père, suffisait à expliquer sa gêne des premiers jours. Mais, à présent qu'elle s'était habituée à l'idée de cette demi-paternité, elle aurait voulu voir la contrainte cesser... Pourquoi donc ne redevenait-elle pas avec lui ce qu'elle était jadis : l'enfant caressante et soumise que rien n'arrêtait dans les épanchements ?

Pensivement, elle le regardait et admirait son

beau profil qui se détachait, si grave et en même temps si distingué, sur le fond de verdure d'un grand palmier placé derrière lui.

« Que n'est-il mon vrai père ! songea-t-elle avec tristesse. Je l'aime tant et j'étais si fière d'être sa fille ! »

Et elle soupira profondément, devant ce fossé subitement ouvert devant eux... entre elle et lui... un abîme creusé par le fantôme de son autre père.

Ah ! désolation !

Mais le comte se levait et prenait congé de Villaines ; puis, s'adressant à la vieille dame, disait :

– Je vous quitte, je suis fort occupé... Voulez-vous que je vous mette en voiture avant de m'éloigner ?

Il les installa dans l'élégant coupé acheté au dernier Salon de l'Automobile, et il partit, très vite, après avoir adressé à Cylia un beau sourire aimant qui la troubla profondément au point qu'elle détourna la tête.

Comme leur chauffeur faisait évoluer la

voiture sur place en un demi-cercle, Villaines, à son tour, sortit de la pâtisserie.

Une dernière fois, il salua les deux dames.

– Tiens ! je croyais qu’il attendait un ami, observa M^{me} des Hulons, en le suivant du regard.

Sa compagne ne répondit pas, mais elle rougit de plaisir en pensant que peut-être le jeune avocat avait, lui aussi, reconnu leur voiture avant de pénétrer dans la pâtisserie.

Et cette supposition, très douce, mit de la joie dans les yeux de Cylia et fit envoler instantanément toute autre préoccupation.

IX

Sur les touches blanches et noires du clavier, les doigts effilés aux ongles roses ralentirent leur course et plaquèrent de calmes accords, dans un andante majestueux ; puis, ils fléchirent ; quelques notes fusèrent une à une comme une stillation régulière et finalement tout diminua, se tut... les mains retombèrent inertes sur le rebord du piano.

Tel un grand soupir suspendu par un trouble soudain, la sonate restait inachevée.

Cylia s'oubliait encore dans une douloureuse songerie...

En dépit de sa volonté, sa cervelle travaillait et ses idées – comme enfermées dans un cercle sans issue – tournaient et retournaient, revenant toujours au même point : son autre père.

Au bout de quelques secondes d'immobilité

complète, d'absolue inconscience du lieu et des choses, la jeune fille releva lentement ses mains qui se posèrent sur les touches d'ivoire pendant que, machinalement, ses yeux cherchaient le passage inachevé sur la page endeuillée où les notes semblaient de minuscules oiseaux alignés sur des fils télégraphiques.

Quelques mesures sonnèrent en cadence précise, puis, brusquement, le piano se tut à nouveau.

Cylia avait subitement l'intuition que quelqu'un la regardait.

Machinalement, pour s'en assurer, elle tourna la tête.

Le comte de Liancourt, entré dans le salon sans qu'elle l'entendît, était là, debout, l'examinant.

Elle se leva d'un bond, comme effarouchée par sa présence.

– Je te fais peur, Linette ? dit-il, tristement.

Cependant, ses lèvres semblaient, par leur sourire très doux, vouloir démentir le léger

reproche de la voix.

Elle rougit.

– Peur ? Pourquoi supposez-vous ?...

Mais elle se tut, troublée par le regard profond qui la scrutait...

Elle se sentait, tout à coup, horriblement gênée, comme si elle eût été coupable de quelque méfait. L'air très grave du comte l'impressionnait. Elle devinait une explication à laquelle elle ne pouvait se dérober.

En effet, son beau-père venait vers elle, pressait ses deux mains entre les siennes et, les yeux dans ses yeux, lui demandait doucement :

– Pourquoi me fuis-tu depuis quelque temps, Cylia ?

– Je ne vous fuis pas, répondit-elle en se raidissant.

– Si !... Autrefois, tu accourais vers moi dès que tu m'apercevais, tu recherchais ma présence ; et lorsque je te quittais, tu faisais la moue. Bien souvent, aussi, tu apportais ta broderie dans mon cabinet et tu travaillais de longues heures à mes

côtés. Il n'y a pas encore bien longtemps que tu grimpais sur mes genoux pour m'embrasser... Pourquoi ton attitude, depuis quelque temps, est-elle si différente de ce qu'elle était auparavant ?

Elle détourna la tête, le cœur gros, à l'évocation de ces caresses filiales qu'elle n'osait plus aujourd'hui lui prodiguer.

Voyant qu'elle se taisait, il remarqua un peu nerveusement :

– Tu vois !... tu ne protestes pas...

– Je vous assure que vous vous trompez ! balbutia-t-elle d'une voix blanche.

Il hocha la tête et, secrètement irrité de la faiblesse de ses dénégations, il reprit plus âprement :

– Mais, oui, tu me fuis !... En dehors de l'heure des repas, je ne te vois plus... Je suis devenu un étranger pour toi ! Ton baiser rapide du soir et du matin est la seule marque d'affection que tu me donnes, à présent... et encore ! si tu osais, je crois bien que tu le supprimerais également. C'est presque une gêne

pour toi !...

– Oh ! fit-elle seulement.

Elle dégagea ses deux mains qu’il tenait et les porta à sa poitrine, là où son cœur lui faisait soudainement tant de mal.

Le comte la vit pâlir et il regretta de lui avoir parlé si sévèrement.

Passant le bras autour de sa taille souple, il l’attira tout contre lui et, d’une légère pression de main sur la joue, la força à le regarder.

– Voyons, ma Cylia, est-ce que tu ne m’aimes plus ? demanda-t-il, mettant dans sa voix toute la tendresse dont son cœur débordait et toute son angoisse paternelle.

Elle perçut la détresse infinie de ce père qui l’adorait... qui avait peur qu’elle cessât de l’aimer.

– Mon père !... c’est mal de croire cela. Vous avez toute mon affection, je vous le jure ! s’écria-t-elle, profondément remuée de ce qu’une telle supposition eût pu naître dans l’esprit du comte.

Il resserra son étreinte, heureux de ce cri qu’il

sentait sincère et, collant ses lèvres sur le front de l'enfant pour atténuer d'un baiser l'insistance qu'il mettait à la questionner, il dit :

– Eh bien ! alors ?... pourquoi n'es-tu plus ma petite gosse insouciante ? Pourquoi être devenue si réservée à mon égard ?

Une grosse larme roula sur la joue de Cylia.

Cet interrogatoire la faisait horriblement souffrir ! Jamais, entre le comte et elle, la moindre allusion aux révélations de la mère n'avait été faite ; et, en cet instant, toute la volonté de la jeune fille était tendue à ne pas laisser deviner à son beau-père les pénibles tourments qui l'avaient assaillie depuis lors et qui avaient amené, malgré elle, cette gêne vis-à-vis de lui.

– Pourquoi, ma Cylia ? répéta-t-il.

– Pardonnez-moi ! balbutia-t-elle. Je ne sais pas !... À mon âge, on pense sottement... Je ne recommencerai plus...

Il la sentit tremblante dans ses bras et il hésita à poursuivre cet entretien qui la torturait.

Cependant, après quelques secondes d'hésitation, il trouva qu'il valait mieux en finir cette fois et faire disparaître complètement toute arrière-pensée entre eux.

Alors, la conduisant vers le divan encombré de coussins, il la fit asseoir contre lui. Et lui parlant très bas, près de l'oreille pour rendre plus intimes leurs paroles, il demanda bravement :

– C'est depuis que tu sais que je ne suis pas ton vrai père, n'est-ce pas ?

Elle sursauta, devenue toute rouge et trop troublée pour pouvoir parler.

– Voyons, parle ! C'est pour cela ? Je le sens bien ! Tu n'oses me répondre par l'affirmative dans la crainte de me faire de la peine ; et, cependant, ton attitude, ces temps passés, était plus douloureuse pour moi que tout ce que tu peux me dire, aujourd'hui. Hier, encore, chez Séraphin, je t'ai vue changer de visage en m'apercevant et quand je t'ai quittée, tu as tourné la tête parce que mon sourire te bouleversait... Ne proteste pas, je t'ai élevée, je te connais et je lis en toi comme en un livre ouvert... Je sens ce qui

cause ta gêne et j'en souffre !

Il se raidit pour ne pas laisser percer l'émotion qui lui serrait la gorge, à ce rappel des pensées tristes qui l'assaillaient, depuis quelque temps, devant l'enfant énigmatique.

Puis, il reprit :

– J'ai un très grand tort à tes yeux, mon enfant chérie : celui de ne pas être ton vrai père ! Cependant, réfléchis, ma Cylia... Si devant nos lois humaines, il en est ainsi, crois-tu donc que devant Dieu, devant ma conscience, devant notre mutuelle affection, il n'en soit pas autrement ?... Si tu n'es pas la chair de ma chair, tu es la fille de mon âme, la fille chérie que volontairement je reconnais pour mienne... À défaut de ton être, j'ai modelé ton esprit et ton cœur... Je t'ai réellement créée puisque c'est moi qui ai façonné ton intellectualité et fait de toi ce que tu es.. Est-ce qu'un lien charnel, renié pendant dix-huit ans, peut-être plus fort que la triple chaîne de confiance, de tendresse, d'habitudes qui nous unit ?... Le vrai père n'est-il pas celui qui a formé le cœur et l'âme de l'enfant... celui qui l'a aimé et

entouré de caresses, qui a vécu de son existence, a souffert de ses maux et ri de ses joies ?...

Il se tut, tout secoué par l'ardeur qu'il apportait à la convaincre. Ce qu'il avait toujours pensé, il le disait et il le disait avec d'autant plus de force qu'il comprenait la nécessité de la reconquérir toute.

Cylia l'écoutait, les yeux fermés, buvant intérieurement les mots magiques qui endormaient sa peine, qui faisaient envoler tous les noirs papillons de son imagination tant surexcitée depuis plusieurs semaines.

Ce grand amour paternel, dont il l'inondait, elle le savourait silencieusement comme un immense bienfait dont elle aurait été privée et qu'elle aurait cru à jamais perdu.

En cet instant, elle se sentait, elle se croyait vraiment sienne. Oui ! elle était bien sa fille... sa fille à lui seul ! Il avait raison : le vrai père, ce n'était pas l'autre... l'autre n'était qu'un nom sur un registre d'état civil... une classification devant la loi !

Mais le comte reprenait, la voix de plus en plus persuasive :

– Oui, tu es à moi, ma Cylia, bien à moi, car aussi loin que ta pensée remonte, tu me vois toujours à tes côtés, m’intéressant à tes moindres actes, te guidant, t’éclairant... Ta confiance en moi est illimitée et tu marcherais à ma suite, un bandeau sur les yeux, pourvu que je te donne la main... Est-ce vrai ?...

– Oh ! oui !...

– Donc, compare ce que tu éprouves pour moi avec ce que tu ressentirais si tu étais en présence de Guy Férias... de lui, que tu ne connais pas...

Elle frissonna malgré elle, en l’entendant prononcer le nom de l’absent.

Il continuait :

– Tu ignores tout de lui : et son physique, et son moral, et sa vie !... S’il se présentait tout à coup devant toi, oserais-tu seulement aller vers lui et l’embrasser ?... même s’il te fallait le suivre quelque part, ne le ferais-tu pas en hésitant, et craintivement ?... Autant de preuves qu’en dépit

des liens du sang, le père reste bien un étranger pour l'enfant qu'il n'a pas élevé et qu'il a ignoré dans son enfance... As-tu pensé à tout cela avant aujourd'hui ?

– Oui... souvent ! fit-elle pensivement.

– Et alors ?

– Alors... répéta-t-elle, le regard soudainement fixe, sous un secret effroi.

Voilà qu'elle se remémorait, tout à coup, ses longues nuits d'insomnie quand, en la nocturne solitude de minuit, ses idées s'exaspéraient à résoudre le lancinant problème que son beau-père lui posait à l'instant.

Ce dernier perçut l'hésitation de la voix et vit l'éclair de détresse qui passa dans les grands yeux verts fixés anxieusement dans le vide. Il eut une appréhension.

– Alors, Cylia ?... insista-t-il pourtant. Alors ?

– Alors... quand je me disais que le vrai père est bien celui qui possède le cœur et l'esprit de l'enfant...

Elle s'arrêta, épouvantée des mots qu'elle

devait prononcer, si elle ne voulait pas mentir.

– Eh bien ? fit-il, haletant.

– Eh bien !... commençait-elle.

Quand, vivement, se défendant, elle protesta :

– Mais pourquoi m’interrogez-vous ainsi ? Je ne sais pas... Je vous en prie, mon père, n’insistez pas... Je vous aime ! Que ce seul cri de mon amour filial vous suffise.

Elle tordait ses mains d’impuissance.

– Je ne doute pas de ton affection, dit le comte gravement. Seulement, il existe un mal en toi-même que je veux panser et guérir... Débridons ensemble la plaie.

– À quoi bon ? supplia-t-elle.

– Mon insistance a son utilité. Je préfère une explication franche et loyale à une pensée déguisée ou cachée. Parle donc, je te le demande comme une grâce.

Elle hésitait.

– Pourtant, si mes paroles doivent vous faire de la peine... balbutia-t-elle.

– Que t’importe, puisque c’est moi qui te demande de parler selon ta conscience !... Tu avais commencé quand tu me disais que le vrai père est bien celui qui possède le cœur et l’esprit de l’enfant... Alors ?

– Alors... alors... répéta-t-elle en hypnose. Quelque chose en moi ne semblait pas d’accord avec ma raison. L’autre ! c’est ton sang, c’est ta chair, c’est la race dont tu es issue ! me criait une voix que j’aurais voulu étouffer.

« Le naturel, l’hérédité, l’atavisme, sont plus forts que les liens conventionnels, que l’éducation, que l’habitude !... Le lionceau serait-il moins sanguinaire parce qu’on le mettrait avec des animaux domestiques, et le chien deviendrait-il moins fidèle parce qu’il appartiendrait à un maître perfide ?... La nature ! la race ! tout est là !...

Tout entière à ce qu’elle disait, elle ne voyait pas l’altération graduelle du visage de son beau-père, et elle continuait, expliquant ses tourments des mois écoulés :

– Oh ! cette voix intime qui raillait mes

théories et les faisait crouler comme un château de cartes sous un souffle d'enfant, elle me torturait nuit et jour... et je luttais contre elle, en vain. J'aurais voulu la faire taire chaque fois que la grande tendresse que j'ai pour vous, mon père chéri, protestait contre la hantise de mon esprit toujours ramené vers un autre que j'ignore... Souvent, je me taxais d'ingratitude envers vous, et j'aurais voulu ne plus penser... ou mourir pour tuer l'idée fixe... la hantise qui domine ma volonté, annihile ma raison... m'obligeant à me souvenir... malgré moi !

– Ma petite Cylia ! fit le comte, atterré du mal dont il découvrait seulement la gravité. Nous aurions dû attendre plus longtemps pour te faire connaître la vérité... ou y habituer ta pensée plus tôt... quand tu étais toute petite... Mais tu vas guérir. L'idée fixe, on la domine... la vérité, on la regarde bravement en face. Tu rêves trop. Tu étudies trop ton cas ! Tu finis par croire qu'il est exceptionnel !... Pense un peu à ta mère qui fut contrainte à refaire sa vie... Pense aussi à moi qui ne mérite pas tes hésitations et tes controverses... Tu me fais beaucoup de peine.

– Dieu sait pourtant que je vous aime, père chéri ! s'écria la jeune fille avec élan. Ma vie entière ne serait pas de trop pour vous le prouver... Vous avez mon cœur ; vous avez ma raison, ma reconnaissance... mais lui... lui !... j'ai peur ! C'est de la folie !

Elle se tut, baissant la tête comme une coupable, alors qu'elle n'était que la victime innocente d'une loi pénible qui, pour protéger les parents, a dû sacrifier les enfants.

Comme le comte, impressionné et triste, la contemplait en silence, elle leva les yeux vers lui et surprit son regard douloureux.

– Je vous ai fait du mal, mon papa chéri ! Oh ! pardonnez-moi... j'aurais dû me taire.

– Mais non, mon petit. Cela t'a soulagée de parler...

– C'est vrai ! reconnut-elle, mon cœur était si lourd que cela m'a fait du bien de vous avouer, à vous, mes doutes et mes terreurs... Père aimé, dites-moi que vous ne m'en voulez pas ? Que vous aimez toujours votre Cylia ?

Le comte de Liancourt, qui s'était levé, arpentait la pièce. Il eut un sourire un peu désabusé.

– Ma petite fille ! fit-il pourtant avec indulgence, en s'arrêtant devant elle. Est-ce que tes scrupules peuvent me faire oublier les caresses que tu me prodigues depuis ta petite enfance ? Tes paroles étaient sincères, bien que cruelles, peut-être, pour mes oreilles de père... mais tu as bien fait de les prononcer... L'amour filial est un sentiment trop noble pour qu'on s'abaisse à le travestir... Ce n'est pas avec des mots qu'on le pare, et les sentiments de l'enfant vont instinctivement à ceux qui y ont droit...

– Père, je vous aimerai toujours... quoi qu'il arrive... je vous le jure !

– Je sais ! mon petit... D'ailleurs, continua-t-il d'un ton plus alerte, je reste persuadé que j'occupe toujours en toi-même la meilleure place... je suis ton passé ! Et plus tard, lorsque tu penseras à ton enfance, il te faudra bien évoquer mon souvenir... Un autre peut venir, maintenant, et par l'attrait de la nouveauté, en faisant valoir

des droits que seule une procréation inconsciente lui a donnés sur toi, il peut accaparer et retenir ton attention, mais il ne m'ôtera pas une parcelle de l'affection à laquelle dix-sept années de tendresse et de soins m'ont donné droit... Je serai toujours, à tes yeux, celui qui t'a élevée et que, toute petite, on t'a appris à aimer et à respecter.

Il vint vers Cylia qui s'essuyait les yeux et, prenant dans ses mains brûlantes celles, glacées, de la jeune fille, il la fit lever et l'attira à lui.

– Ne pleure plus, chérie, et ne t'accuse pas d'ingratitude envers moi... mets-toi en paix avec ta conscience en nous aimant tous deux, ton autre père et moi, si tel est ce qu'elle te dicte... Seulement, sois juste vis-à-vis de moi qui n'ai pas démerité... ne me traite plus en étranger qu'on fuit et qu'on écarte de sa vie en importun, qu'on redoute de voir auprès de soi... À mes yeux, tu es toujours ma fille chérie ; laisse-moi croire que je n'ai pas cessé d'être ton père.

– Oh ! père, comme vous êtes bon !

La grande douceur du comte touchait Cylia plus que tous les raisonnements qu'il eût pu lui

tenir.

Dans un immense besoin d'affection, elle noua ses deux bras autour de son cou et, se pelotonnant contre lui, elle ajouta à travers ses larmes :

– Père chéri, je t'aime !... de tout mon cœur... de toutes mes forces... Et toi, tu me protégeras, tu me défendras, tu me garderas... oui, tu me garderas ! Si tu savais comme j'ai peur de l'avenir !...

Elle pleurait éperdument sur son épaule.

Il la serra bien fort contre lui, disant seulement pour tout reproche, tout pardon et toute consolation :

– Ma Cylia... ma pauvre petite fille !

Et le cœur serré, il tourna la tête pour qu'elle ne vît pas l'humidité qui lui montait aussi aux yeux...

X

– Puisque tu es seule à la maison, Cylia je t’emmène. Va vite mettre ton chapeau.

À cette proposition, la jeune fille poussa un cri joyeux et lançant au loin son tricot et les aiguilles d’écaïlle, elle sauta au cou de M^{me} des Hulons qui venait de parler.

– Vrai, grand-mère ?... Nous allons sortir toutes les deux ! dit-elle entre deux baisers.

– Bien sûr ! J’ai soif de grand air et de verdure... Il me faut secouer la poussière rapportée de Suisse, ce matin... Nous allons folâtrer comme des gamines en vacances.

– Folâtrer dans le grand air et la verdure des boulevards ? protesta Cylia avec une moue mutine.

– Du tout ! Nous allons au Bois de Boulogne. Depuis six semaines que je n’y suis pas allée, j’en

ai la nostalgie.

Elle parlait avec une gaieté un peu légère comme si elle voulait se faire pardonner sa jeunesse de caractère en contraste avec ses cheveux blancs.

Mais Cylia, tout à la joie de la promenade annoncée, s'était élancée vers le vestiaire pour y prendre son manteau.

– Quelle joie vous me causez là, grand-mère ! Je n'osais pas vous le demander... Je craignais tant que vous n'ayez des courses à faire en ville.

La vieille dame sourit :

– Et la ville ne t'amuse pas ? fit-elle finement.

– Oh ! non, répondit Cylia énergiquement. Il y a trop de monde et trop de bruit.

– Eh bien ! alors, dépêche-toi. Nous allons nous égarer dans les sentiers du Bois et essayer de nous y perdre comme tu aimais à le croire quand tu étais petite.

Une demi-heure après, le coupé de M^{me} des Hulons franchissait la porte Dauphine, puis, sur la demande de Cylia qui préférait marcher,

s'arrêtait au premier carrefour.

Les deux femmes, à petits pas, s'enfoncèrent dans une des sinueuses allées côtoyant, sous la verdure, les larges avenues si consciencieusement arrosées du matin au soir. Le friable gravier crissait sous leurs pas ; la voûte des arbres, au-dessus de leur tête, laissait voir le ciel très pur où, de-ci de-là, de légers flocons de nuages s'étiraient capricieusement en arabesques compliquées.

Autour d'elles, dans les taillis où les flaques de lumière d'or s'épandaient en taches inégales, des familles entières s'allongeaient sur l'herbe, pendant qu'au loin, derrière les bouquets d'arbres plus épais, des couples rieurs s'enlaçaient amoureusement pour de furtifs baisers.

Cylia marchait à pas distraits, un air pensif sur sa figure sérieuse, auprès de sa grand-mère qui, les yeux brillants et les narines dilatées, respirait largement l'air tiède imprégné du parfum de la terre un peu humide.

Comme elles approchaient du lac resplendissant de feux pâles, tel un grand miroir d'argent reflétant le ciel, Cylia sortit brusquement

de sa torpeur. Sa figure s'était animée.

– Prenons un canot, grand-mère, voulez-vous ? proposa-t-elle hardiment.

M^{me} des Hulons sursauta d'étonnement, et après un instant d'hésitation, répondit :

– Heu !... cela ne me changera guère de mes promenades journalières sur les lacs de Suisse... et combien moins pittoresques... Cependant, si cela te fait vraiment plaisir ?

– Oh ! oui, je vous en prie... Nous serons si bien sur l'eau par cette chaleur accablante... et puis, toutes les deux loin des flâneurs et des oreilles indiscrètes, quel charme nous trouverons à échanger nos impressions...

Railleuse, la vieille femme haussa les épaules.

– Un peu vieille pour toi, une confidente de mon âge.

– Oh ! protesta Cylia. Je vous assure qu'avec vous seule j'ose dire ouvertement ce que je pense !

– Flatteuse, va !

– Mais non, c’est la vérité ! Alors c’est dit ? insinua-t-elle en revenant à sa proposition. Nous prenons un canot et je rame... Quel bonheur !

– Comment, tu rames ?

– Parfaitement, je rame ! L’autre jour, à Enghien, père m’a laissée faire. Si vous refusez, adieu notre joli tête-à-tête, alors !

– Eh bien ! tu en as des idées ! Dans une atmosphère aussi surchauffée, tu prétends te livrer à un exercice fatigant !

– Pourquoi pas ?... D’abord, j’irai doucement ; et puis, tout de suite, nous gagnerons le bord des îles et, en les longeant, nous jouirons de la fraîcheur de leur rive... Voyez, là-bas, il y a beaucoup d’ombre.

Ennuyée de la résistance qu’elle rencontrait, Cylia arracha une branche de troène et en déchiqueta nerveusement les feuilles.

– Je veux bien prendre un rameur, proposa la vieille dame.

– Comme vous voudrez, grand-mère ; mais vous allez m’ôter tout ce qui me charmait tant

dans cette partie de canot : une heure de complet abandon avec vous...

– Quelle grande sauvage tu fais ! s'écria M^{me} des Hulons, que l'insistance de Cylia finissait par amuser.

Elle réfléchissait, pensant tout à coup que ce désir de tête-à-tête avec elle cachait peut-être quelque confiance de jeune fille embarrassée. Elle se décida et dit gaiement :

– Eh bien ! soit, choisis une barque et en route ! Mais, surtout, pas d'imprudence, les bains froids sont interdits dans ce lac, tu sais !

– Comme vous êtes bonne, grand-mère ! Je suis contente...

– Bonne, grommela la vieille dame maternellement. Parce que je fais tout ce que tu veux ! Petit démon, va !

Mais Cylia n'écoutait plus. Forte de la permission donnée, elle sautait d'un bond gracieux dans le bateau qu'un homme tenait en longe, tout près du bord. Puis, pendant que la vieille dame prenait place à l'arrière, elle ôta

vivement son léger col de mousseline qui pouvait gêner ses mouvements et elle saisit les avirons.

– Voyez, grand-mère, comme c’est facile ! Nous filons déjà !... Écoutez, ça fait glouglou.

Elle riait gaminement, toute rosée par l’effort et les lèvres entrouvertes sous le souffle plus rapide.

– Allons, calme-toi, tu vas trop vite. De ce train-là, nous aurons fait le tour en vingt minutes !

– Pas du tout... là-bas, à l’ombre de ce gros frêne qui s’avance sur la rive, nous allons nous reposer... Dieu ! que c’est amusant ! J’ai manqué ma profession. À douze ans, vous auriez dû m’embarquer comme mousse... J’ai de réelles aptitudes et c’est dommage de ne pas les utiliser... Voyez quels beaux coups de rames je donne. Derrière nous, il y a un sillage avec de grands cercles d’eau qui s’élargissent au loin...

Et, tout à coup, cessant de ramer :

– Là, le voici mon arbre !... Nous nous reposons ici. L’endroit vous plaît ?

Elle abandonna les deux avirons et, mettant ses coudes aux genoux, elle appuya son menton rond sur ses mains réunies.

Songeuse, maintenant, toute sa gaieté factice envolée, elle ne parlait plus. Elle regardait au loin les grands cygnes qui filaient sans effort, presque immobiles dans leur course rapide.

– Et ce besoin d’échanger tes pensées avec ta vieille grand-mère... déjà passé ? fit d’un air comiquement déçu M^{me} des Hulons qui n’aimait pas le silence de son enfant chérie.

– C’est vrai ! fit pensivement la jeune fille. Tout à l’heure, j’avais mille choses à vous dire... à vous demander, surtout ! Et maintenant, je ne sais plus... je n’ose plus ! C’est trop difficile.

– Est-ce donc si grave ?

La grand-mère souriait en se penchant vers sa petite-fille ; mais ses yeux inquiets interrogeaient anxieusement le fin visage, si pâle à présent que l’effort déployé à ramer ne le colorait plus.

Elle hocha la tête.

– Comme tu es pensive, ma Cylia,

maintenant !... Où donc est ma petite espiègle d'autrefois ?

– Elle est loin... bien loin !... fit sourdement l'enfant. La Cylia de jadis doit être morte et celle d'aujourd'hui la regrette... car elle connaît les larmes que l'autre ignorait.

– Comment, les larmes ?... Que signifie ?... Tu pleures !... Tu as du chagrin ?... Voyons, parle !

– Oui, j'ai du chagrin, prononça sérieusement la jeune fille.

– Tu as du chagrin ! répéta la bonne dame qui, de surprise, laissa échapper son éventail. Ah ! je savais bien, moi... J'avais deviné. Mais qu'est-ce qu'il y a ? Voyons, ma pauvre chérie, ne pleure pas et dis-moi...

Le visage bouleversé, elle l'attirait à elle, serrant entre ses doigts fiévreux les petites mains qui s'abandonnaient.

– Allons, raconte ?... C'est à cause de ta mère, n'est-ce pas ? Il me semble qu'il y a moins d'abandon entre vous deux, depuis quelques mois... et puis, elle te délaisse au logis et tu

t'ennuies sans vouloir l'avouer...

– Non, maman est toujours très bonne. Ce n'est pas cela...

Elle baissa la tête et, d'une voix presque indistincte, elle ajouta :

– C'est à cause de mon père...

M^{me} des Hulons eut un vif mouvement de surprise.

– Le comte de Liancourt serait-il...

Mais Cylia ne la laissa pas achever.

– J'ai dit *mon père* et le comte ce n'est pas... Maman a dû vous dire que je savais... Ah ! grand-mère, comme cela m'a fait de la peine !... Je souffre ! Je ne puis pas m'habituer à l'idée de l'autre...

Elle levait vers sa grand-mère ses yeux que de grosses larmes aveuglaient.

Tout à coup, M^{me} des Hulons se sentit toute remuée de ce désespoir qu'elle n'avait pas soupçonné jusqu'ici.

– Mais je croyais... ma fille disait que cette

révélation t'avait laissée indifférente... Comment se fait-il ?

Cylia soupira. Penchée sur le rebord du bateau, les mains dans l'eau, elle regardait machinalement les fines ondes que le mouvement de ses doigts nerveux faisait naître à la surface du lac.

Et, d'une voix lente et basse :

– Devant maman, je cache mes pleurs, je me tais. Il ne faut pas qu'elle sache, elle ne veut pas que j'y pense... Elle a raison... Si elle se doutait, elle me gronderait... Mais on ne contraint pas la pensée à rester toujours dans le sillon permis... Apprendre cela, tout à coup, m'a fait beaucoup de mal... Depuis longtemps, je voulais vous en parler... l'occasion ne se présentait pas. Tantôt, en vous voyant, je me suis dit : « Il faut que grand-mère sache ; elle m'aidera peut-être... » Figurez-vous, il y a des heures où j'ai peur de devenir folle... je passe toutes mes nuits à pleurer... Toujours la même hantise, c'est atroce !

Des larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer. M^{me} des Hulons,

profondément émue du chagrin de sa petite-fille, en avait elle-même les yeux humides.

– Ma pauvre chérie, je comprends... Ta mère a trop attendu pour t'en parler ; elle aurait dû habituer ton esprit à l'idée de ton autre père, mais elle t'aimait tant que la pensée d'évoquer son premier mari lui était odieuse. Et sa jalousie maternelle était si naturelle que je n'ai jamais eu le courage de la blâmer de son silence.

– Oui, je devine... elle a dû beaucoup souffrir ; c'est pourquoi je n'ose augmenter l'amertume de ses souvenirs en lui demandant... J'ai peur aussi qu'elle ne me refuse et qu'elle me blâme... J'aurais tant de chagrin à renoncer à cet espoir...

Elle s'arrêta, la gorge serrée, les yeux à nouveau errant sur le lac miroitant où les cygnes s'ébattaient.

Puis, baissant encore la voix, elle expliqua, se décidant tout à coup :

– Grand-mère, il faut que vous m'aidiez... J'ai espéré que vous accepteriez... c'est pour voir mon père.

– Le voir !

– Oh ! de loin... sans l’aborder, sans lui parler... seulement pour que je le connaisse, pour que je puisse mettre un visage à son nom et que je n’aie pas toujours cette même appréhension de me trouver en contact avec lui et de ne pas le deviner... Il faut que vous sachiez... Ainsi, chaque fois qu’un inconnu me regarde dans la rue, j’ai tout de suite un grand coup dans la poitrine et je pâlis d’angoisse à l’idée que cet étranger est peut-être l’homme qui m’a donné la vie... Cette peur de passer près de lui, sans savoir, est si grande que j’appréhende de sortir ou de voir du monde... Pourtant, si je savais, si je le connaissais, comme je les bénirais ces hasards heureux qui nous mettraient en présence l’un de l’autre !... Le voir sans qu’il sache, sans qu’il s’aperçoive même que je suis là et que je le regarde ! Quelle grande joie ce serait pour moi ! J’en aurais du soleil dans l’âme, pour de longs jours !... Le voir ! mais c’est mon plus grand désir, ce serait ma plus intime consolation... Le voir, radieux espoir !... Oh ! dites, grand-mère, ne voulez-vous pas m’aider à voir mon père ?

Elle broyait entre ses petites mains, brûlantes maintenant, les doigts ridés de la vieille dame.

– Ma pauvre chérie ! Oui, tu le verras ; mais calme-toi, ne t'exalte pas ainsi... Je ne comprends pas, comment peux-tu être pleine de cet homme que tu ne connais pas ?

Cylia leva vers le ciel ses grands yeux fervents et, la voix frémissante de passion et d'angoisse, comme si elle faisait une profession de foi, s'écria :

– Oui, c'est vrai. Je pense à lui ! Au début, j'ai essayé de réagir contre l'obsession de cette idée toujours présente ; mais c'était plus fort que tout. Elle se glisse en moi, comme un virus puissant, pour m'envahir tout entière et maintenant je ne lutte plus. Je suis sa fille, après tout ! et je crois qu'instinctivement je l'aime !.. Tenez, hier, en cousant, je me suis piqué le doigt et le sang a coulé. Eh bien ! je les regardais, ces gouttelettes chaudes qui teintaient de rouge mon mouchoir, et je riais au milieu de mes larmes, en songeant que le sang de ses veines, à lui était le même que celui qui mouillait mon doigt... Et dépit de toute

volonté humaine, ce lien charnel existe ! Mon vrai père peut refuser de me voir, peut me renier même, tous les obstacles matériels possibles peuvent se dresser entre lui et moi, mais nulle puissance au monde ne pourra faire qu'il ne soit mon père et que je ne sois sa fille.

Elle se tut, les pommettes rouges, toute frémissante encore d'ardeur contenue. Et de nouveau M^{me} des Hulons, maternellement, la supplia :

– Calme-toi, Cylia, je t'en prie. Ton exaltation me fait peur.

Mais la jeune fille, talonnée par son idée fixe. la rassurait :

– Non, non ! Laissez-moi tout dire, grand-mère ! Si vous saviez comme cela me fait du bien de parler... Je suis mieux à présent... d'autant plus que j'ai l'espoir de voir mon vrai père... Car vous m'avez promis, n'est-ce pas ? Je le verrai, vous me le montrerez ?

– Certainement, tu le verras... Ton désir est naturel, après tout !

– Oui, mon désir est naturel ! Les liens du sang sont irréductibles et ne devraient pas être assujettis à des questions de convenances... Pourtant, j'ai bien peur que maman ne soit pas de cet avis et qu'elle ne refuse...

– Il se pourrait, en effet, qu'elle oppose à ta demande une fin de non-recevoir, murmura la grand-mère, subitement perplexe.

La fille de la comtesse redevint toute triste. Une angoisse passa dans ses grands yeux verts.

– Et dans ce cas ? interrogea-t-elle anxieusement.

– Dans ce cas... répéta M^{me} des Hulons en hésitant.

Mais l'inquiétude de l'enfant la décida.

– ... Eh bien ! j'insisterais auprès d'elle et, besoin, si elle persistait quand même dans son refus, je me passerais de sa permission... Je ne pense pas que ce serait outrepasser mes droits et mes devoirs de mère et de grand-mère que de prendre cette initiative.

Devant cette promesse formelle, le cœur de

Cylia bondit dans sa poitrine.

– Vrai, vous feriez cela !

Sa joie était si grande qu'elle éclata nerveusement en sanglots.

– C'est donc vrai, je vais le voir !... Ah ! comme je suis heureuse !... Grand-mère, je vais voir mon vrai père... je vais le voir !

XI

Le temps était lourd. L'orage s'annonçait proche. De gros nuages noirs couvraient la campagne et noyaient d'ombre les lointains coteaux des bords de la Seine.

Sur la terrasse du Pavillon d'Armenonville, les tziganes aux yeux ardents, aux sourires hardis sous la fine moustache noire, achevaient la valse lente, au rythme langoureux, qui, un moment, avait mis comme un souffle de volupté parmi l'élégante clientèle du grand établissement.

Assises à une des petites tables bleues, à l'autre extrémité de la galerie, M^{me} de Liancourt et sa fille examinaient pensivement le ciel.

La comtesse paraissait nerveuse, et le mouvement rapide de son éventail de papier semblait dû à une autre cause que l'excessive lourdeur de la température.

Ses paroles donnèrent bientôt l'explication de sa mauvaise humeur.

– Je crains fort que ton père et ton oncle n'aient pas le temps de nous rejoindre, ici, avant l'orage. Ce gros nuage de poussière là-bas, sur la route, et le vol bas de ces oiseaux qui frôlent la terre de leurs longues ailes, indiquent la pluie sans retard.

Elle achevait à peine de parler qu'un long éclair raya le ciel, presque aussitôt suivi d'un violent coup de tonnerre qui fit sursauter chacun.

Comme si les écluses célestes n'attendaient que ce signal pour déverser leurs eaux, de larges gouttes d'eau commencèrent à tomber.

Vraiment contrariée de voir si vite ses craintes se réaliser, M^{me} de Liancourt eut un mouvement de dépit.

– Quelle idée aussi de descendre à Auteuil et de traverser le Bois pour venir ici !... Il faut être enragé pour vouloir marcher d'une chaleur pareille !

– C'est mon oncle qui souhaitait revoir le

champ de courses, pour son cheval qui doit y courir, crut devoir rappeler Cylia.

– La belle affaire, vraiment ! Il l’aurait visité une autre fois... quand nous n’aurions pas été là. En attendant, ces messieurs vont nous arriver mouillés et salis de boue jusqu’aux genoux... Les tapis de la voiture seront frais, ce soir !... Et quelle agréable perspective que le voisinage de leurs habits humides avec nos toilettes claires !

Elle soupira et se tut, mais il était visible que sa mauvaise humeur augmentait à mesure que la pluie redoublait de violence.

La voix du garçon, auprès d’elle, la tira tout à coup de ses amères réflexions.

– Ces dames désirent-elles que je recule un peu leur table ? Le vent chasse l’eau jusqu’ici.

En effet, la moitié de la terrasse était inondée et presque tout le monde avait fui à l’intérieur.

– ... À moins que ces dames ne préfèrent rentrer ?

C’est un vrai déluge, ici.

Mais M^{me} de Liancourt ne se souciait pas

d'aller se mêler, seule avec Cylia, à la clientèle momentanément mélangée que la crainte de l'averse avait réunie ce jour-là dans la grande salle du café. Elle fit simplement ranger la table plus en arrière, à l'abri d'un paravent de pitchpin que de grandes plantes vertes dérobaient en partie.

Par suite de cette nouvelle disposition, la mère et la fille se trouvèrent assises, côte à côte, le visage tourné vers l'entrée principale.

Elles purent ainsi facilement épier les arrivants, avec le désir de reconnaître ceux qu'elles attendaient si impatiemment.

– Voici environ cinq quarts d'heure que nous avons quitté ces messieurs... Je présume qu'en ce moment ils sont à mi-chemin, pas d'autre abri par conséquent que les arbres. Ils seront traversés, c'est certain ! Et ton père qui s'enrhume facilement va nous rapporter pour le moins une bronchite...

Elle s'arrêta brusquement. Un flot de sang empourpra soudain son visage pour faire place aussitôt à un trouble évident.

Dans un saisissement qui lui ôtait presque le souffle, la comtesse demeurait figée, n'ayant pas la force de faire un mouvement, de se composer un visage.

À quelques mètres d'elles, venant de descendre d'une automobile, un homme gravissait l'escalier de pierre accédant à la terrasse. Il était grand et maigre, âgé à peine d'une cinquantaine d'années ; ses cheveux, qu'il portait assez longs, étaient presque blancs. Sa physionomie régulière s'éclairait de deux grands yeux vert sombre, un peu tristes... comme ceux de Cylia.

Et, en effet, dans cet homme, M^{me} de Liancourt venait de reconnaître le grand peintre, Guy Férias... son premier mari... le père de sa fille !

Un frisson la parcourut de la nuque aux talons et, instinctivement, elle étendit le bras vers Cylia comme pour la protéger... pour empêcher surtout que l'homme ne la vît.

Mais le nouveau venu ne les avait même pas remarquées. Il s'empressait auprès d'une jeune

femme blonde, un peu grasse, habillée avec un luxe tapageur, qui venait de le rejoindre ; et, avec d'infinies précautions, par crainte sans doute de déchirer les mousselines légères sur le fourreau de soie sombre de la robe, il l'aidait à retirer son manteau.

Puis, cela fait, riant et causant, la main familièrement passée sous son bras, il la conduisait dans la rotonde que les musiciens avaient désertée depuis peu.

La comtesse respira. Son ancien mari ne l'avait pas aperçue et, assis comme il l'était, c'est-à-dire de trois quarts, lui tournant le dos, il y avait bien des chances pour qu'il ne la vît pas. Cependant, pour plus de précautions, elle recula un peu sa chaise de façon à être entièrement cachée derrière l'épais feuillage d'un énorme palmier.

Par une secrète pudeur, autant qu'à cause de Cylia et des convenances, elle ne tenait pas à être reconnue par celui dont elle avait été la femme.

Maintenant, elle restait immobile dans un accablement qui était presque de la souffrance.

Le passé qu'elle avait cru enterré surgissait tout à coup à ses yeux. Elle se rappelait avec émotion ses rêves de jeune fille, son premier mariage, les jours heureux qui le suivirent ; puis, la catastrophe, l'atroce douleur de surprendre le mari bien-aimé tenant dans ses bras une autre femme ; puis, encore, sa légitime colère d'épouse trompée, ses reproches, ses larmes, et, enfin, le divorce... histoire lamentable, pareille à mille autres !

À cause de cet homme subitement réapparu dans sa vie, ces choses lointaines lui semblèrent encore toutes proches ; par la pensée, elle s'identifia avec ce qu'elle avait été autrefois et, un moment, elle oublia qu'elle avait un autre mari et un autre foyer. Elle ne se rappela pas qu'elle s'était créé une vie complètement nouvelle et que Guy Férias lui était devenu totalement étranger. La blessure faite, dans le temps, à son amour-propre, saigna de nouveau. Et de voir le peintre, là, tout près d'elle, aux côtés d'une autre femme, – une femme quelconque rencontrée peut-être seulement la veille et qu'il quittera demain pour une autre, – lui disait l'effet

d'une nouvelle trahison augmentant ses griefs de jadis. C'était comme une autre infamie s'ajoutant aux premières, comme un coup de cravache cinglant sa fierté de femme honnête, comme d'un défi qu'il aurait lancé à son cœur de mère, en venant là, devant elle, devant Cylia, étaler impudiquement la maîtresse excentrique et maquillée qui riait très haut pour mieux afficher sa liaison avec cet homme connu.

À la faute d'autrefois, s'ajoutait l'injure d'aujourd'hui, et ses colères, ses rancunes renaissaient, grandies encore par son irritation actuelle.

Elle se taisait, les yeux durs, les lèvres serrées, en proie à un trouble que chaque seconde, chaque réflexion, augmentaient. Ses pensées rapides et confuses tourbillonnaient dans son cerveau. Pourtant, elle avait la sensation bien nette que son indignation contre le père de sa fille n'avait jamais été plus grande qu'en cet instant. Et elle s'effrayait presque de cette sourde colère qui grondait en elle-même. Elle essayait de se souvenir que tout lien était rompu entre elle et

son premier mari ; qu'avec le divorce, elle avait perdu le droit de contrôler les actes de celui-ci ; que les dix-sept années écoulées depuis leur bruyante rupture les avaient, plus encore que tout le reste, faits étrangers l'un à l'autre. Elle faisait effort pour retrouver son calme, son indulgent dédain habituel... mais, impérativement, des voix mauvaises parlaient à son esprit, lui soufflant des pensées de haine et de vengeance.

Tout, depuis l'attitude amoureuse de Guy Férias penché sensuellement vers sa compagne, jusqu'au rire aigu de celle-ci, jusqu'aux fleurs dont la table était surchargée en l'honneur de l'invitée, tout était sujet d'amertume et d'irritation.

Comme elle le détestait, cet homme !

Après avoir, de longues années, fait appel à sa dignité de femme sensée ; après avoir mis son orgueil, son courage, son devoir même à oublier, voilà que ses idées de vengeance subitement renaissaient... Se venger de ce peintre frivole et charmeur, qui, après avoir occupé ses rêves de jeune fille, les avait déçus de si cruelle

manière !... Se venger de celui dont la voix caressante, en cette minute, parlait encore d'amour à une autre femme !

Et, déjà, dans son cerveau exalté par l'orage et par la pénible rencontre, la comtesse cherchait le moyen d'assouvir sa soif vindicative.

À ce moment, ses yeux tombèrent sur Cylia qui, ne se doutant pas de l'agitation maternelle, jouait machinalement avec sa longue chaîne d'or qu'elle faisait glisser entre ses doigts effilés.

La mère tressaillit et son regard s'illumina d'une joie presque mauvaise.

Brusquement, une pensée qu'elle n'essayait même pas de repousser lui surgit à l'esprit.

La vengeance qu'elle souhaitait l'instant d'avant était là, à portée de sa main : Cylia, la fille de l'autre... Punir le peintre par celle-ci ; atteindre le coupable dans le respect filial qui lui était dû, malgré tout ; salir la mémoire du père dans l'âme pure de l'enfant... Cette abomination lui parut une chose naturelle... Oui, plus que le dédain de la mère, plus que le divorce, le mépris

de Cylia flagellerait l'infidèle et vengerait l'épouse outragée. Ah ! vraiment, il osait se faire publiquement le chevalier de pareilles femmes ; il venait honteusement étaler sa légèreté devant sa propre fille ! Eh bien ! celle-ci allait savoir... Elle apprendrait... Elle jugerait son père...

La comtesse ne songeait pas que ce qu'elle allait faire était plus infâme que la présence même de Guy Férias en ce lieu, lequel ignorait devoir y rencontrer Cylia. Elle ne pesait, dans son esprit, que l'intime satisfaction de nuire au père, en essayant, du même coup, de reconquérir toute l'affection et toute l'estime de l'enfant...

Son exaltation était si grande, d'ailleurs, qu'elle n'était plus capable de raisonner.

Ce fut sans répugnance qu'elle se pencha vers sa fille et lui dit, mettant dans sa voix une note grave de circonstance :

– Ta grand-mère m'a parlé, l'autre jour, de ton désir de connaître ton père. J'avais refusé et remis à plus tard... Le ciel semble vouloir me forcer la main... Tiens, regarde ! L'homme qui a joué un rôle si cruel dans ma vie de jeune femme

est là, devant toi... Contemple-le, puisque tu souhaitais le connaître.

En l'entendant, Cylia vacilla sur sa chaise, étourdie de surprise et devenue si pâle qu'on l'eût jugée prête à s'évanouir.

De ses lèvres tremblantes s'échappèrent irrésistiblement ces mots qui étaient en même temps un cri de bonheur et d'étonnement :

– Mon père ! Mon père est là ?

Mais la mère, saisissant son poignet, lui imposa impérativement silence :

– Tais-toi ! Pas de scandale, n'est-ce pas ? Il y a du monde autour de nous... et tu vois bien qu'il n'est pas seul.

Cylia regardait éperdument celui que M^{me} de Liancourt venait de lui désigner.

Dans sa poitrine, son cœur battait de larges coups, une main de fer se crispait à sa gorge et elle devait se faire violence pour arrêter les larmes prêtes à jaillir.

C'était lui, le père si ardemment aimé, le père que, depuis si longtemps, elle souhaitait

rencontrer. C'était bien lui ! Elle ne pouvait en douter. Elle lui ressemblait tant que des étrangers eussent reconnu entre eux l'existence de leur race toute proche. Ô joie ! elle le voyait donc, enfin ; elle le connaissait !

Toute à la joie d'être en sa présence, elle ne se lassait pas de le contempler, et son visage angélique s'illuminait, divinement heureux.

Mais le front de la comtesse se rembrunit. Elle avait espéré autre chose : des questions, un désappointement... Elle comprenait que, dans la pensée très chaste de la jeune fille, l'idée du mal ne venait pas.

Elle insista, redisant :

– Tu vois, il n'est pas seul... Tu ne pourrais aller vers lui sans te salir...

Anxieusement, elle guettait l'effet de ses paroles sur Cylia.

Celle-ci sortit de son extase. Les mots de sa mère arrivaient difficilement à son esprit... elle revenait de si loin ! Pourtant, elle les entendit sans en comprendre complètement le sens et,

curieusement, elle regarda la personne qui accompagnait le peintre.

Cette femme blonde, peinte, aux traits pervers que le fard accentuait, aux œillades hardies, à la voix pointue, au corsage hardiment échancré, la choqua sans qu'elle s'expliquât bien ce sentiment presque répulsif ressenti tout à coup. Avec des yeux agrandis par l'étonnement, elle l'examinait, devenue pensive.

Elle demanda :

– Qui est-ce ?... Sa femme ?

Très vite, ayant malgré tout conscience de sa mauvaise action, la comtesse répondit :

– Sa femme, oh ! non !... Sa maîtresse, plutôt ! Une femme qui succède à beaucoup d'autres et qui sera remplacée demain.

Un petit rire ironique punctua la phrase vindicative.

– Une aventure, répéta Cylia, effarée, comme si cette parole, venue des lèvres maternelles, prenait à ses yeux des proportions gigantesques.

– Une aventure !

Son visage s'était brusquement empourpré.

Sans savoir au juste toute la signification de ce mot qui indiquait un lien étroit entre son père et cette femme, elle devinait cependant des choses cachées, des choses vilaines qui heurtaient sa pudeur de jeune fille.

Elle ressentait maintenant un pénible malaise. Cette créature aux côtés du peintre lui semblait une profanation et rapetissait son idole.

Elle eût préféré, tout en sachant son existence, ne pas l'avoir vue, ou, l'ayant vue, ne pas avoir su qui elle était ; et, intérieurement, elle en voulut à sa mère de cette initiation...

Néanmoins, elle ne dit rien qui pût laisser deviner le degré de son désappointement et, voulant essayer de le cacher, elle recommença à jouer avec sa chaîne longue, n'osant plus à présent regarder sans trouble le couple rieur dont l'attitude lui devenait odieuse.

M^{me} de Liancourt, qui ne l'avait pas quittée des yeux, avait lu en elle comme en un livre ouvert. Sa gêne, son émoi, son dégoût, ne lui

avaient point échappé, et un pli de joyeuse satisfaction retroussait les coins de ses lèvres.

Elle était bien près d'être flétrie, l'image du père dans la mémoire filiale. L'enfant pourrait-elle, à présent, l'évoquer sans qu'aussitôt la silhouette profane ne vînt en déformer les traits ?

Pourtant, elle souhaitait plus encore. Elle connaissait assez son premier mari pour savoir quel tempérament ardent il possédait... et elle espéra que, dans une minute de vertige, le peintre se départirait de sa correction mondaine.

C'est ce qui arriva.

Se croyant isolé sur la terrasse déserte et ne se sachant pas observé, Guy Férias avait rapproché son siège de celui de sa compagne et, le bras passé autour de ses épaules, il l'attirait tout contre lui... si près que bientôt ses lèvres purent se poser sans effort sur le cou blanc et satiné que l'échancrure du corsage laissait à découvert.

La femme riait et, savamment, se dérobaît pour mieux exciter l'ardeur de son amoureux compagnon qui n'en devenait que plus pressant...

– C’est honteux, vraiment ! Cet homme est sans pudeur !

Cette exclamation, poussée à mi-voix par M^{me} de Liancourt, fit tressaillir Cylia et la tira de ses réflexions. Elle leva les yeux et vit la scène scabreuse dont son père était le héros. Un soufflet violemment appliqué ne lui eût pas été plus pénible que cette vue.

Elle devint fort pâle. Ses mains se tendirent de détresse et ses lèvres remuèrent pour une protestation involontaire :

– Oh ! non, non ! Pas devant moi !...

Son cœur était plein à étouffer. Elle aurait voulu pouvoir crier et supplier le peintre de cesser le jeu tant cruel pour son âme et son orgueil... et elle ne put que se raidir pour résister à la violence de cette impulsion.

Mais quelque chose gronda en elle : une fureur qu’elle avait ignorée jusque-là et que la souffrance avait dû faire éclore... cet être si doux avait enfin une révolte !

Elle avait cru voir se dessiner un sourire

vainqueur sur les lèvres de sa mère et elle devinait l'idée odieuse qui avait guidé la comtesse.

Redressant sa taille, de pâle devenue blême, les mains glacées, l'œil durement fixé sur sa mère, elle s'écria, absolument hors d'elle :

– Le moment était mal choisi pour me montrer, mon père... Je ne vous en remercie pas, maman !... Vous n'auriez pas dû... non ! Même pour vous, vous n'auriez pas dû !...

XII

– Tu viens, Cylia, faire un tour de jardin ?

– Si tu veux.

La jeune fille se leva sans hâte et, lentement, l'air absent, comme indifférente à ce qui l'entourait, elle marcha à la suite d'Odile Chevreuse qui, par la porte-fenêtre, avait déjà atteint le grand perron de l'hôtel.

Dans la salle, aux boiseries sombres, qu'elles venaient de quitter, M^{me} des Hulons les suivait des yeux pensivement.

– Comme Odile grandit ! la voici bientôt aussi haute que Cylia.

Sans quitter du regard les gravures de mode qu'elle examinait attentivement depuis un moment, M^{me} de Liencourt répondit :

– Oui... d'ailleurs, ils sont tous grands, dans sa famille ; sa mère elle-même est d'une taille au-

dessus de la moyenne... Seulement, ils sont mal bâtis, trop étroits pour d'aussi longs corps...

Et aussitôt, avec intérêt :

– Tiens ! On va porter encore les petits paletots vagues cet été... adieu les fines tailles et les hanches bien moulées. Cette mode est affreuse !

– Affreuse, non ! On fait de si délicieux modèles dans le genre !... Malheureusement, ils ne vont pas à tout le monde. Ainsi, toi, tu es trop frêle et trop délicate, un vêtement flottant t'écraserait ; en revanche, Cylia serait charmante ainsi vêtue.

– Oui, peut-être Cylia.

– À propos de ta fille, reprit M^{me} des Hulons dont la voix devint subitement plus grave, tu ne remarques pas qu'elle maigrit ? Je l'examinais tout à l'heure et j'étais surprise... Sa blouse, autrefois collante, est tout à fait flou autour d'elle.

– Elle a toujours été trop grande.

– Mais jamais autant. C'est comme sa jupe

bâillant par-derrière.

– Bah ! une agrafe qui s'est relâchée.

– Une agrafe ? Peut-être. Et pourtant, non ! Je t'assure, elle a vraiment maigri... Elle est toute drôle, d'ailleurs, depuis quelque temps... Tu ne peux nier qu'elle soit plus pâle.

M^{me} de Liancourt haussa les épaules et d'un ton léger :

– Comme toutes les jeunes filles ! Elle arrive à un âge où la nature réclame impérieusement ses droits... Le mariage la guérirait instantanément, si tant était qu'elle soit malade. Ainsi, moi, rappelle-toi...

Mais l'autre protesta :

– Tu n'avais pas du tout la même constitution. Tu n'as jamais été aussi forte et aussi solide que Cylia. Et c'est pourquoi je m'inquiète. Les changements survenus en elle sont en disproportion avec le mal très naturel que tu soupçonnes.

La jeune femme fronça les sourcils.

– Tu t'alarmes inutilement.

– Et toi pas assez !... Tu es avec elle toute la journée et tu ne t’aperçois pas...

L’insistance de la vieille dame irritait M^{me} de Liancourt. Elle dit plus sèchement :

– Mais, enfin, que veux-tu que j’y fasse ? Le docteur l’a examinée plusieurs fois, il ne trouve rien.

– Parce que le mal n’est pas de son ressort.

La comtesse, énervée, se leva brusquement de son siège.

– Nous y revoilà ! Déjà, l’autre jour, nous avons discuté cette chose trois heures durant.

– Et nous étions tombées d’accord pour remédier au mal.

– Sans doute.

La mauvaise humeur de sa fille semblait laisser froide M^{me} des Hulons. Elle reprit :

– Alors, qu’attends-tu, puisque c’était convenu entre nous ?... Tu m’avais promis de la satisfaire et de la mettre en présence de M. Férias.

– Eh bien ! c’est fait ! fit l’autre

tranquillement.

La vieille dame la regarda, surprise.

– Comment cela ?... Cylia a vu son père ?

– Parfaitement.

– Quand ?

– Avant-hier, à Armenonville.

– À Armenonville ?

– Oui. Au Pavillon... pendant que nous attendions Paul et mon frère.

De plus en plus étonnée, comme si elle cherchait l'explication d'un mystère, M^{me} des Hulons répéta :

– Cylia a vu son père !...

Elle questionna :

– Tu en es sûre ?

– Parbleu ! dit la comtesse qui, calmée, se mit à rire. J'en suis d'autant plus certaine que c'est moi qui le lui ai fait voir.

– Mais, alors, elle devrait être contente...

– Elle devrait l'être.

S'étant rassise, elle avait repris ses gravures de mode et, de nouveau, elle les examinait.

M^{me} des Hulons réfléchissait. Et, à mi-voix :

– Elle se promettait tant de joie !... C'est étonnant, elle semble plus triste encore qu'auparavant !

– Elle ne sait pas ce qu'elle désire, on croirait qu'elle cherche à se rendre intéressante.

La bonne dame secoua tristement la tête.

– Non, Cylia n'est pas de celles dont il faut qu'on s'occupe... Il y a autre chose ! Mais, voyons, puisque tu étais avec elle, tu dois savoir. Qu'est-ce qu'elle a dit sur le moment ?

– Rien.

– Rien ?

– Absolument rien... ou, plutôt, elle paraissait déçue, comme si elle avait construit des châteaux en Espagne... Son imagination avait trop travaillé... elle s'attendait à trouver un dieu et elle n'a rencontré qu'un homme... Mais cette déception est peu de chose.

Elle riait légèrement.

– Elle est beaucoup, au contraire, et je me l’explique mal. Guy Férias est un fort bel homme, il a grand air, beaucoup de noblesse et d’élégance dans sa tournure.

– Oh !

En même temps que cette exclamation, la comtesse fit un geste de dédaigneuse protestation.

– Mais si, mais si ! insista sa mère. Rendez-lui justice ; c’est un homme du monde, dans toute l’acception du mot, et un enfant ne peut qu’être fier de l’avoir pour père... Aussi, ne m’expliqué-je pas, du tout, la déception de ma petite-fille. Il faudra que je l’interroge.

Sous une pensée qui lui surgissait soudain, elle reprit haleine. Elle continua :

– À propos. Tu sais que je pars pour l’Abbaye à la fin de la semaine.

– Comment, déjà ! Pourquoi si vite ?

– Il fait trop chaud à Paris... l’été est en avance d’au moins trois semaines et je n’attendrai pas août cette année pour partir. La chaleur me tue.

– Le comte n’a l’intention de quitter Paris que le mois prochain.

– Qu’est-ce que cela fait ? Vous me rejoindrez quand vous voudrez... Ce sera un peu moins gai sans vous autres, mais, à mon âge, on se fait une raison... et puis, j’ai l’intention d’emmener Cylia. Elle me tiendra compagnie et le grand air ne peut que lui faire du bien. À moins que vous n’en décidiez autrement.

– Oh ! moi, cela m’est égal ! Je ne suis jamais inquiète quand je la sais près de toi... Le comte ne te la refusera pas. D’ailleurs, tu as raison, je crois que Paris ne lui vaut rien en ce moment. Les grandes prairies, l’air pur et le bon lait, mieux que tous les remèdes du docteur Boston, lui rendront ses joues fermes et roses d’autrefois.

Elle fut interrompue par l’arrivée du domestique qui, sur un plateau d’argent, lui présentait un bristol.

Elle se leva.

– M^{me} de Chevreuse est ici. Je la rejoins, maman.

Et, s'adressant à l'homme qui s'éloignait, elle dit, en quittant la pièce :

– John, prévenez ces demoiselles. Elles sont au jardin.

– C'est inutile, intervint M^{me} des Hulons. Elles auront entendu la sonnette d'entrée et les voici...

Se tournant vers les jeunes filles qui montaient le perron, elle cria gaiement :

– Accourez donc ici, mes enfants ! J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer...

Quand elles furent près d'elle, la vieille dame fit mystérieusement :

– Je pars samedi pour la Touraine. Je viens de faire mes derniers préparatifs.

Cylia secoua la tête mélancoliquement :

– Et c'est cela, mamie chérie, que vous appelez une bonne nouvelle ! Je vais être plusieurs semaines sans vous voir.

Sa grand-mère sourit et, d'une voix joyeuse, elle lança :

– Pas du tout ! Je t'emmène.

La jeune fille bondit.

– Vrai !... Vous en avez parlé à maman ? Elle veut bien ?

– Tout est arrangé entre elle et moi et ton départ est décidé.

– Ah ! quel bonheur !

Et, dans sa joie, elle sauta au cou de la bonne dame.

Mais, à son tour, Odile faisait la moue.

– Eh bien ! et moi, vous m’oubliez ! Je vais être un mois de plus privée de Cylia.

– À moins que votre mère n’accepte de venir passer quelques jours à l’Abbaye... C’est ce que je vais lui demander de ce pas.

– Bravo ! la bonne idée !

– Ça, c’est gentil, grand-mère !

– Alors, puisque tout le monde est content, en avant ! À l’assaut de M^{me} de Chevreuse !...

Et, radieuse, la vieille dame entraîna les jeunes filles à l’intérieur de la maison.

XIII

Assise à l'ombre d'un saule, au bord du lac en miniature qui dessinait capricieusement ses bords en festons inégaux, dans le grand parc de l'Abbaye, Cylia songeait, les yeux clos sur quelque douloureuse vision intérieure.

Une voix gaie la tira de sa rêverie.

– Eh bien ! jolie ténébreuse, avoue que tu ne regrettes pas d'être venue t'enterrer ici avec ta vieille grand-mère !

La bonne figure de M^{me} des Hulons se penchait tendrement vers elle.

La jeune fille lui sourit doucement.

– Vous savez bien que je préfère la campagne à la ville... et quand vous y êtes, grand-mère, je ne l'aime plus, je l'adore !

– Alors, ne me laisse pas si souvent seule. Tu recherches la solitude et, moi, je m'ennuie et

m'inquiète quand tu n'es pas là...

Elle eut un bon sourire pour atténuer le léger reproche des paroles. Et, câlinement :

– Que veux-tu, je suis une vieille enfant. Pour que je me trouve heureuse, il faut que ma Cylia me gâte beaucoup par sa présence auprès de moi.

Elle s'était assise un peu lourdement sur l'herbe à côté de sa petite-fille et examinait celle-ci avec intérêt.

– Eh bien ! te sens-tu plus forte ? Je trouve que tu as meilleure mine, depuis huit jours.

Un peu lentement, Cylia répondit :

– C'est vrai, je me sens renaître, ici, dans ces belles prairies que le soleil inonde à foison. De concert, le silence des grands champs et le parfum pénétrant des foins coupés me grisent et m'endorment... Il y a des heures où il me semble que j'aimerais à vivre là... toujours... près de vous... loin de tout bruit et de toute contrainte... dans cette solitude où l'on peut rire et pleurer à son aise, sans avoir à expliquer ou à cacher le sentiment intime qui a fait naître cette gaieté ou

cette peine.

Elle s'arrêta, oppressée d'avoir si longuement parlé et parce que, aussi, sa pensée, subitement, s'évadait de cette campagne paisible pour évoquer l'atmosphère bruissante de Paris, si chère à la comtesse de Liancourt.

Machinalement, la jeune fille cueillit une touffe d'herbes et ses doigts fins en lissèrent la douce chevelure verte. Elle dit encore :

– Ne rien faire, se laisser vivre, sans agir et sans penser, dans une prostration complète du corps et de l'esprit. Ce serait bon !

Le visage de la vieille dame s'assombrit.

À la dérobée, elle regarda Cylia et vit les cercles bleuâtres élargis sous ses yeux.

Son cœur se serra.

Comment avait-elle pu se laisser tromper par la teinte plus foncée des joues, due plutôt au hâle qu'à la bonne santé ?

Elle soupira profondément, car elle entrevoyait, pour elle, des pensées grises dans des heures sans sommeil, durant lesquelles le cœur

s'inquiète au sujet des êtres chers.

– Tu rêves trop, Cylia. Je voudrais te voir t'occuper de choses matérielles. Fais de la peinture, de la musique, de la couture, de l'équitation même, si tu veux. Mais, je t'en prie, ne te perds plus dans le bleu des inutiles rêveries. Tu finiras par tomber vraiment malade.

Sans conviction, la jeune fille acquiesça.

– Si cela vous plaît, je travaillerai, grand-mère, quoique je n'aie guère de goût à rien... Seulement, pour vous faire plaisir, je ferai tout ce que vous voudrez.

La vieille dame l'embrassa, plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître.

– C'est cela, travaille et réagis contre ces vilains papillons noirs qui te font si grave, à présent.

– J'essaierai, murmura simplement l'enfant, les yeux au loin.

Elles se turent, l'esprit plein de choses douloureuses.

D'un œil machinal, elles suivaient les ébats

des canards exotiques qui plongeaient leur tête dans l'eau, en quête de quelque invisible pâture.

L'air était tout vibrant d'un bruissement d'insectes. La brise était tiède, presque chaude. Dans les massifs, les arbustes aux fleurs odorantes exhalaient des senteurs exaspérées par le soleil de feu.

Le petit lac brillait, étincelant, tout moiré de clartés d'or.

Tout était en fête par cette suave journée, et pourtant la grand-mère et l'enfant semblaient contempler quelque mélancolique paysage.

M^{me} des Hulons rompit la première le silence un peu pesant.

– J'ai reçu une lettre de Villaines, en réponse au mot d'invitation que je lui avais envoyé... Il accepte et il sera ici la semaine prochaine.

Une rougeur avait empourpré les joues de Cylia au nom du jeune avocat. Pour cacher son trouble, elle tourna la tête vers les petites cahutes de paille où les cygnes se réfugiaient la nuit et elle parut les examiner avec attention.

– Sa mère l’accompagnera-t-elle, comme nous l’espérions ? demanda-t-elle cependant.

– Non... Il l’excuse... M^{me} Villaines est partie auprès d’un vieil oncle malade et ne le quittera pas, vraisemblablement, avant l’hiver.

– Tant pis ! avoua Cylia. J’aurais été contente de la connaître... Mais, s’il vient bientôt, il se rencontrera avec Odile qui arrive lundi.

– Oui, ils seront à l’Abbaye en même temps.

– Tant mieux !

– Les Saint-Rémy, les Montbois et M. Varang seront également nos hôtes pendant le mois de juillet. Nous aurons ainsi une gentille société qui nous permettra d’attendre, sans trop de monotonie, l’arrivée de tes parents. Après, ce sera une suite ininterrompue de visiteurs ! Je ne veux pas que ma Cylia s’ennuie à l’Abbaye.

Avec une moue indifférente, la jeune fille répondit :

– Oh ! moi, j’ai le monde en horreur et j’accepterais de vivre en recluse, pourvu que quelques rares amis viennent me voir de temps en

temps.

– Et quels seraient ces heureux privilégiés ? demanda la grand-mère d’un ton enjoué.

Cylia réfléchit, embarrassée, puis elle avoua gaiement :

– Ah ! dame, je ne sais pas au juste !... Et puis, c’est plus charitable de ne pas les nommer, à cause des noms trop nombreux que je passerais sous silence.

M^{me} des Hulons sourit de la boutade.

– Quel feu ! Je parie que, si je te laissais le soin de lancer les invitations d’été, nous n’aurions personne cette année.

– Si, tout de même ! Mais si peu !

Et elle se mit franchement à rire, au grand plaisir de la vieille dame.

La voyant même si gaie, celle-ci se décida à aborder avec elle un sujet qui lui tenait au cœur, depuis la dernière conversation avec la comtesse de Liancourt.

– Tu as vu ton père, l’autre jour, Cylia ;

pourquoi ne m'as-tu pas parlé de cette rencontre ?

La jeune fille n'eut pas un tressaillement, elle ne changea même pas d'attitude. On eût dit qu'elle s'attendait à la question, ou, plutôt, que son esprit, entièrement absorbé par une idée fixe, malgré les apparences, n'avait eu besoin d'aucun effort pour aborder le sujet qu'on lui proposait ainsi brusquement.

Cependant, un œil attentif eut remarqué qu'un nuage voilait subitement le doux visage et effaçait le pli souriant des lèvres.

Elle répondit, sans détourner les yeux du point qu'elle fixait sur le lac ensoleillé :

– Je n'en ai pas parlé parce que je n'avais rien à en dire... Mais qui donc vous a mise au courant ?

– Ta mère.

– Ah !

Il y avait plus de tristesse que de surprise dans cette exclamation. Cylia s'étonnait que sa mère eût osé, la première, raconter la rencontre du Pavillon d'Armenonville.

Son âme très droite souffrait de cette inconscience maternelle et, en elle-même, un blâme secret, qu'elle s'efforçait de refouler, atteignait la comtesse et froissait sa piété filiale.

M^{me} des Hulons expliquait :

– Ma fille m'a dit que le hasard vous ayant mises en présence du peintre, elle l'avait désigné à ton attention. C'est bien ainsi, je crois ?

– C'est cela.

– Eh bien ?... Ton père ?

– Je l'ai vu.

– ... Et ?

– C'est tout !

Ses réponses laconiques excitèrent la curiosité de la vieille dame. Elle devinait que quelque tristesse se cachait sous l'indifférente réserve de sa petite-fille.

Elle insista :

– Mais, enfin, dis-moi quelque chose, es-tu contente ?

– Très contente.

– On ne le dirait pas ! Tu parles avec un calme ! Après tout ce que tu m’as dit l’autre jour, tu devrais être enchantée.

– Je le suis, grand-mère.

Sa voix lente, résignée, aux intonations uniformes, avait quelque chose de pénible à entendre. On sentait qu’elle se serait brisée en un sanglot si l’enfant avait essayé d’en varier le timbre.

M^{me} des Hulons n’était pas dupe de cette indifférence affectée.

Se tournant complètement vers Cylia, elle lui prit les deux mains et la força à la regarder.

– Ma petite enfant, qu’y a-t-il ? Je veux savoir !... Ta mère m’avait dit qu’en voyant ton père tu avais eu l’air d’être un peu déçue.

– Ah ! elle vous a raconté cela, ainsi ?

Ses grands sourcils s’étaient froncés au point de se rencontrer.

– Sans doute ! Pourquoi ne l’aurait-elle pas dit ? Mais je ne m’explique pas ta déception. Que t’étais-tu donc imaginé ?

– Rien.

Ses lèvres se pinçaient. Cette sollicitude qui voulait tout savoir l'irritait secrètement et elle se dégagea nerveusement de l'étreinte qui retenait ses deux mains.

L'aïeule, néanmoins, insistait :

– Cependant, ton attitude, ton air étrange... Tu es encore plus triste, à présent, qu'avant cette rencontre qui devait te faire tant plaisir !... J'ai remarqué que tu ne pleurais plus et j'étais heureuse qu'il en fût ainsi... Mais à vivre avec toi, je m'aperçois que ton apparente sérénité est plus douloureuse encore que tes larmes... Enfin, voyons... Il y a une chose certaine, c'est que de connaître ton père ne t'a pas causé toute la joie que tu attendais.

Une muette désespérance passa dans les grands yeux verts de la jeune fille et, devenue plus sombre encore, elle détourna la tête pour échapper au regard trop clairvoyant de sa grand-mère.

D'une voix sans conviction, elle déclara :

– Vous vous trompez, je suis très heureuse.

– Eh bien ! non, tu ne l’es pas ! Et je veux savoir pourquoi !

Très émue, la vieille dame l’attirait contre elle par une douce pression du bras autour de sa taille souple, mais, de nouveau, Cylia se dégagea.

Toute la pénible scène du Pavillon d’Armenonville lui apparaissait à l’esprit, en contours si précis qu’elle croyait encore la vivre.

Et c’était, en son être, l’impression d’un fer rouge posé sur sa chair vive auquel elle ne pouvait échapper.

Dans un cri de détresse, elle jeta nerveusement :

– Ah ! laissez-moi ! Pourquoi me torturez-vous ? Vous voyez bien que je ne veux rien dire, que je ne dirai rien !

De la main, elle sembla protester contre de nouvelles questions.

– Laissez-moi, grand-mère, laissez-moi ! bégaya-t-elle, tremblante et égarée. Il y a des souffrances dont on a la pudeur et dont il ne faut

même pas parler, parce que c'est une vraie torture que d'être obligé d'avouer seulement qu'elles existent. Si vous m'aimez, si vous m'aimez pour moi et non pour vous, ne faites plus jamais allusion devant moi à rien de ce que vous savez ou de ce que vous avez pu deviner.

– Enfin, Cylia, je ne comprends pas ! Explique-toi, au moins...

– Oh ! je vous en prie, mamie !

– Si encore ta mère m'avait donné des détails, je devinerais la cause de ton chagrin ; mais elle ne m'a pas expliqué grand-chose, puisque, toi-même, tu ne lui as rien dit...

– Alors, grand-mère, n'insistez pas ! Laissez-moi oublier, si l'oubli est possible.

– Oublier ?... Oublier quoi ? bougonna la vieille dame, absolument désarçonnée.

La supplication de Cylia avait quelque chose de si poignant, que l'aïeule ne savait plus si, pour le bien de l'enfant, il lui fallait persévérer dans ses questions, ou se défendre de les avoir posées.

Et, gênée, elle s'excusa presque :

– Si j’ai tant insisté, Cylia, c’est que je croyais pouvoir t’aider encore de mes conseils ou de ma bonne volonté. Ma vieille expérience m’a appris qu’il n’y a pas de maux qui soient vraiment sans remède.

La jeune fille secoua la tête.

– Si, il y en a, murmura-t-elle d’une voix presque indistincte. La mort est de ce nombre... acheva-t-elle dans un souffle.

La grand-mère sursauta.

– Mais aucun de ceux que tu aimes n’est mort, que je sache ! protesta-t-elle instinctivement.

– Mort à la vie, non ! Mais mort à moi-même, murmura Cylia, presque malgré elle et sans se rendre compte qu’après avoir tant résisté pour livrer son secret elle le trahissait involontairement.

Étonnée, M^{me} des Hulons pencha vers elle sa belle figure, qu’un pli d’angoisse vieillissait encore.

– Ton père ? fit-elle en une interrogation douloureuse.

Cylia ne répondit pas, mais un gémissement monta à ses lèvres et elle cacha son visage dans ses mains pour dérober les larmes qui lui brouillaient les yeux.

« Mon père », songeait-elle en se rappelant tout ce qu'il y avait de rêve et de désillusion dans ce mot d'enfant.

C'était le nom radieux qui, pendant quelques semaines, avait fait battre d'espoir son cœur juvénile.

Son père ? C'était ce qu'elle avait vu reluire à l'horizon comme une aube d'existence nouvelle.

Mais, son père, c'était aussi le désenchantement, la femme blonde trop près de l'homme... le souvenir de celui-ci terni par l'image de celle-là.

Et, maintenant, son âme gonflée d'amertume ne cessait de réciter tout bas la litanie de stérilisantes images d'une filiation inavouable !

À côté d'elle, M^{me} des Hulons, le front grave, essayait de percer le mystère de cette inexplicable peine.

– C’est à n’y rien comprendre, faisait la bonne dame, en hochant la tête avec tristesse. Je vois bien que tu as du chagrin et que c’est ton père qui en est la cause. Mais pourquoi ? Tu ne lui as pas parlé et tu l’as seulement aperçu de loin... Alors ?... Il doit y avoir un effroyable malentendu. Qu’est-ce qu’elle a bien pu te dire, ta mère, qu’est-ce qu’il a bien pu faire, lui, pour que tu en sois pareillement bouleversée ?

Cylia se dressa, frémissante, une détresse infinie crispant ses traits charmants.

– Non ! non ! grand-mère, bégaya-t-elle, suppliante, ne parlez plus jamais de cet homme !

On eût dit qu’elle appréhendait de prononcer le nom de « père », en évoquant Guy Férias.

L’hésitation de la jeune fille avait frappé M^{me} des Hulons.

– Cet homme !... cet homme ! répéta-t-elle, abasourdie. Cet homme est ton père, ma pauvre petite.

– Ah ! oui, légalement ! Je le sais bien !... Mais oublions-le, je ne désire plus le connaître.

– Mais c’est toi-même qui voulais...

– Ah ! je ne savais pas ! Je m’illusionnais !...

De nouveau, elle enfouissait son visage dans ses mains fines comme si, de dérober sa figure aux regards perspicaces de l’aïeule, elle eût dissimulé son chagrin.

– Allons, Cylia, ne pleure donc pas... Si tu savais comme tout s’arrange dans la vie...

Ne sachant pas exactement quel mot juste aurait pansé l’endroit malade, la grand-mère s’efforçait de rester dans le vague des généralités, en consolant la jeune fille.

Cependant, maternelle avant tout, elle avait attiré celle-ci dans ses bras et, en gestes câlins, elle la berçait comme elle eût fait avec un tout petit enfant.

Cylia se laissait faire, si profondément lasse et désespérée que cela lui aurait été un grand soulagement de s’endormir sur ce sein aimant et d’y mourir sans autre complication.

« Le père que j’aimais tant et que j’avais élevé si haut, dans mon âme, n’est plus ! redisait l’idée

fixe. Il est mort et c'est un autre que j'ai devant les yeux... Je ne vois plus que des débris autour de moi. Ma mère, elle-même ! Ah ! c'est atroce ! »

Sa plainte silencieuse s'acheva dans un hoquet de sanglots.

C'était la première fois qu'elle pleurait vraiment depuis l'incident du Pavillon d'Armenonville. Soit orgueil, soit douleur immense, elle avait vécu depuis dans une stupeur inconsciente.

Son cœur et son esprit avaient plané trop haut dans leurs aspirations filiales ; devant la réalité décevante, c'était un effondrement.

Maintenant, elle sanglotait, le corps tout secoué, si faible, dans sa détresse, qu'elle en était comme écrasée sur l'herbe où elle s'était jetée à plat ventre.

M^{me} des Hulons la regardait, éperdue, remuée jusque dans les profondeurs de son âme par la violence de ce désespoir que l'enfant laissait exhaler tout à coup.

De grosses larmes montèrent aux yeux décolorés de l'aïeule et vinrent mouiller ses joues ridées.

– Ma petite enfant... ma pauvre petite enfant, dit-elle seulement, incapable de trouver autre chose que ces mots qu'on murmure aux tout-petits.

Et, ne songeant plus à interroger la jeune fille, n'essayant même pas de faire taire cette douleur inconnue par des paroles d'impuissante consolation, elle ne sut qu'attirer à nouveau dans ses bras l'enfant fragile et elle appuya sa joue sur le front pâle posé contre sa poitrine. Silencieusement, pour que le chagrin parût moins amer à l'enfant, la grand-mère mêlait ses larmes aux siennes.

XIV

– Pas bien gai, mam’selle Cylia, ce vieux château toujours fermé, que vous contemplez comme ça !

La jeune fille se tourna vers l’homme qui venait de l’interpeller d’aussi familière façon.

C’était le jardinier de l’Abbaye. Le reconnaissant, elle lui sourit :

– J’aime les vieilles pierres, père Ancry. Il me semble qu’elles ont une âme qui pleure et se lamente au souvenir des jours écoulés. Ce vieux château a l’air désolé du silence qui l’entoure. Il semble perdu au milieu de ses grands arbres.

L’homme hocha la tête en signe d’approbation.

– Sûr que si ces murailles avaient une bouche, aussi bien qu’on dit que les murs ont des oreilles, elles reconnaîtraient volontiers que ce ne sont ni

les cris ni la gaieté de leurs habitants qui leur ont cassé le tympan !

Il se mit à rire silencieusement de sa plaisanterie.

Cylia leva de nouveau ses yeux vers les hautes tourelles grises à créneaux qui dominaient la vallée d'un air menaçant.

Après un instant d'examen, elle demanda :

– Il est habité, n'est-ce pas ?

– J' crois ben ! Pour du silence à l'entour, on peut dire que c'est du silence ! Y a plus de r'venants que d'mortels, là-dedans !... Et les r'venants, ça fait point d'bruit !

– Cependant, quelqu'un la garde, cette demeure ?

– Oui-da ! L' père Arsène ! Un vieux grognard qui vit quasiment là-bas comme un hibou dans son trou.

– Un vieux serviteur, sans doute ?

– Ça, oui. Y a des années qu'il est de la maison !... Mais ce bonhomme-là est méfiant et

sauvage, à croire que sa bicoque est pavée d'or et que tous les passants sont des voleurs !

– C'est tellement grand, là-dedans, qu'il a peut-être peur... tout seul... le pauvre !

– Heu !... c'est plutôt son caractère qui n'est point sociable. Il n' va cheux personne !... Un drôle de type, quoi ! Si c' n'était son âge, sûr que plus d'un garnement y aurait rabattu l' caquet !

En parlant, il avait repris sa bêche et s'était remis à sa besogne, un instant interrompue. Les pelletées de terre roulaient, friables, autour du trou qu'il creusait, pour déraciner un laurier desséché, faisant une grande tache brune sur le fond vert du massif.

Cylya, le voyant occupé, en profita pour s'éloigner.

Elle marcha d'abord d'un pas ordinaire, comme si elle faisait une promenade sans but ; mais, lorsqu'elle eut gagné l'épais fourré cernant le parc et qu'elle fut certaine que personne ne pouvait plus l'apercevoir de l'Abbaye, elle allongea les enjambées et précipita sa course.

Le soleil matinal criblait d'or les feuilles humides encore de rosée et, sous ses joyeux rayons, les arbres semblaient ruisseler de feux sans nombre. Quelques flaques d'eau fangeuse remplissaient les creux du chemin, ainsi que les ornières profondes qui en marquaient les côtés. Cylia les évitait avec soin, craignant qu'à son retour ses chaussures boueuses ne donnassent l'éveil sur la véritable direction de sa route.

Lorsqu'elle eut franchi la haie de clôture qui cernait le parc du château, elle s'arrêta, un peu intimidée par l'éloignement du but qu'elle se proposait d'atteindre ; mais son hésitation fut de courte durée et elle reprit sa marche de son joli pas léger et rythmé de Parisienne plus habituée à l'asphalte des boulevards qu'aux pierres des routes caillouteuses.

Elle descendit le coteau presque en courant, choisissant de préférence les sentiers étroits où elle avait plus de chances de passer inaperçue ; puis, elle gravit, un peu essoufflée, le talus opposé.

Quand elle fut en haut, elle hésita, ignorante

de l'endroit précis où elle se trouvait.

Au loin, cependant, elle remarquait la verdure sombre d'un groupe de pins se détachant sur le feuillage plus clair des chênes dentelés et des châtaigniers luisants dont était planté le coteau.

« Ce doit être par là, la Mare-Bleue », pensa-t-elle.

C'était dommage qu'elle ne rencontrât personne pour la renseigner, car elle ne tenait pas à se fatiguer inutilement et, déjà, elle se sentait lasse de la montée.

Elle obliqua du côté où se dressaient les noirs sommets. Elle était certaine d'avoir remarqué leurs cimes altières auprès des tourelles pointues de la maison.

Pourtant, au fur et à mesure qu'elle s'en rapprochait, son pas se ralentissait, et une émotion réelle lui peignait l'âme devant cette démarche qu'elle osait tenter sans en avoir avisé sa grand-mère. Ce n'était pas qu'elle eût du regret d'être venue. Non, mais elle n'était pas fière de s'être cachée, pour faire cette excursion,

de l'aïeule si bonne et si indulgente.

Au fond, l'obsession de son père qu'elle avait en tête lui faussait le jugement. Elle ne savait plus ce qui était bien ou ce qui était mal.

Elle se demandait, maintenant, pourquoi elle n'avait pas eu confiance en la vieille dame et il lui paraissait qu'elle était là en fraude ; d'où cette impression désagréable qui lui serrait le cœur, en approchant du but.

Tout à coup, elle vit sur sa gauche un haut mur de pierres grises. Et par-dessus le faîte de la longue muraille, les grandes pyramides noires levaient fièrement leurs têtes élancées.

Son cœur se mit à battre. Son instinct lui disait que ce mur lézardé devait servir de clôture au parc de la Mare-Bleue, le vieux château fermé que son père et sa mère avaient habité autrefois... lors de sa naissance !

En effet, au détour du sentier, à l'endroit juste où celui-ci rejoignait la grande route, elle vit s'allonger devant elle l'avenue qui conduisait à l'imposante grille de fer forgé fermant le grand

parc désert.

À la vue de l'entrée, si près d'elle, un jet de sang afflua vers son cœur et ses artères battirent plus vite.

Elle avait atteint la mystérieuse demeure dont l'obsession troublait sa pensée ; elle allait voir enfin, de près, le vieux manoir, habitation d'une longue lignée d'ancêtres dont elle était peut-être la dernière descendante.

Il y avait longtemps qu'elle souhaitait faire cette visite. Depuis son arrivée à l'Abbaye, son désir s'était encore exaspéré.

Puisque le contact d'êtres aimés ne lui causait que des larmes et d'amères réminiscences, elle voulait chercher un apaisant réconfort auprès de choses inanimées, c'est vrai, mais chères quand même à son cœur assoiffé.

Elle souriait à un songe enfantin, se plaisant à imaginer que les vieilles pierres, accumulées là depuis des siècles, que les grands arbres plusieurs fois centenaires allaient se réjouir de sa présence comme du retour de l'enfant prodigue au bercail.

Dans cette pensée, sans appréhension, inconsciente presque à toute sensation étrangère, elle sonna à la petite porte de fer percée dans le haut mur, près de la maisonnette normande, de bois peint et de briques sombres, qu'elle devinait être le logis du gardien.

Le son un peu sourd de la lourde cloche de bronze se répercuta longtemps dans l'air avec la lenteur d'une agonie.

Sans impatience, elle attendit un long moment, prêtant l'oreille jusqu'à ce qu'un pas lourd, crissant sur le sable, lui annonçât l'arrivée de quelqu'un.

Le judas de la porte s'ouvrit alors avec un glissement hésitant – signe de méfiance contre l'insolite visiteur – puis, une belle tête de vieillard apparut derrière le carré grillagé.

Cylia allait se nommer et dire ce qu'elle désirait, quand, avant qu'elle eût eu le temps de prononcer son nom, la porte s'ouvrit en grand et l'homme, son chapeau de paille à la main, s'effaça devant elle.

Cylia le regarda avec intérêt. Dans ce long vieillard sec, un peu voûté, aux cheveux blancs flottant sur les épaules, elle devina le père Arsène dont le jardinier de l'Abbaye lui avait parlé au début de sa promenade.

Elle lui sourit gentiment.

– Je passais, monsieur Arsène... l'idée m'est venue de m'arrêter à la Mare-Bleue, pour visiter le grand parc dont on dit tant de merveilles !

L'homme l'examinait d'un regard intense dans ses petits yeux clignotants.

Elle expliqua encore, un peu gênée par le maintien grave du serviteur, surtout par l'examen attentif dont elle se sentait l'objet :

– On m'a dit que ce château était inhabité... son allure est féodale et rappelle des temps éloignés... Comme j'aime les vestiges du passé, j'ai osé sonner... pour visiter... si toutefois il ne vous est pas interdit de laisser pénétrer des étrangers.

Un fugitif éclair brilla dans les yeux du vieillard.

– La consigne ne saurait vous concerner, mademoiselle, dit-il gravement. Entrez, le père Arsène vous souhaite la bienvenue.

Il s'inclinait en s'effaçant pour la laisser passer.

Aux paroles du vieil homme, Cylia était devenue toute rouge. Elle avait compris qu'il savait qui elle était et pourquoi elle venait ici.

Un peu gênée, elle avança dans la grande allée, sous les arbres centenaires qui donnaient une teinte verte aux choses, malgré l'heure ensoleillée.

Un effroi lui venait, tout à coup, que le grand château ne fût pas inhabité comme elle le croyait. Le vieillard, en effet, n'avait pas répondu à sa demande. Si, tout à coup, elle voyait sortir certaine grande et puissante silhouette, entrevue un jour d'orage, quelle devrait être son attitude ?

L'angoisse d'une telle supposition l'empêcha de goûter la grandiose splendeur de cette allée large de vingt mètres et longue de deux cents mètres, qui s'allongeait, entièrement couverte par

le haut enchevêtrement de chênes immenses et imposants qui défiaient le temps et l'espace, et auprès desquels elle ne paraissait qu'un insignifiant pygmée.

Les temps modernes peuvent bâtir des palais, construire des gratte-ciel ou jeter sur les fleuves les ponts les plus hardis, ils ne peuvent fabriquer une allée comme celle où Cylia s'avavançait ! L'homme plantera toujours des arbres, mais ni l'or, ni le génie n'y pourront rien : il faut le temps pour les faire grandir et les siècles seuls transformeront leurs tiges frêles en d'aussi majestueux géants.

Au pied de l'antique château, Cylia s'arrêta :

– Il est inhabité, n'est-ce pas ? insista-t-elle.

– Oui, mademoiselle.

Il hésita :

– Monsieur y vient rarement, en cette saison... Si Mademoiselle veut attendre, je vais passer par l'office pour ouvrir la porte du perron.

Elle le retint d'un geste. Tout à coup, elle reculait !

– Non, expliqua-t-elle. Je suis venue pour voir le parc... rien que le parc.

Déjà, elle tournait le dos à l'imposante façade de pierre qui datait du XV^e siècle et qui méritait mieux que les rapides regards dont elle l'avait gratifiée en s'avançant dans l'allée.

C'est que, subitement, devant la grande demeure silencieuse, elle s'était rendu compte de toutes les significations que chacun pourrait attacher à la singulière visite qu'elle y aurait faite. Son vrai père croirait qu'elle voulait se rapprocher de lui ; sa mère y verrait un blâme à son endroit... un manque d'égards tout au moins ! Le comte de Liancourt n'hésiterait pas à admettre que Cylia le reniait publiquement... Le monde, lui-même, que ne dirait-il pas ? Le monde malveillant et toujours prêt à se réjouir des ennuis qui arrivent aux autres ! Quant à la chère grand-mère si confiante, de quels reproches chacun n'accablerait-il pas son manque de surveillance qui avait permis à Cylia d'accomplir, seule, une telle démarche ?

Voilà ce que, jusqu'ici, la jeune fille n'avait

pas envisagé, et c'est toutes ces choses que le grand château endormi avait, tout à coup, fait surgir au cerveau de l'enfant hallucinée par l'idée fixe d'en apprendre davantage sur sa famille paternelle.

Avec ses hautes murailles de pierre, ses fenêtres closes, ses épais mâchicoulis et ses donjons imposants, la maison féodale montrait à l'arrivante un visage rébarbatif.

D'un coup d'œil aigu, Cylia avait dévisagé en éclair l'hostile demeure où elle se sentait subitement étrangère. Et, dans un revirement inattendu, tout son être ne se souciait plus d'en visiter les vastes pièces, pour leurs curiosités historiques seulement, comme le font, obligatoirement, les Anglais corrects quand ils passent, en voyage, devant le logis d'un autre siècle.

– Non, répéta-t-elle, pour le parc seulement.

Et elle ajouta avec une indifférence affectée :

– Je n'aime pas visiter l'intérieur de vieilles demeures : elles déçoivent toujours ! On les

imagine peuplées de spectres et de mauvais génies ; on se forge un tas d'idées sur leurs salles immenses, leurs hautes cheminées, leurs grands escaliers de pierre, leurs combles poussiéreux, ou leurs caves enténébrées aux inévitables oubliettes... Et ce n'est généralement pas ce que l'on imagine ! Il y a partout l'électricité et le chauffage central ; l'eau coule à tous les étages ; dans le grenier, on a installé un billard et un atelier, pendant que les caves sont remplies de vin et de provisions ! Les escaliers eux-mêmes ont perdu tout mystère et on les trouve plutôt pénibles à gravir...

Elle se mit à rire.

– Un peu plus et on jugerait qu'un ascenseur serait utile !

– Oh ! mademoiselle ! protesta le bonhomme à qui les paroles de Cylia paraissaient un sacrilège. Le maître aime tellement le château tel qu'il est, essaya-t-il d'expliquer.

Mais la jeune fille l'interrompit. Elle ne voulait pas entendre parler de son père, ni avoir à répondre à ce sujet.

– Moi, j’adore l’espace, les arbres, la verdure, continuait-elle, imperturbable. Un ruisseau qui coule sous les herbes avec un glouglou cristallin, un oiseau qui chante sur une branche, un nuage qu’on voit entre les cimes des arbres... rien ne vaut davantage, à mon avis. Et si, tout à l’heure, en découvrant ce parc sauvage, j’ai éprouvé le besoin de le fouler, de m’en emplir les yeux et de respirer à pleins poumons dans son ambiance abandonnée, c’est que j’adore la nature, dans toutes ses splendides manifestations !...

L’homme hocha la tête pensivement, pendant qu’à grands pas elle l’entraînait dans les multiples allées. Il la suivait, ahuri. Il était déçu du si rapide et si superficiel examen de la visiteuse.

« C’est quasiment comme si Al ne remarquait rien ! Al passe devant tout sans s’arrêter... et pourtant, c’est *son* château, après ce pauvre monsieur !... La jeunesse, ça sent rien ! Ça marche pour faire du sport, comme ils disent... Al appelle ça adorer la nature ! »

Brave père Arsène ! Il jugeait d’après les

apparences... Sous la pétulance affectée de Cylia, il n'avait pas vu l'intime émotion qui se déroba...

La visite était terminée, maintenant. Cylia l'avait en quelque sorte menée tambour battant. Près de la grille d'honneur, elle s'était arrêtée :

– Ah ! que je suis contente d'avoir déniché votre beau parc, monsieur Arsène ! Je vous remercie de m'en avoir fait les honneurs. Vous habitez un coin magnifique.

En parlant, elle lui glissait un billet dans la main, et le bonhomme s'en défendait.

– Tout de même la demoiselle n'allait pas payer pour avoir parcouru la Mare-Bleue !... La Mare-Bleue, elle pouvait y venir tant qu'elle voudrait, voyons !

– Mais, vous m'avez fait plaisir, mon ami, l'interrompait une dernière fois la jeune fille. Grâce à vous, j'ai déniché un coin de paradis !...

Et, riante, elle le quitta, pendant qu'avec des remerciements embarrassés et des salutations à n'en plus finir, le gardien refermait la porte sur

elle.

« Ah ! l'étrange visiteuse !... Al est bien moderne, la mâtine ! C'est pas le sentiment, en tout cas, qui trouble les jeunesses d'aujourd'hui... mais Al est bien gentille, tout de même, mam'zelle Cylia !... »

Tant qu'elle fut en vue du château et qu'elle put craindre que le père Arsène la suivît des yeux, Cylia marcha allègrement... de cette même allure nerveuse et entraînante dont elle avait parcouru le grand parc. Mais, quand elle fut bien certaine que personne ne pouvait plus la voir, ses pas se ralentirent, jusqu'à s'arrêter tout à fait.

Et, subitement, dans une détente de son être intime, un sanglot souleva sa poitrine.

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! »

La haute maison solitaire, la beauté majestueuse du grand parc silencieux, la pièce d'eau ensoleillée sur laquelle les cygnes glissaient sans bruit, l'allée séculaire qui l'avait accueillie, puis reconduite ; tout, subitement, prenait à ses yeux une ampleur tragique.

Ah ! il se trompait bien, le vieux gardien de la Mare-Bleue, quand il croyait que la visiteuse n'avait rien regardé ! Avec une acuité que son émotion cachée décuplait, elle avait, au contraire, tout enregistré, tout vu, tout découvert...

Et, dans son âme meurtrie, l'enfant aux deux pères, trop riche d'alliances et de parenté, faisait un rapprochement entre la grande demeure endormie et elle.

« Toutes les deux, si riches... riches d'amour et de sublimes visions, comme de riche nature... et toutes seules... elle... moi... Oh ! si seules ! »

XV

– Puisque vous ne vous joignez pas à vos amis, voulez-vous me permettre, mademoiselle de Liancourt, de vous tenir compagnie quelques instants ?

Cylia se tourna vers le jeune avocat, étonnée de le voir encore là, alors qu'elle le supposait mêlé aux groupes qui s'éloignaient.

– Vous, monsieur Villaines ? fit la jeune fille avec un peu de surprise heureuse.

Il dit en souriant :

– Oui, moi... si heureux de pouvoir causer un peu avec vous... librement... en camarades d'enfance !

En même temps, ses yeux noirs la fixaient avec une intensité extraordinaire qui, sans qu'elle se rendît compte au juste pourquoi, la troubla et la fit frissonner.

Il reprit :

– Ma présence auprès de vous est peut-être inconvenante... Néanmoins, est-ce trop présumer d'espérer qu'elle vous sera agréable ?... ou tout au moins de croire qu'elle ne vous déplaira pas ?

– Me déplaire ?... au contraire ! balbutia-t-elle, trop émue pour pouvoir dire autre chose.

Elle appréhendait presque le tête-à-tête qu'il se ménageait ainsi avec elle.

Villaines posa ses gants et son kodak sur un guéridon de rotin, et, prenant un siège, il l'approcha du rocking-chair où Cylia se balançait avant son arrivée.

– Alors, puisque vous m'autorisez à rester auprès de vous, reprenez votre place, voulez-vous ; puis, causons comme de vieux amis et laissez-moi vous poser quelques questions auxquelles je vous supplie de bien vouloir répondre.

Elle le considéra, interdite. Dans sa poitrine, son cœur, soudain, battit la chamade.

– Des questions ? à moi !

– Oh ! rassurez-vous ! Elles n’ont rien qui doive vous effaroucher... d’ailleurs, si elles vous déplaisaient, vous m’arrêteriez à temps, et je vous promets de ne pas passer outre... Cela va, comme ça ?

– *All right*, admit-elle à peine rassurée. Je vous écoute.

Il l’examina silencieusement quelques instants. Puis, soudain, l’air très grave :

– Vous êtes changée, mademoiselle Cylia... très changée... depuis plusieurs mois. Vous n’êtes plus la jeune fille folâtre et insouciante qui, au printemps dernier, courait encore si joyeusement dans les allées de ce beau parc.

Elle eut un sourire un peu triste.

– Si changée ?... vous croyez ?

– Très... Je ne retrouve pas en vous ma joyeuse compagne d’autrefois.

Un soupir vint mourir sur les lèvres de Cylia.

– J’ai vieilli, monsieur Villaines... Les soucis viennent avec les années, sans qu’on s’aperçoive que les uns et les autres sont en route et vous

accompagnent partout où vous allez.

Mais il hocha la tête, incrédule.

– Je ne crois pas aux soucis graves qui peuvent assombrir un front de vingt ans... surtout quand on est, comme vous, insouciant du lendemain, grâce à vos parents qui sont riches.

– En effet, fit-elle avec un pâle sourire ; mes parents sont dans une situation qui ne me permet pas la moindre inquiétude, quant à mon avenir.

– Alors ?

– Alors, c'est que vous vous trompez, monsieur Villaines ! Je ne suis pas aussi changée que vous l'imaginez. Vous devez exagérer.

Il hocha la tête.

– Non, je n'exagère pas. Votre grand-mère non plus, du reste ! Ce matin, encore, elle me disait les inquiétudes que lui causait votre santé... Elle attribue les profonds changements survenus en vous à une cause physique.

Vivement, Cylia protesta :

– Grand-mère s'alarme inutilement. Je ne suis

pas malade et je le lui répète sur tous les tons. Mais voilà, elle se figure des choses... elle ne sait quoi imaginer pour me dorloter.

Il sourit, pas du tout convaincu.

– Disons plutôt qu'elle ne sait pas voir et qu'elle s'égarer sur la nature réelle de votre mal ; mais non sur le fait lui-même... Je vous porte trop d'intérêt pour commettre la même erreur... Moi aussi, je vous observe, petite amie d'enfance que je connais si bien... Ce n'est pas une souffrance physique, c'est une peine morale qui vous mine, Cylia... Ai-je deviné juste, comme tout le porte à croire ?

– Peut-être... murmura-t-elle, songeuse.

Il reprit :

– Or, comme cette peine morale ne se reflétait sur le visage d'aucun des vôtres, j'en ai conclu qu'elle vous était personnelle et que vous étiez seule à en porter tout le poids... à moins qu'une de vos amies...

– Oh ! non... Personne !

Aussitôt, elle rougit, regrettant cette

exclamation qui était comme l'aveu d'un chagrin qu'elle ne voulait pas publiquement reconnaître.

Mais déjà, après avoir rapproché encore son siège du sien, le jeune avocat continuait, la regardant profondément comme pour la faire entrer toute dans son regard :

– Tout fardeau partagé est moins lourd... Voulez-vous, mon amie, que nous soyons deux à en porter la charge ?

Comme Cylia ouvrait la bouche pour protester, il l'arrêta d'un geste de la main :

– Non, ne repoussez pas ma suggestion, je vous en prie. Croyez que ce n'est pas une vaine curiosité qui me fait agir en ce moment, mais bien une véritable... sympathie ! Si j'osais, je nommerais un autre sentiment... plus doux mais aussi plus fort et plus sacré ! Et c'est au nom de ce sentiment que les convenances m'obligent à taire, pour le moment, mais que vous n'avez pas été sans deviner, Cylia, que je vous supplie de parler !

La jeune fille était devenue très attentive. Les

yeux voilés par des larmes de joie, elle l'écoutait en baissant la tête.

L'aveu d'amour tant désiré, depuis un an qu'elle aimait secrètement l'avocat, jaillissait donc enfin des lèvres de celui-ci dans des paroles d'une tendresse si douce.

Soudain, elle se rappela le baron de Coudraie et l'histoire que lui avait racontée Odette.

Elle se raidit pour ne pas laisser voir son émotion.

Elle ne voulait pas subir l'humiliation que Lucie Verrins avait acceptée... Ah ! non... tout, plutôt que cela... Dût-elle briser son cœur pour conserver sa dignité.

Aux paroles d'amour du jeune homme, elle répondit donc, s'efforçant de paraître indifférente.

– En vérité, monsieur Villaines, il me semble que vous vous trompez... Je n'ai rien à vous dire... aucun secret, aucun chagrin ! Et je suis navrée, vraiment, de ne pouvoir vous attribuer ce rôle de confident que vous semblez vouloir

briguer et auquel je ne vous reconnais aucun droit, cher monsieur !

Mais l'avocat, saisissant les fines mains qui s'allongeaient à portée des siennes, n'admit pas ses faibles dénégations.

– Ah ! taisez-vous, Cylia !... Votre bouche ne sait pas mentir ! Ce que j'éprouve pour vous n'est pas sans écho auprès de vous... Il y a longtemps que je l'ai lu dans vos grands yeux profonds qui, eux, ne savent pas dire le contraire de ce qu'ils pensent.

Elle était devenue plus attentive encore.

– Oh ! monsieur Villaines, ayez pitié de moi ! bégaya-t-elle.

Doucement, elle essayait de dégager ses mains des doigts puissants qui les serraient en maître.

– Laissez-moi !... je vous en prie, laissez-moi !

– Non... pas avant que vous m'écoutez et que je vous apprenne pourquoi je vous dis ces choses aujourd'hui... Je n'en puis plus, Cylia, de cette vie de luttes et de doutes que votre attitude énigmatique crée pour moi ! Faites-moi la grâce

de m'entendre jusqu'au bout.

– Soit ! parlez !... Je vous écoute, fit-elle avec effort. Mais ne m'interrogez pas... Je ne puis répondre à aucune question.

– Il faut pourtant que je vous dise combien votre mélancolie, ces jours derniers, m'a fait souffrir moi-même. Je constatais votre tristesse, sans découvrir quel motif la causait... À certaines heures, il me semblait que c'était dans votre famille qu'il me fallait chercher la cause de votre mal alors qu'à d'autres moments, le démon de la jalousie aidant, je croyais que c'était ailleurs...

– Le démon de la jalousie ? répéta la jeune fille à voix basse.

– Oui, hélas ! L'homme ne le domine pas toujours... et je souffrais atrocement.

Cylya ne répondit pas. Elle avait fermé les yeux pour mieux savourer une suave vision intérieure et elle prolongeait la douceur de ce moment exquis : il l'aimait assez... si exclusivement qu'il était jaloux !...

– Mon enfant chérie, dites-moi que ma

jalousie était sans motif et que ma première idée, celle qui vise votre famille, était juste ?

Elle tressaillit brusquement.

– Ma famille ?

Elle le fixait soudain, les yeux dilatés d’effroi, craignant maintenant les mots qu’il pouvait dire. Aurait-il découvert la vérité sur sa naissance ?

N’allait-il pas lui en parler ?

– Pourquoi croyez-vous que ma famille... ? Que supposez-vous donc, monsieur Villaines ?

Il la regarda, surpris du trouble extraordinaire qu’elle manifestait.

– Me serais-je trompé ? fit-il, interdit. Pardonnez-moi, dans ce cas, cette supposition un peu hardie... Je me basais sur des apparences.

– Quelles apparences ?

– Oh ! des riens !... Il fallait mon âme inquiète pour les découvrir... Ainsi, il m’avait semblé que vous étiez gênée en présence du comte de Liancourt... votre mère, aussi, me paraissait plus froide, plus réservée... et toujours prête à vous

gronder.

Cylya sourit ; elle respirait mieux parce que le jeune avocat n'avait fait aucune allusion à son autre père, ni au divorce de sa mère.

– Vous avez peut-être vu juste, observa-t-elle avec empressement, car il ne fallait pas, à présent qu'elle se rendait compte qu'il ne savait rien, lui laisser soupçonner la vérité, si dure à son âme fière. Je mécontente souvent mes parents... Ils aiment le monde, alors que moi je suis une grande sauvage qui ai en horreur toutes ces visites et ces réunions mondaines où les miens se complaisent... Vous comprenez ?... Ils me blâment un peu... avec raison, naturellement !

Il posa sur elle ses bons yeux dévoués qui semblaient lire jusqu'au fond de son âme.

– Oui, oui... je devine !... je comprends ! Mais, est-ce bien ce petit grief qu'ils ont contre vous, Cylya, qui vous rend si triste ?... Je supposais autre chose, véritablement !

La jeune fille soutint courageusement le regard qui la scrutait. Elle dit brièvement, avec le

désir de terminer cet entretien embarrassant :

– Vous vous êtes trompé, monsieur Villaines ; je ne sais ce que vous voulez dire. Mes parents et moi n'avons jamais cessé d'être très unis.

Elle s'arrêta, gênée pour continuer, car elle voyait le jeune avocat se troubler devant la vivacité de ses paroles et le ton un peu froid dont elle usait.

– Soit ! je me suis trompé, reprit-il résolument. Mais alors, soyez bonne ! Faites cesser le doute torturant qui, par moments, me fait croire que votre tristesse persistante est due à un souci intime... à une peine de cœur... Ce sont ces chagrins-là que les jeunes filles s'efforcent de cacher.

Il attendait anxieusement une dénégation, mais Cylia avait détourné la tête et ses yeux vert de mer fuyaient les siens pour regarder durement, au loin, un horizon dont elle ne voyait rien.

Interdit de son silence, il insista sourdement :

– Pourquoi ne me répondez-vous pas, Cylia ?... Ne sentez-vous pas que je suis très

malheureux, en ce moment ?... Vous vous taisez !... Vous ne protestez pas ?... Un chagrin d'amour ? C'est donc cela !

Les dents serrées, immobile, la jeune fille se raidissait dans son attitude impassible.

La vérité, elle ne voulait pas la dire... D'autre part, elle ne pouvait pas inventer une raison avouable de ses larmes... c'est tellement difficile de mentir ! Alors, qu'il crût ceci... ou cela ! Pour elle, est-ce que la chose avait vraiment une importance ?

Quoi qu'elle dise, quoi qu'elle fasse, le malheur n'était-il pas sur elle ?... Jamais, elle ne pourrait être sa femme !... la femme d'aucun homme !

Les autres jeunes filles de son âge pouvaient aimer librement et sans crainte, alors qu'elle... elle devait repousser l'amour, le mariage, si elle ne voulait pas, comme Lucie Verrins, voir la famille de celui qu'elle aimait se détourner d'elle... Son nom, celui de sa mère, livrés aux commentaires... tout le monde riant et colportant la nouvelle effarante :

« M^{me} de Liancourt est une divorcée !... Le vrai père de Cylia est un monsieur scabreux dont les gens corrects se détournent !... »

Oh ! la redoutable vision que cette dernière considération mettait en elle, et qui lui faisait peur plus encore que tout le reste !

XVI

Les jeunes gens sont plus sévères que les gens d'âge, dit-on. Ils exagèrent davantage aussi l'importance des choses.

En cette circonstance, la naïveté de Cylia était une force démoralisante qui annihilait en elle toutes les énergies de sa jeune intelligence, de son cœur, de son droit à l'amour et au bonheur !

Son manque d'expérience était tel qu'elle ne voyait autour d'elle que des motifs d'humiliation et qu'elle bâtissait des montagnes d'opprobre et de mépris, comme si le fait d'être la fille d'une femme divorcée avait de quoi l'amoindrir.

Tout l'orgueil de son nom, de sa race et de sa situation dans le monde, qu'on lui avait insufflé pendant toute son adolescence, se levait aujourd'hui, contre elle, pour la fouailler dans tout ce qu'elle avait de plus cher.

Et, devant l'avocat qui la suppliait de parler, d'avoir confiance en lui, elle se raidissait, les lèvres closes, les yeux fuyants, incapable de dire un mot.

Mais Villaines s'énervait de cette sorte d'indifférence dont elle usait avec lui, aujourd'hui. Cette façon de demeurer rigide et lointaine devant lui était trop cruelle à son amour-propre.

Il la saisit un peu vivement par le bras.

– Oh ! voyons, Cylia, parlez-moi ! Vous n'avez pas le droit de vous taire devant mon aveu. Je vous aime. Cylia ! Je vous aime passionnément et mon plus vif désir est de faire de vous ma femme... Jusqu'à ce jour, j'ai cru que vous partagiez cet amour et ce désir... Dans vos regards, dans vos sourires, dans vos paroles, je croyais voir de la tendresse et de l'encouragement... Pourtant, si je me suis trompé, si c'est à un autre que vous pensez, soyez sincère, je vous en supplie ! Ne me laissez pas entretenir plus longtemps un espoir que vous savez vain !

Éperdue, la jeune fille cacha sa tête dans ses

mains.

Oh ! mon Dieu, comme il l'aimait ! Comme il savait trouver les mots dont son cœur avait soif ! Aurait-elle le courage de repousser cet amour qui s'offrait à elle et de faire souffrir plus longtemps celui auquel elle-même pensait depuis tant de jours ?

Elle hésitait, tiraillée entre l'élan de tout son être et son immense orgueil. Ce fut ce dernier qui l'emporta.

Villaines la regardait toujours. Il vit son trouble et son visage se détendit.

Croyant n'avoir à vaincre qu'une pudeur de jeune fille, un peu exagérée, il l'attira tout contre lui, si près que son souffle oppressé faisait envoler les fins cheveux.

– Chère, si chère Cylia !...

Elle frissonna et, une seconde, le vertige la gagna.

Sa tête s'inclina et, s'abandonnant, vint reposer sur la poitrine du jeune avocat. Un instant, ils demeurèrent enlacés, tête contre tête.

La douceur de ce moment fut exquise... Les yeux clos, Cylia en goûta l'impérieuse saveur.

– Mon ami... mon grand ami, si cher !

Les mots d'amour passèrent en un souffle de ses lèvres brûlantes.

Mais, tout à coup, se souvenant, elle se dégagea brusquement et ses yeux agrandis de terreur fixèrent, presque hagards, celui qu'elle aimait.

– Non ! non ! je n'ai rien dit ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en !...

– Ma Cylia chérie, pourquoi vous dérobez-vous, ainsi, subitement ?

– Il ne faut pas ! Allez-vous-en !

– Parce que mon aveu vous paraît incorrect ! Mais, entre nos deux cœurs, peut-il y avoir une incorrection ? Et mes oreilles ne viennent-elles pas d'enregistrer votre réponse conforme à mes désirs ?

– Oh ! je n'ai rien dit qui puisse... Mon Dieu ! non, non !

– Cylia, chérie... je vous adore... Mais vous, répétez-moi les mots si doux que vous avez prononcés tout à l'heure ?

Il cherchait à la saisir, pour la tenir une fois encore enlacée sur son cœur.

Mais, elle, s'affolait et se dérobait.

– Non, laissez-moi !... Allez-vous-en, monsieur Villaines !

Elle ne pouvait pas accepter cet amour qui s'offrait à elle, puisqu'il lui était impossible de se marier sans révéler, à tous, le douloureux mystère du premier mariage de sa mère !

Et lui-même, Villaines, s'il apprenait ?... quelle serait sa surprise, son recul !... Ne serait-elle pas amoindrie à ses yeux ?

Ah ! cela, elle ne le voulait pas !... Qu'il conservât au moins, d'elle et des siens, un souvenir dénué de toute flétrissure.

Elle lui dit donc, cachant son désespoir et s'efforçant de prendre un air de grande sincérité :

– Je vais être franche avec vous monsieur Villaines... Après ce que vous m'avez dit, la

moindre équivoque n'est plus permise... Je suis flattée, très flattée, croyez-le bien, de votre recherche ; mais je dois vous enlever... à jamais... toute illusion... Je... vous...

Le cœur atrocement serré devant le visage maintenant décomposé du jeune homme, elle bégayait, ne trouvant plus les mots qu'elle voulait dire :

– Oh ! je vous en prie, soyez fort et ne me regardez pas avec des yeux affolés comme vous le faites. Vous vous faites du mal et, moi, je... je me fais l'effet d'être un bourreau...

Il s'était redressé et lui avait saisi les mains glacées qu'il broyait entre les siennes.

– Qu'est-ce que vous avez dit, Cylia ? Vous me repoussez ! Est-ce bien ainsi que je dois vous comprendre ?

– Il le faut... Mon Dieu ! ayez pitié !... C'est atroce et je suis sans force !

– Vous me repoussez !... Vous ne voulez pas !... Cylia, dites-moi que c'est pour m'éprouver ! que vous m'aimez ! que vous serez

ma femme !

– Hélas !

– Mais pourquoi ?... Suis-je devenu fou ! Tout à l’heure, ne m’avez-vous pas dit...

Elle l’interrompit, si lasse tout à coup qu’elle eût voulu mourir à ses pieds.

– J’ai dit... C’est vrai ! J’ai dit que vous étiez mon ami très cher... mon plus grand ami... le seul ! Je ne pouvais pas vouloir dire autre chose... Je ne veux pas me marier... jamais !

Les traits décomposés, il paraissait frappé de stupeur.

– Vous... vous en aimez un autre ? bégaya-t-il, si bas qu’elle devina les mots plutôt qu’elle ne les entendît.

– Ah ! non, non, cela n’est pas ! fit-elle avec désespoir. Je ne veux pas me marier. C’est, là, la seule vérité. Je ne me marierai jamais !

De grosses larmes roulaient sur ses joues ; mais cette peine de l’enfant qu’il aimait n’atténuait pas l’amertume du jeune homme.

– On dit cela, à votre âge, quand on a du chagrin au fond du cœur, riposta-t-il, soudain plein d’hostilité... Quand celui qui vous offre le mariage n’est pas celui qu’on souhaiterait entendre... Cylia, soyez loyale. Dites-moi que vous me repoussez parce que vous en aimez un autre ?

– Oh ! non, protesta-t-elle avec une horreur dans les yeux. Je n’aime personne !

– Personne ?... Mais vous pensez à un autre ?

Comme elle secouait la tête négativement, il insista :

– Un autre que vous voudriez voir à ma place ?... Un autre qui ne parle pas mais que vous souhaitez entendre ?... Un autre qui...

– Mais ce n’est pas vrai ! cria-t-elle. Je ne pense à personne. Je ne veux pas me marier, voilà tout !

Villaines était comme foudroyé devant elle. Il la regardait, ne voulant pas se rendre à l’évidence. Et comme il lisait sur son visage tendu un véritable désespoir, il s’adoucit tout à

coup.

– Ma petite Cylia, me direz-vous pourquoi, tout à l’heure, je représentais pour vous l’ami très cher ?

– La douceur de votre amitié... Rien de plus !

Sa bouche crispée avait du mal à retenir les sanglots qui s’amassaient à sa gorge.

Villaines ne se rendait pas et, de toute sa sincérité, il protestait :

– Mais auparavant ? Depuis deux ans ?... Vos yeux m’encourageaient... Votre confiance en moi, vos attentions, votre voix pleine de tendresse contenue... Vous ne m’avez jamais laissé croire que mes avances puissent vous déplaire... Quelle affreuse comédie avez-vous jouée ?

– Ah ! pourquoi me torturez-vous ?

Elle ne retenait plus ses larmes. Elle défaillait. Jamais, elle n’avait pensé que ce fût si dur de mentir contre son cœur, contre ses sens.

Le jeune homme la contemplait, l’âme pétrifiée. Il croyait rêver.

Il n'avait pas eu, jusqu'à ce jour, le moindre doute sur l'issue de la cour discrète qu'il faisait à Cylia. La famille l'accueillait favorablement et celle qu'il aimait semblait, en vérité, répondre à ses avances.

Même durant les jours d'angoisse qui avaient précédé cet entretien, et alors que les yeux de la jeune fille semblaient distiller une peine infinie, celle-ci ne s'était pas départie vis-à-vis de lui de son affectueux sourire ni des mille attentions dont elle le gâtait.

Tout à l'heure encore, dans sa minute d'abandon, elle avait laissé ses lèvres murmurer le plus doux des aveux.

Et, parce qu'il précisait ses sentiments et qu'il parlait mariage, elle le repoussait... sans motif... seulement, affirmait-elle, parce qu'elle ne *voulait pas se marier*.

Qu'était-ce donc que, dans le mariage, elle semblait craindre si fort ?... Quelqu'un ?... ou quelque chose ?

À cette double question, il ne trouvait

véritablement rien à répondre. La famille de Cylia lui avait suffisamment fait comprendre qu'il serait bien accueilli... la sienne serait ravie qu'il épousât la jeune fille. Les fortunes s'équilibraient, le milieu était le même... En réalité, il avait beau chercher, il ne voyait aucun obstacle.

Ces réflexions, qui défilèrent en chapelet dans son cerveau surexcité, le pénétrèrent si fort qu'il ne réagit plus. À quoi bon, d'ailleurs, la prier encore ? Il sentait bien que, ce jour-là, il n'obtiendrait d'elle aucune autre réponse.

Après un long silence, il se redressa et d'un ton qui sut rester calme, mais plein d'amertume, il s'excusa :

– Pardonnez-moi, mademoiselle Cylia, d'avoir tant insisté. Je me croyais des droits sur votre cœur et sur votre confiance. Je n'aurais pas dû vous questionner si intensément ; mais je n'arrivais pas à me convaincre que vous parliez sérieusement... Je ne vous importunerai plus de mon amour, souhaitant surtout que vous soyez heureuse, avant tout.

– Je ne le serai jamais ! protesta-t-elle faiblement.

Car, tout en souhaitant qu’il renonçât à l’interroger, elle souffrait à la pensée que cet entretien allait, en quelque sorte, mettre un point final aux attentions du jeune homme... C’était la fin d’un beau rêve... l’écrasement d’un cœur vierge qui s’était donné irrémédiablement dans toute la plénitude de sa jeunesse et de sa confiance.

Lui se consolerait... il en aimerait une autre ! Mais elle ?... elle resterait toute seule avec sa grosse blessure au cœur et son amour insoupçonné qu’aucun espoir ne viendrait apaiser.

– Excusez-moi, répéta-t-il, les yeux rivés sur les siens, pour ne rien perdre de ses impressions et avec le secret espoir qu’elle ne le laisserait pas partir sur un mot si froid.

Justement, dans les prunelles claires, il lisait un désespoir farouche.

– Ne vous excusez pas, protesta-t-elle dans un

cri. C'est à moi de le faire, puisque je vous déçois...

Il eut un geste vague et ne répondit pas.

– Vous avez de la peine... je... je suis navrée !

– Oh ! pourvu que vous soyez heureuse !

– Mais vous ? questionna-t-elle faiblement.

– Oh ! moi... Qu'importe !.. J'oublierai... j'essaierai !

La voix sombrait dans un découragement sans limites.

Mais, tout à coup, comme elle attirait à elle sa broderie, ce qu'il prit pour de l'indifférence, alors qu'elle ne cherchait qu'à se donner une contenance, une rage terrible le souleva :

– Pourquoi donc vous êtes-vous jouée de moi, mademoiselle de Liancourt ? Pour vous, ce n'était peut-être que de la coquetterie, mais moi, j'étais sincère ! Et une créature loyale, comme je vous croyais être, aurait dû s'abstenir d'une aussi cruelle attitude !

Tout bouleversé, furieux des larmes qu'il

voyait naître dans les yeux féminins, furieux contre lui-même qui aurait voulu se traîner à ses pieds pour la faire revenir sur son impitoyable décision, il se dressa nerveusement, une dureté au fond de son regard, et il quitta la terrasse sans plus la voir.

– Adieu, mademoiselle. Je vous souhaite de ne jamais regretter votre indifférence d’aujourd’hui.

Cylia, pâle comme une morte, le vit s’éloigner.

Elle étouffait !

Elle aurait voulu crier, le rappeler... Aucun son ne pouvait sortir de sa gorge contractée.

Lorsqu’il eut disparu derrière les gros orangers qui, dans leurs bacs de bois, dessinaient l’angle de la muraille, elle porta les deux mains à sa poitrine... là où son cœur semblait avoir cessé de battre.

– Je ne pouvais pas, pourtant, lui dire la vérité ! fit-elle, hagarde. C’est horrible !... Je... Ah ! ah !

Et, lourdement, elle battit l'air de ses deux bras, avant de glisser à terre, sur les petites pierres de mosaïque, entre les grands fauteuils d'osier...

XVII

Dans le salon grand et sombre de l'Abbaye, les groupes parlaient à voix basse, d'un air plus grave que d'ordinaire – de cet air et de cette voix que les gens croient devoir adopter devant le malheur.

Les phrases s'entrecroisaient, roulant toutes sur le même sujet :

- Elle ne paraissait pourtant pas malade...
- Malade, non !... Maladive, plutôt !...
- Oui, en effet !
- Depuis quelque temps, elle n'avait guère l'air solide.
- Cependant, rien ne faisait prévoir...
- Ah ! certes non !
- Encore ce matin, elle riait avec nous !
- Et hier, elle chevauchait allègrement à nos

côtés...

– C’est extraordinaire !

Quelqu’un se pencha et d’un air plein de sous-entendus, murmura :

– À croire que cette brusque indisposition cache quelque chose...

– Oh ! un mystère ?... Vous croyez ?...

Villaines, qui venait d’entrer, écoutait, les sourcils relevés, cherchant à comprendre.

Une longue marche à travers la campagne l’avait apaisé. Il avait surtout pris la décision de ne rien brusquer et de donner au temps la possibilité de calmer les cœurs. Il ne voulait plus partir tout de suite, comme il l’avait d’abord projeté. Au surplus, avant de quitter l’Abbaye, il voulait s’entretenir longuement avec M^{me} des Hulons et savoir par elle quelles raisons motivaient le refus de Cylia. Son cœur d’amoureux espérait encore que la réponse de celle qu’il aimait n’était pas définitive.

Il demanda :

– Quelqu’un est malade, ici ?

M. de Mousset se tourna vers lui :

– Comment, vous ne savez pas ?... Ah ! c'est juste ! vous n'étiez pas là...

– J'arrive à l'instant...

– Apprenez donc la nouvelle : la petite-fille de M^{me} des Hulons est, paraît-il, fort souffrante.

Le jeune avocat réprima difficilement un haut-le-corps de surprise.

– C'est de M^{lle} de Liancourt qu'il s'agit ? fit-il, subitement anxieux.

– D'elle-même, mon cher. Le docteur est auprès d'elle, en ce moment.

Villaines était devenu un peu pâle. Une inquiétude subite s'amassait, en houle, dans sa poitrine.

Il remarqua :

– Le docteur auprès d'elle ?... Mais, voyons, je rêve ! À deux heures encore, elle...

– ... Elle était bien portante, c'est entendu ! Seulement voilà, à quatre heures, avant notre retour, elle ne l'était plus...

Atterré par cette nouvelle, le jeune homme dardait sur son interlocuteur des yeux élargis par l'angoisse qui lui broyait l'âme.

CyLIA malade !... Mais, voyons ! Deux heures auparavant, il l'avait quittée, en bonne santé.

Et une crainte s'insinuait en lui : à la suite de leur querelle, CyLIA avait-elle commis contre elle quelque acte nuisible ?

Un suicide raté ?... par désespoir ?

C'était affolant !... L'heure indiquée par M. de Mousset coïncidait avec celle de son départ, tantôt.

Dans une sorte d'hypnose, il demanda :

– Comment cela est-il arrivé ?
M^{lle} de Liancourt aurait-elle été blessée ?

– Non... mais pourquoi blessée ?

– Parce qu'on ne tombe pas malade subitement... On est toujours un peu patraque, d'abord !... À midi, elle avait l'air d'être en très bonne santé !

M. de Mousset eut un geste vague.

– En vérité, pour le moment, nous ignorons exactement de quoi il s’agit... On a dit : « Cylia est malade... » C’est tout ce qu’on sait au juste.

Comme Villaines gardait un visage tendu, à la fois inquiet et interrogateur, de Mousset expliqua avec complaisance :

– Il paraît qu’un domestique a trouvé la jeune fille étendue, inanimée, sur le pavé de mosaïque de la terrasse... Transportée vivement dans sa chambre et déshabillée par les soins des domestiques, elle n’avait pas encore repris connaissance tout à l’heure à l’arrivée du médecin... Espérons que celui-ci va nous rassurer et nous dire que ce n’est pas grand-chose...

Villaines ne répondit pas. Il en était incapable. Tout de suite, il avait fait un rapprochement terrible. Et voici que son interlocuteur confirmait ses soupçons. Cylia, après leur conversation sur la terrasse, avait été trouvée inanimée...

Étrange syncope ! Juste l’heure et le lieu !

Après son départ, avait-elle reçu quelque mauvaise nouvelle ? À moins que ce ne fût

justement leur querelle qui eût pareillement troublé la jeune fille.

– Vous dites à quatre heures ? fit-il préciser.

– Oui. Les domestiques ont parlé de quatre heures... Quand nous sommes rentrés pour prendre le thé, le médecin avait déjà été appelé par téléphone, car M^{me} des Hulons perdait la tête devant ses soins sans résultat. Cela impressionne toujours un peu de trouver quelqu'un sans connaissance, à terre.

– Et c'est cela qui est surprenant, intervint M^{me} de Concil. Quand Cylia est-elle tombée ? À la suite de quel accident ou de quel malaise a-t-elle perdu connaissance ? Nul ne peut le dire... Il n'y avait personne auprès d'elle et personne n'avait dû l'approcher après notre départ pour la promenade.

– Pourquoi aussi ne nous a-t-elle pas accompagnés ? observa Choirel. Que comptait-elle faire une fois que nous l'aurions eu quittée ?

Villaines avait écouté avidement.

– C'est tout ce qu'on a dit jusqu'à présent ?

s'inquiéta-t-il, songeant toujours à l'entretien qu'il avait eu avec Cylia.

– Évidemment. Cette enfant est très raisonnable ; que voulez-vous qu'on puisse dire d'autre ?

C'était M^{me} de Chevreuse qui, généreusement, intervenait pour défendre l'amie de sa fille dont l'indisposition pouvait être malignement interprétée.

– Mais voici qu'on entend des pas dans l'escalier. Nous allons probablement apprendre autre chose. Tiens, c'est justement le docteur qui s'en va.

Brusquement, les voix se turent.

M^{me} des Hulons, les yeux rougis, le visage tout bouleversé, entra dans le salon.

– Ah ! mes amis ! Quelle épreuve ! s'écria-t-elle en retenant difficilement les sanglots qui lui serraient la gorge.

Avant même de l'interroger, des mains amies se tendaient vers elle pour la reconforter. Puis, des lèvres timides questionnèrent :

– Eh bien ?... Le docteur ?...

La grand-mère fondit en pleurs.

– Il hésite, parle de congestion... La syncope est finie, mais Cylia délire et le médecin craint une fièvre cérébrale ! Il ne nous l'a pas caché... Il reviendra ce soir... Ma pauvre petite ! C'est épouvantable !...

Un apitoiement général suivit l'annonce de cette grave maladie.

– Pauvre gosse ! murmura M^{me} de Chevreuse.

– Elle était soucieuse, ces temps derniers.

– Oh ! Cylia est une sensitive ! un rien l'émouvait !

– C'est une bonne petite...

– Une délicieuse enfant !

– Elle a peut-être eu peur ?

– Ou quelqu'un lui aura fait de la peine ?

– C'est encore possible !

– Allons donc ! Elle n'aurait pas pris les choses tant à cœur... au point d'en être

indisposée.

– Sait-on jamais !... Un vrai chagrin, cela vous fiche un coup !

– Mais qui donc le lui aurait causé ?

– Ma petite-fille n'a reçu aucune lettre ni aucune visite, depuis le déjeuner, intervint M^{me} des Hulons, qui ne permettait pas aux suppositions de s'égarer. J'ai interrogé mes gens sur ce point. Ils sont tous formels : personne n'est venu du dehors. Si mon enfant est malade, la cause en est ailleurs : une congestion ? un refroidissement ? un coup de soleil ? ou je ne sais quoi ?... Tout le monde l'aime, ma Cylia ! Qui donc voulez-vous qui puisse lui faire du chagrin ?

– Aucun de nous, évidemment ; d'ailleurs, nous étions tous sortis.

Les mots frappaient Villaines en pleine poitrine. Il savait bien, lui, que Cylia avait eu un entretien pendant l'absence de tous les hôtes du château et cette conversation, c'était avec lui qu'elle avait eu lieu.

Il revit la pâle jeune fille, avec son petit visage

énigmatique qui lui redisait, la voix tremblante malgré le ton d'assurance qu'elle cherchait à prendre :

« Non, monsieur Villaines ; je ne me marierai jamais !... »

Il avait eu pour elle des mots cruels ; il était si déçu d'une pareille réponse.

Sur le moment, Cylia n'avait pas paru broncher sous l'avalanche de reproches qu'il lui adressait ; mais, sous son calme apparent, sous sa raideur de commande, la douce jeune fille n'avait-elle pas reçu un coup cruel ?... Un choc nerveux ?

Il était fort possible qu'elle ne l'aimât pas et qu'elle ne souhaitât pas l'avoir pour mari ? Sait-on jamais à quoi rêvent les filles ? En ce cas, il n'y avait aucune raison à ce que leur entretien eût causé un tel émoi à Cylia. Si celle-ci avait pris au tragique les reproches qu'il lui avait adressés, c'est qu'elle n'était pas aussi indifférente à l'amour du jeune homme qu'elle voulait le faire croire.

En vérité, jusque-là, elle et lui avaient été deux bons camarades.

Oui, deux bons camarades ! Ils avaient joué ensemble et grandi côte à côte, jusqu'au jour où chacun d'eux avait dû poursuivre ou parachever ses études. Cylia revenait plus vite auprès des siens, une fois son baccalauréat obtenu, alors que le jeune étudiant fréquentait la Faculté de Droit, puis le Palais de Justice... Mais, pendant ces années d'études, ne s'étaient-ils pas toujours retrouvés avec plaisir, chaque fois qu'une occasion quelconque se présentait ?

Et voilà que, maintenant, le moment étant venu de réaliser le doux roman de leur enfance, Cylia se déroba !

Villaines pensa avec un pénible serrement de cœur qu'en se posant ouvertement en prétendant de la jeune fille, il avait peut-être fait naître, en elle, quelque chagrin intime qui l'empêchait de répondre à ses vœux.

L'idée d'un rival ou d'un amour contrarié le transperça à nouveau.

Cette dernière supposition était plus démoralisante encore que toutes les autres conjectures.

Il se raidit, ne voulant plus penser à autre chose qu'à la maladie de l'enfant chérie. Il l'imagina, pâle dans la blancheur des draps, le cerveau meurtri d'inconscience ou de visions douloureuses, blessée au cœur par son insistance intempestive ou par une plaie profonde qu'il avait heurtée sans le savoir... à moins que son emportement... sa colère...

« Mon Dieu ! quelles paroles avait-il prononcées avant de s'éloigner ? »

Il lui était terrible de supposer qu'il ait eu une part de responsabilité dans l'évanouissement de Cylia.

Comme il aurait voulu avoir le droit de monter à sa chambre et de la soigner ! Il l'aurait prise dans ses bras, pour appuyer sa tête contre la sienne, pour la bercer de mots doux et apaisants. Il lui semblait que lui seul saurait calmer sa fièvre et éteindre le feu qui la dévorait.

Et d'être là, en étranger, à quelques pas d'elle, d'être tenu à rester impassible quel que soit son bulletin de santé, le mettait hors de lui, à tel point qu'il avait l'impression que du fer fondu coulait dans ses veines.

Autour de lui, les commentaires allaient bon train sur la maladie de Cylia.

Il faut reconnaître, d'ailleurs, qu'une affectueuse sympathie chez tous les hôtes de M^{me} des Hulons allait instinctivement vers la grand-mère et la petite-fille. Personne, véritablement, ne songeait à se réjouir de cette maladie si vite déclarée. C'était réellement avec sincérité que chacun plaignait la bonne aïeule et que tous, indistinctement, s'inquiétaient du sort de l'enfant.

Villaines était allé dans le parc ; il ne se sentait plus la force de continuer à enregistrer tant de paroles inutiles, débitées par ces gens bien portants que la reconnaissance ou l'amitié inclinaient à la compassion.

À grands pas, il arpentait la longue avenue qui contournait la pelouse. Ce n'était pas seulement

parce qu'il voulait calmer tout le tumulte intérieur qui l'agitait, mais aussi parce qu'il cherchait l'attitude à prendre en de telles circonstances. Quelle devait être sa conduite vis-à-vis de son hôtesse ? En révélant à M^{me} des Hulons l'entrevue qu'il avait eue avec sa petite-fille, il mettrait le docteur sur la voie des causes ayant provoqué le mal. Mais cette connaissance était-elle utile au médecin et à la famille de Cylia ? Ne valait-il pas mieux cacher l'entretien si mal terminé ?... Enfin, que penserait Cylia, plus tard, s'il mettait l'aïeule au courant ?...

La droiture du jeune homme l'inclinait vers la première solution. Nous devons ajouter que, bien qu'il considérât comme un devoir envers la bonne et indulgente aïeule de tout dire, Villaines avait aussi, en vérité, dans son désarroi, besoin de parler et d'entendre parler de Cylia.

Le refus que celle-ci lui avait opposé ne lui semblait plus bien sérieux, à présent qu'il savait la jeune fille malade. N'était-elle pas physiquement en état d'infériorité et incapable d'échapper à quelque angoisse intérieure, quand

elle lui avait répondu ?

Et il essayait de se persuader que le rejet de sa demande ne pouvait pas être définitif.

Alors, son désir amoureux, joint à sa conscience d'ami qu'il estimait devoir plier aux circonstances, le fit rejoindre M^{me} des Hulons avec la même impétuosité qu'il était sorti du château.

– Il faut que je vous parle, madame, dit-il, tout de suite, en l'apercevant.

Elle le regardait avec de grands yeux élargis d'angoisse car, en dehors de sa petite-fille, aucune considération pour le moment ne lui venait à l'idée.

– Je vous écoute, mon petit André ; mais si ce que vous avez à me dire n'est pas très pressé, peut-être vaudrait-il mieux que nous attendions à plus tard...

Elle s'arrêta, le regarda ; puis, avec une infinie douceur, car elle voyait ses traits se décomposer :

– J'ai tant de chagrin, mon pauvre ami !

– Je m'en doute, madame, fit le jeune homme.

C'est pour cela que je désire vous parler. Il faut que je vous dise... J'ai eu un entretien, cet après-midi, avec M^{lle} Cylia...

– Avec Cylia ?

– Oui. Je me suis permis de lui parler... de lui avouer mon amour... Pardonnez-moi, madame... Je m'y suis cru autorisé par la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée et qui m'a fait croire que vous ne me découragez pas dans les sentiments que je ressentais pour votre petite-fille.

La vieille dame continuait de le regarder ; les mots arrivaient à peine à son entendement. Une seule chose surnageait dans tout ce qu'il avait dit : il avait parlé à Cylia ! En se doutant dans quel sens le jeune avocat avait dû entretenir Cylia, l'aïeule se demandait, avant toute chose, quelles avaient été les pensées qui avaient assailli celle-ci.

– Tenez, fit-elle ; venez me rejoindre dans ma chambre ; nous serons plus libres pour causer... Tous ces gens, toutes ces allées et venues... En vérité, je n'ai pas la tête, en ce moment, à bien

remplir mes devoirs de maîtresse de maison.

Elle, si accueillante, si amicalement dévouée à ses hôtes, se sentait, tout à coup, lasse, avec le besoin instinctif d'être débarrassée de tous ces visiteurs, de toutes ces personnes qui allaient l'obliger à maintenir table ouverte et à entretenir pour tous une atmosphère de bien-être et de confort, alors qu'elle aurait voulu être toute seule, dans la grande maison silencieuse... toute seule, à soigner sa petite-fille !

XVIII

Dans la chambre douillette et capitonnée, comme les chambres d'autrefois, telles que nos mères les aimaient, M^{me} des Hulons avait fait entrer Villaines.

– Il est évident que je vous ai toujours bien accueilli, mon jeune ami. Je vous ai vu grandir et j'ai pour vous une affection toute particulière.

– Moi-même, madame, croyez-le bien...

Mais elle l'interrompit :

– Oui, oui, je sais ; vous aimez Cylia ! Il y a longtemps que j'ai compris... Il m'a paru que la chère petite n'était pas insensible à votre amour...

Il eut un mouvement dolent de la tête :

– Moi aussi, je le croyais, fit-il, un peu triste.

La vieille dame saisit la main du jeune homme et la serra amicalement.

– Allons, allons ! Ne vous désolerez pas... C'est certainement un malentendu !... Qu'est-ce qu'elle vous a dit, Cylia ?

– M^{lle} de Liancourt a repoussé ma demande... Je lui ai exprimé mon désir de parler, avec son consentement, à sa famille... Je faisais appel à sa confiance en moi... à ce lien de sympathie qui nous avait toujours poussés l'un vers l'autre...

– C'est la vérité.

– Du moins, cela me paraissait tel.

– Elle n'a pu dire, cependant, que vous lui étiez indifférent ?

– Hélas ! madame.

– Elle n'aura pas compris votre demande ?

– Oh ! pardon... M^{lle} Cylia m'a dit qu'elle ne se marierait jamais !

La grand-mère ne répondit pas tout de suite.

Les yeux songeurs, elle évoquait le fin visage assombri de sa petite-fille.

« Voyons, ce n'était pas possible qu'à vingt ans elle repoussât l'amour et toutes les joies de

l'avenir... »

Un lourd soupir gonfla la poitrine de la vieille dame.

Comme c'était pénible, cette histoire du premier mariage de la comtesse de Liancourt, qu'il avait fallu confier à la jeune fille !

« C'est depuis qu'elle est au courant du divorce de ses parents que ma Cylia est si triste... »

Et tout haut :

– Voyons, André, votre petite compagne a bien dû vous donner d'autres raisons de son refus ?

– Elle ne m'en a donné aucune, madame ; ou, plutôt, elle m'a dit que je m'étais trompé et qu'elle ne m'aimait pas...

– Mais c'est faux, ce qu'elle vous a dit là ! Quand je la voyais silencieuse, je n'avais qu'à lui parler de vous pour voir un beau sourire éclairer sa physionomie ! C'était comme un rayon de soleil qui illuminait tout à coup le paysage... Et vous me dites que...

– Qu’elle m’a refusé ?... Oui, madame !...

Il baissa la tête, découragé, revivant l’atroce minute où celle qu’il aimait l’avait repoussé. Puis, comme si son interlocutrice ne pouvait pas encore être convaincue, il ajouta humblement :

– Je veux aussi vous faire un autre aveu. Il m’est très pénible de vous dire qu’elle ne m’a pas laissé le moindre espoir !

– C’est extraordinaire !

– C’est surtout désespérant pour moi... J’aime Cylia, madame.

– Mon pauvre petit !...

– Depuis des années, j’entretiens en moi son doux souvenir... Elle est mon étoile, ma madone !... Je me disais qu’elle serait la compagne de ma vie, la mère de mes enfants, celle pour qui je travaillerais, je m’élèverais, j’obtiendrais le succès... Vous ne pouvez pas vous douter, madame, de tous les rêves que j’ai faits... de tous les espoirs que j’ai fondés sur votre petite-fille...

– Mon petit André, il ne faut pas désespérer...

Il est impossible que Cylia ait définitivement repoussé votre recherche.

– Hélas !

– Voyons... rappelez-vous ? Elle a bien dit quelque autre chose ?... laissé supposer le vrai motif de son refus ?... Un amoureux prend tout au tragique... le moindre mot le heurte et il n'écoute plus ce qu'on peut dire ensuite.

Mais il hocha la tête.

– Je ne crois pas avoir mal compris ses paroles.

– Soit !... Elle vous a refusé ! Mais après ? Qu'est-ce qu'elle a dit encore ? Continuez votre récit, André !

La vieille dame, ahurie de ce que Villaines lui dévoilait, mais aussi très anxieuse de l'état d'âme que ce refus révélait chez Cylia, essayait de reconstituer l'ambiance de la conversation des deux jeunes gens.

– Qu'est-ce qu'elle a dit, André ?

– Mais, c'est tout. Je crois avoir eu quelques mots un peu durs pour stigmatiser ce refus qu'elle

m'opposait... Pardonnez-moi. Je n'aurais peut-être pas dû, mais j'étais terriblement déçu... On n'est pas toujours maître de soi et il est difficile de dominer la révolte qui vous saisit lors d'une déception pareille... Cylia ne m'avait jamais découragé, comprenez-vous, madame ?

– Mais, au contraire, mon ami, elle vous accueillait même très bien.

– Justement ! Alors je lui ai peut-être... sans le vouloir... fait de la peine, à ce moment-là.

– Ensuite ? insista la vieille dame, qui cherchait toujours à relier cette scène à l'état morbide dans lequel on avait trouvé son enfant.

– C'est tout ! répéta-t-il. Je suis parti... M^{lle} Cylia était sur la terrasse...

– Et vos dernières paroles à l'un comme à l'autre ?

– Rien, fit-il ; le regret exprimé d'avoir cru en son amour et de ne pouvoir réaliser tous ces beaux souvenirs qui s'avéraient trompeurs et inutiles !

– Et elle ?

– Elle ?... Rien... Un regard qui se dérobe... Oh ! comme elle a été froide, alors ! Jamais je n’oublierai... Ce fut le plus cruel moment !

Un long silence tomba entre les deux interlocuteurs. Puis, M^{me} des Hulons, maternelle jusqu’au bout pour ce grand garçon qu’elle aurait été heureuse d’appeler son petit-fils, se pencha vers lui et lui tendit la main.

– Mon pauvre petit, s’apitoya-t-elle, je devine les pensées qui vous agitent et je vous plains... Je vous remercie aussi de m’avoir parlé... Je crois comprendre, maintenant, pourquoi Cylia est malade. Je ne sais pas exactement ce qui a pu motiver son refus, mais je songe à certaines choses... Est-ce par là qu’il faut chercher ce qui l’a poussée à rejeter votre demande ?... Peut-être !... Depuis quelque temps, ma Cylia a un chagrin qui la ronge.

– Je m’en suis aperçu, madame, et j’ai cherché ce qui pouvait le lui causer. Je ne l’ai pas deviné, ou, plutôt, il m’a paru... Mais non, c’est impossible ! Ce ne peut pas être cela, fit-il après une seconde d’hésitation.

– Peut-être bien que vous avez trouvé, André...

Elle s'arrêta, puis, devant les grands yeux loyaux posés sur elle, la vieille dame eut confiance.

– Vous savez que Cylia n'est pas la fille du comte de Liancourt ?

– Je sais.

– Eh bien ! ma fille n'avait pas voulu que son enfant le sache quand elle était petite... Une idée de la jeune mère qui tenait à ne pas partager avec un autre l'affection de sa fille. Il était donc interdit, à quiconque, d'évoquer le premier mariage de la comtesse et l'enfant a été élevée dans l'idée que son père était le comte de Liancourt... Mieux, même, elle en portait le nom ! Et comme celui-ci était très bon et très affectueux pour la petite, elle n'a jamais supposé un secret. Et puis, tout à coup, quand la jeune fille a vingt ans, sa mère lui jette la vérité à la figure. Comme une chose tout à fait naturelle et sur laquelle il n'y a pas à s'émouvoir, elle lui apprend que le comte n'est pas son père, le nom qu'elle porte n'est pas le sien : « Tu es la fille

d'un artiste peintre, un bohème que j'ai rejeté de ma vie parce qu'il n'était pas digne de rester mon époux... »

Villaines avait eu un mouvement de surprise.

– Guy Férias est un grand peintre, protesta-t-il avec chaleur. M^{lle} Cylia n'a pas à rougir de cette filiation.

– Je sais, je sais ! Mais je ne crois pas que Cylia se tracasse de ce côté de la question. Je pense plutôt que c'est l'inattendu du fait, la surprise de cette situation singulière qui la heurtent... Vous comprenez, André ; vous bernez une enfant pendant vingt ans avec des illusions et, quand vous lui faites connaître la vérité, vous vous étonnez qu'elle en reste atterrée.

– Elle aimait beaucoup le comte de Liancourt, remarqua l'avocat avec commisération.

– Évidemment ! répondit la vieille dame. Et elle aime toujours son beau-père ! Seulement, voilà : l'enfant s'imagine des tas de choses ! Elle met du tragique partout et pense le pire... « J'ai été élevée par un autre que mon père !... Le

comte, que j'adorais, ne peut pas m'aimer autant que si j'étais sa fille ! » Enfin, un tas d'idées ! Et je crois que si elle vous a repoussé, mon cher garçon, c'est tout simplement pour ne pas avoir à vous raconter cette histoire. Vous mettre au courant lui paraissait trop pénible. Elle a l'air, ma petite chérie, de se forger tout un monde, parce que sa mère a divorcé ! Elle fuit celle-ci, elle fuit le comte, elle fuit le monde, ses amies, nos relations, tout ce qu'elle aimait. Elle se dérobe à toutes les réunions de famille, comme à toutes les fêtes où elle allait si joyeusement auparavant. Il n'y a qu'avec moi qu'elle se complaît... Je suis toujours la même grand-mère, comprenez-vous ? Le passé ne touche en rien nos liens affectueux et je reste celle qu'elle a connue toute petite et que rien ne peut lui enlever... Tous les autres lui paraissent changés...

Au fur et à mesure qu'elle expliquait les causes de la tristesse de Cylia, il semblait à Villaines que son cœur se dilatait et qu'il respirait mieux.

– Elle aurait dû me faire confiance aussi..

observa-t-il, plein d'indulgence. Pourquoi ne m'a-t-elle pas, loyalement, mis au courant de ce qui la chagrinait si fort ?

– Ah ! voilà. Elle aura trouvé que c'était difficile à dire.

– Je ne vois pas... entre elle et moi, mille souvenirs sont communs... J'ai été son camarade d'enfance ; elle sait bien que je peux comprendre tout ce qui la concerne.

La vieille dame eut un geste évasif ; elle songeait qu'instinctivement la petite se repliait sur elle-même... même vis-à-vis de l'aïeule débonnaire et indulgente.

Elle poussa un gros soupir de regret.

– Savez-vous, reprit-elle, qu'elle a vu son père et que je n'ai jamais connu exactement l'impression qu'elle avait eue de lui ?

– Comment est-ce possible ?

– Elle ne m'a rien dit... Elle l'a rencontré avec ma fille... Il paraît que c'est au Pavillon d'Armenonville... Le hasard d'un orage avait fait réfugier beaucoup de monde dans cet endroit

sélect. À quelques tables de la sienne, le peintre était assis... avec un de ses modèles, probablement ! En tout cas, une de ses nombreuses maîtresses... Quelle impression ma Cylia a-t-elle eue ? Je l'ignore. Toujours est-il que, depuis ce jour-là, l'enfant ne prononce plus le nom de son père. J'ai eu beau interroger la mère ; elle ne sait rien ou ne veut rien dire, si bien que j'ignore totalement ce que ma petite Cylia a pensé. Par moments, il me semble que c'est depuis ce jour-là qu'elle est si triste... Mais est-ce que je ne me trompe pas ? Je m'en voudrais tant de faire un vilain rapprochement.

L'avocat réfléchissait.

Sous l'angle où M^{me} des Hulons envisageait les choses qui concernaient Cylia, celles-ci lui paraissaient claires, à présent.

– M^{me} de Liancourt était, je crois, fort courroucée contre son ancien mari ? interrogea-t-il au bout d'un moment.

– Oui. Quand elle a divorcé, elle était écœurée ! Guy Férias a beaucoup de valeur, mais c'est un homme léger qui ne sait pas résister aux

charmes des minois féminins... Ma fille en a souffert énormément, car elle adorait son mari.

– Évidemment, fit Villaines d'un air songeur. Il a eu des torts... de grands torts, probablement ! Seulement, après une si longue séparation, tous les griefs de M^{me} de Liancourt doivent être tombés... définitivement oubliés.

La vieille dame hocha la tête. Elle approuvait son interlocuteur, évidemment ! Cependant, elle regardait au loin, pensivement, ses yeux gris fixés sur une vision éloignée. Mais ce n'était pas la silhouette de grands arbres dressés sur le fond bleu du ciel qu'elle voyait... non... c'était l'étrange complexion du caractère de sa fille.

La comtesse aimait son second mari qui, lui, adorait sa femme et la rendait heureuse. Après tant d'années de mariage, les deux époux s'entendaient comme aux premiers jours... Mais ce que l'aïeule ne comprenait pas, c'est que sa fille ne pardonnait pas à l'ancien époux... tous ses griefs demeuraient vivaces et aigus, comme lorsqu'elle avait divorcé. La seule pensée que Cylia avait souhaité connaître son vrai père ne

l'avait-elle pas fait bondir d'indignation ? Tout de suite, la femme trompée avait eu l'injure à la bouche contre l'époux infidèle et léger dont elle s'était pourtant débarrassée depuis dix-huit ans.

Et l'aïeule se tracassait de cette haine que rien n'avait pu désarmer et qui se dressait, maintenant, entre Cylia et son père.

Tout eût été si simple, en cette affaire, sans l'hostilité de la comtesse... L'enfant, sous le contrôle de sa grand-mère, n'eût-elle pas pu rencontrer, dignement et correctement, celui qui était son père ? Celui qui, si courtoisement, s'était effacé autrefois devant la mère outragée, au point de renoncer, en sa faveur, à ses droits de père pour ne pas blesser davantage la femme qu'il avait offensée ?

L'époux coupable avait été parfait, depuis le divorce ; pourquoi celle qui s'était remariée manquait-elle de générosité et de pardon ?

– Je ne comprends pas ma fille, fit M^{me} des Hulons à mi-voix... Elle adore Cylia et j'ai, cependant, l'impression qu'elle la sacrifierait, sans pitié, à son ressentiment...

– Un proverbe dit, madame, que, pour savoir combien on est capable de haïr, il faut se rappeler combien on a aimé.

– Eh bien ! c'est absolument stupide ! La haine doit se mesurer aux torts causés. Or, ma fille est heureuse ; le comte est parfait et elle n'a subi, somme toute, aucun préjudice de ce divorce et de ce remariage. Au contraire, les événements ont tourné favorablement pour elle !

Elle se tut, s'apercevant que, dans son inquiétude et emportée par ses perplexités, elle avait peut-être parlé trop franchement.

– Je vous dis tout cela, mon cher André, parce que vous êtes au courant de bien des choses... Votre amour pour ma petite-fille me fait vous traiter en confident... Un peu comme si, déjà, vous étiez mon petit-fils...

– Je vous en prie, madame, ne regrettez pas les paroles qui ont pu vous échapper... votre confiance et l'amitié que vous me portez me sont trop infiniment précieuses pour que je puisse jamais les décevoir... Et ce m'est si réconfortant que nous cherchions ensemble les causes de la

tristesse de Cylia et de son refus, que je vous suis très reconnaissant de vous pencher si maternellement vers moi...

– Hélas ! nos investigations ne nous font pas apercevoir grand-chose...

– Et pourtant, il me semble que j’entrevois une lueur indicatrice dans mon désarroi... Si vous me permettez, madame, d’exprimer mon humble avis... sans que je vous paraisse outrecuidant ou incorrect de m’immiscer en cette affaire...

– Je vous écoute, André... Parlez librement, puisque, aussi bien, c’est moi qui vous ai mis au courant.

– Eh bien ! il me semble que M^{me} de Liancourt aurait peut-être mieux fait de ne pas faire voir, à M^{lle} Cylia, son père alors qu’il n’était pas seul, expliqua le jeune homme en hésitant, car il lui paraissait fort gênant de porter un blâme sur les actes de la comtesse.

Pour une fois, l’amour rendait une de ses victimes clairvoyante. Et l’avocat avait l’intuition des sentiments qu’avait dû éprouver celle qu’il

aimait en présence de Guy Férias, accompagné d'une femme.

– Comprenez-vous, reprit-il en essayant d'expliquer sa pensée. Un père préférerait être seul pour voir sa fille, une première fois, après une si longue séparation... Je pense qu'en retournant les rôles M^{lle} Cylia a dû plutôt être gênée de voir une autre femme auprès de celui qu'elle souhaitait, instinctivement, rencontrer seul...

M^{me} des Hulons avait bondi :

– Eh ! parbleu, vous avez raison, mon ami ! Votre affection pour ma petite vous a fait sentir le point sensible... Il faudra que je sache, que j'interroge... Ah ! sa mère devra me répondre. Le mal vient sûrement de là.

Elle s'excitait, découvrant tout à coup des tas de choses inaperçues jusque-là.

Après tant de jours inquiets où elle avait erré dans de multiples suppositions, sans parvenir à comprendre l'inexplicable tristesse de Cylia, voilà qu'elle entrevoyait la vérité et nombre de

petits faits, dédaignés auparavant, prenaient maintenant leur signification.

– Voilà pourquoi l'enfant ne parle plus de son père ; elle aura été choquée... froissée dans ses sentiments filiaux. Quelque chose lui aura fait du mal... Je ne sais pas... Avec cette enfant naïve et impulsive, on peut tout imaginer...

– D'autant plus que la jeunesse exagère beaucoup, fit pensivement Villaines.

Il ajouta, l'âme soudain remplie d'amour et d'espoir :

– Si elle savait comme tout cela pèse peu dans la vie et comme nous pouvons être heureux, elle et moi, loin de toutes ces considérations d'état civil, de mariage, de divorce !... Qu'elle vienne à moi, ma petite Cylia, et je lui ferai la vie si douce qu'elle oubliera toute cette peine et toutes ces déceptions.

Il était touchant de confiance en lui et de tendresse éperdue.

La vieille dame se leva et posa maternellement sa main sur l'épaule du jeune homme.

– Ne perdez pas confiance, André ; je parlerai pour vous. Mais, auparavant, il faut guérir Cylia... sauver son corps, d’abord, avant de sauver l’âme. Pour le moment, il faut attendre ; le docteur a dit qu’il fallait du silence et du repos... Je vais les lui assurer...

– Si je puis vous être utile, madame ?

– Non, mon petit ; pas maintenant... Mais je vous ferai signe dès qu’elle ira mieux, car je suis sûre que c’est vous qui serez le meilleur remède... Au revoir, André.

– Au revoir, madame.

Ils se séparèrent après une poignée de main. La grand-mère avait hâte de retourner auprès de sa petite-fille et de s’employer à la soigner.

Pendant ce temps, Villaines s’éloignait, tête basse, un peu moins découragé qu’avant cet entretien, mais l’âme plus frondeuse, peut-être... C’était à la comtesse de Liencourt qu’il pensait.

Et on eût été bien surpris de l’entendre monologuer tout bas :

« Vanité des vanités !... Il n'y a que cela qui compte pour ces mondaines-là !... Ma pauvre Cylia ! C'est elle, pourtant, la vraie victime ! »

XIX

Dans la pièce douillette où depuis plusieurs semaines Cylia était étendue, les ombres de la nuit se taisaient dans les coins arrondis de cette jolie chambre que, selon le goût moderne plus hygiénique et plus pratique que celui d'autrefois, M^{me} des Hulons avait tenu à faire installer, avec tout le confort possible, pour sa petite-fille.

Dans la vieille demeure de l'Abbaye, chacun reposait depuis des heures ; seule, la jeune fille ne dormait pas.

En cette nuit chaude d'été agonisant, un peu de fièvre encore rosissait parfois les joues amaigries de Cylia ; pourtant, la période malade, proprement dite, était passée et l'enfant reprenait des forces dans le calme douillet d'une pleine convalescence.

Depuis plusieurs jours, la jeune fille quittait le lit pour s'allonger sur une chaise longue et même,

ce jour-là, elle avait gagné à pied la terrasse et passé plusieurs heures au soleil.

En revanche, le cerveau demeurait meurtri, malgré les semaines apaisantes et calmes durant lesquelles on avait maintenu la jeune fille dans l'isolement.

Mais peut-on empêcher la pensée de poursuivre sa marotte dans une chambre close ?

Cylia, guérie, retrouvait les impressions qui avaient causé son abattement, quelques semaines auparavant.

Son père... Villaines... Toute la litanie sans fin de ses scrupules et de ses regrets !

Le pénible cycle où tous les siens étaient mêlés...

Mais voilà que, tout à coup, dans le silence nocturne, il y eut comme un éveil de la nature ; l'air, subitement, s'amplifia de sons. Dans le lointain, la cloche de l'église tintait inlassablement.

Dressée sur son coude, Cylia écouta, surprise, ces bruits inaccoutumés...

Était-ce une hallucination de ses sens ou un tintement fiévreux de ses oreilles ? Que signifiaient ces sons de cloche tragiques, dans le silence lunaire ?

L'impression fut telle que la jeune fille se leva, alla à sa fenêtre et l'ouvrit.

Maintenant, les tintements de bronze parvenaient plus distinctement, plus lugubres aussi ; car il n'y a rien d'aussi impressionnant, au milieu de la nuit, que cet appel de l'église qui semble indiquer la détresse et convier tout le monde au secours.

Cylia eut un frisson. Elle n'était pas encore bien forte et ces sons de cloche la bouleversaient. Puis, un autre clocher, plus lointain, se mit à sonner et, presque aussitôt, la cloche d'alarme du château mêla sa voix à celles des églises.

Il faisait beau. Au ciel, les étoiles brillaient sur un fond de firmament bien net et il ne pouvait s'agir d'un trouble causé par l'atmosphère... Alors, quoi : l'eau ? le feu ?

Le feu, plutôt !

Machinalement, Cylia porta sa main à son front brûlant où l'inquiétude s'amplifiait.

Pourtant, dans la campagne paisible aucune voix, aucun bruit ne retentissait... Rien que la voix des cloches pour propager l'alarme...

C'était assez.

Le malheur, sûrement, était là, tout à côté de la grande demeure ensevelie dans l'ombre... et la petite châtelaine le sentait...

Tragiquement, dans la nuit sournoise, une des maisonnettes du village devait brûler.

La jeune fille eut la vision de pauvres gens en pleurs, de femmes angoissées, d'enfants affolés cramponnés aux jupes de leur mère, tous perdus dans leur détresse ou dans leur fragilité.

Eût-elle voulu douter, que déjà, dans l'Abbaye, des portes claquaient et des pieds couraient de tous côtés. Vers le malheur, les gens se hâtaient, à demi vêtus.

Cylia voyait maintenant des ombres traverser le parc... Elles allaient là-bas, porter l'aide que l'airain continuait à réclamer.

Alors, bien qu'elle ne fût pas forte et que, depuis quelques jours seulement, on lui permît de se lever. Cylia se vêtit. Il lui était impossible de dormir, avec la pensée du péril... du péril des autres, tout à côté d'elle !

Et puis, qui sait ? Peut-être son subconscient l'appelait-il là-bas, vers le drame, vers le dénouement...

Jetant une cape sur ses épaules, par-dessus son long pyjama de soie, Cylia quitta sa chambre. Dans l'escalier, elle se heurta à Jeanne, une des femmes de chambre.

– Comment, comment, Mademoiselle est levée ? Oh ! quelle imprudence !...

– Jeanne, je veux aller ; il faut que je voie...

– Oh ! Mademoiselle ferait sûrement mieux de se recoucher...

– Non, vous dis-je ; il faut que je voie ! C'est le feu, n'est-ce pas ?

– Oui, mademoiselle.

– Mais où ?

– On dit que c’est la ferme Martel qui brûle.

– Mon Dieu, c’est affreux !

Tout de suite, Cylia pensait aux trois petits enfants qu’elle allait quelquefois visiter, lorsqu’elle était bien portante, et auxquels elle portait des friandises... Trois beaux enfants dont les yeux clairs et le gai sourire saluaient, comme d’un rayon de soleil, l’arrivée de la jeune fille.

Il y avait aussi la vieille mère, cette pauvre Mathurine, dont la tête branlante et les mains inactives avouaient au moins quatre-vingts ans. Puis, encore, l’homme si fatigué des travaux du jour, bête de somme, en vérité, puisqu’il devait se passer d’aide et faire, avec un seul cheval, ce qui eût nécessité deux hommes et deux bêtes... Enfin, il y avait la femme, laquelle, avec tant de conscience et de simplicité, s’efforçait de nourrir son petit monde, sur les maigres revenus d’une ferme grevée d’hypothèques...

Une houle passait dans l’âme de Cylia ; elle s’aperçut que tous ces gens lui étaient familiers, elle partageait, tout à coup, leurs peines et leurs soucis.

Un incendie, pour eux, c'était le désastre complet, la vraie misère ; et la jeune fille le sentait d'autant plus fortement, qu'elle n'ignorait pas leur situation et qu'elle était au courant de leurs précédents malheurs.

– Allons, répéta-t-elle, il faut que je les voie ; il faut que je me rende compte de ce qui leur arrive ; les pauvres gens ont-ils pu mettre tous leurs petiots à l'abri ?... La vieille mère, elle-même, a-t-elle eu le temps de sortir ?

– M^{me} des Hulons est partie, tout de suite, avec ses gens, expliquait la servante. La plupart des invités du château – ceux du moins que la cloche a réveillés – y sont allés aussi... Le feu, c'est quasiment un mal universel ; ça intéresse tout le monde et tout le monde s'en affole.

– Oui, c'est affreux ! répéta Cylia.

– Mais que Mademoiselle ne s'en fasse pas ! continuait Jeanne, se trompant sur les sentiments de sa jeune maîtresse. La ferme Martel est assez éloignée du château pour qu'il n'y ait pas de danger pour le parc ou la forêt. Quant à ses gens, ils sont sûrement assurés ; alors, ça sera peut-être

un bienfait pour eux.

« Est-ce que du bien peut vraiment sortir du mal ? pensa Cylia qui craignait que, par économie, les Sabin n'eussent assuré tout juste leur demeure. Et pour les bestiaux, le cheval achetés avec tant de difficultés, était-ce sûr que ces pauvres gens eussent pris leurs précautions ? »

Le grand air de la nuit parut donner des forces à la convalescente, encore chancelante sur ses jambes de coton. Elle avait passé son bras sous celui de la femme de chambre et elle avançait maintenant avec effort, mais aussi avec beaucoup moins de faiblesse que ces jours derniers.

– Pourquoi Mademoiselle se presse-t-elle tant que cela ? Mademoiselle sait bien qu'elle ne pourra rien faire...

– Je veux voir, répéta la jeune fille avec une sombre énergie. Ce sont mes protégés et je les connais tous... Puisque grand-mère y est allée, je veux y être aussi !

– Sûr que la présence de Madame suffisait,

mademoiselle...

– Laissez donc, Jeanne ! Vous ne vous rendez pas compte de mon état d'esprit ; si j'étais restée enfermée dans ma chambre, je serais devenue folle d'inquiétude et, en ce moment, je pleurerais de mon impuissance.

– Alors, puisque je ne puis pas empêcher Mademoiselle d'en faire à sa tête, qu'elle y aille doucement, tout de même !... Ça ne serait pas à faire de retomber malade... Et puis, la présence de Mademoiselle ne changera rien aux choses. Si tout doit brûler, ça brûlera... et Mademoiselle n'y pourra rien !

– Mais si, on peut toujours quelque chose ! fit Cylia gravement. Ne serait-ce que reconforter les gens ! C'est quand on est malheureux que la présence des autres vous semble consolante !

Toute l'âme généreuse de Cylia se révélait dans cette touchante candeur, si simplement exprimée.

De loin, à l'emplacement où s'élevait la ferme Martel, les deux femmes distinguèrent une

immense lueur rouge, révélatrice d'un grand brasier... couleur tragique sur les ombres de la nuit, illuminant tout de flammes, au point que le sommet des grands peupliers, cernant l'enclos, apparaissait comme embrasé.

– Oh ! comme cela brûle ! répéta la jeune fille dont la voix s'altérait devant le danger tout proche.

Elles avaient quitté la route large pour prendre le petit sentier mal entretenu, caillouteux et herbu, qui menait au bas du coteau.

Encore quelques pas, et l'incendie leur apparut dans toute son horreur.

C'étaient les communs qui flambaient, le feu s'étant déclaré dans l'écurie.

Tout de suite, elles apprirent que deux bêtes avaient péri : un cheval et un bœuf qu'on n'avait pu faire sortir de leurs boxes...

– Le pis, ajouta la femme qui donnait ces détails, c'est que la maison est atteinte par derrière... Sur la façade, on ne voit rien, mais ça brûle en dedans.

– Et alors, la vieille mère, les enfants ?

– Oh ! ils doivent être à l’abri. Vous pensez bien que les Sabin ont dû garer tout leur monde !

C’est à ce moment que M^{me} des Hulons aperçut sa petite-fille :

– Mon Dieu, Cylia, toi, ici !... Mais pourquoi ? Qu’est-ce qui t’a pris, dans ton état ?...

– Il fallait que je vienne, grand-mère... Laisse donc... Tu sais bien que j’aime tous ces pauvres gens et que je me suis toujours occupée d’eux.

– Oui, mon petit ; mais ils sont assurés. Je l’ai demandé tout à l’heure au père Sabin. Il m’a dit : « Soyez tranquille ; heureusement, j’avais fait renouveler notre police. » Donc, tu vois, Cylia, tu n’avais pas besoin de t’alarmer... Maintenant que tu es tranquille sur leur compte, tu devrais rentrer à la maison, ma petite fille.

Mais Cylia secoua la tête :

– Non... Laissez-moi, grand-mère... Je vous en prie, je suis très forte... Je veux rester...

Ce qu’elle ne disait pas, c’est qu’une sorte de pressentiment l’avait amenée ici, et tant que, dans

sa poitrine, il y aurait cette angoisse pénible... comme un grand poids douloureux... il faudrait qu'elle demeurât sur place et attendît...

Attendre quoi ?...

Cylia n'en savait rien, mais tout son être n'était qu'anxiété... Comme si son sort et le sort des siens avaient été liés à celui des sinistrés.

À ce moment, il y eut un frisson d'horreur dans la foule des gens venus aider les Sabin.

– Toutes les chambres brûlent !

Le bruit sinistre se répandit :

– Ils ne sauveront rien... Leur malheur est complet !

Mais, brusquement, une clameur jaillit, plus terrifiante encore :

– Ma femme !

Ce cri n'avait rien d'humain ; c'était celui d'un homme qui s'apercevait tout à coup que sa femme n'était pas là, et qu'à la perte de tous ses biens une plus grande épreuve pouvait s'ajouter.

– Ma femme !... Elle est rentrée dans la

maison !... Elle va mourir !

Il fallut deux hommes pour le maîtriser et l'empêcher de se jeter lui-même dans la fournaise.

Cette fois, l'incendie se changeait en drame atroce, car, effectivement, la fermière avait disparu.

La malheureuse avait d'abord sauvé sa vieille mère et mis ses enfants à l'abri dans une grange, loin des bâtiments en flammes ; puis, le danger ne paraissant pas être du côté de son logis, elle avait voulu retourner dans sa chambre prendre quelques objets auxquels elle tenait particulièrement. Et voici que le feu avait gagné la pièce pendant qu'elle réunissait ses humbles hardes.

– Ma femme ! Sauvez ma femme !

Fou de douleur, le pauvre homme ne savait que hurler. Qu'eût-il pu faire de mieux, dans son désarroi ? Pour combattre utilement un sinistre, il faut d'abord conserver son sang-froid et le malheureux était à bout de résistance...

Cependant, un homme avait apporté une échelle et semblait prendre la direction du sauvetage.

Pendant qu'un autre maintenait en place les deux montants, le nouveau venu, nanti d'une couverture mouillée, s'élançait sur les barreaux et les franchissait tous.

Plusieurs fois, Cylia avait vu la silhouette se détacher sur les flammes rouges comme si, invulnérable, il avait joué toute sa vie avec le feu.

Les yeux fixes, la jeune fille regardait.

Et de la fenêtre du premier étage d'où sortait abondamment une fumée noire et où, déjà, des lueurs rouges léchaient les murs brûlants et dévoraient les fragiles rideaux des fenêtres, le sauveteur, tranquillement, ayant noué un mouchoir mouillé sur sa bouche, par simple précaution, pénétrait dans le brasier.

Un peu de vent, à ce moment, parut souffler sur l'incendie, faisant jaillir les flammes plus haut, pourchassant la fumée qui se dressa plus puissante vers le ciel, cependant que les gens

atterrés, immobiles, attendaient avec angoisse, les yeux rivés sur cette fenêtre où un homme risquait si simplement sa vie.

XX

De plus en plus, le feu ronflait avec fracas. Une langue de flammes venait de lécher la fenêtre par où le courageux sauveteur s'était introduit.

Il y eut quelques minutes d'attente atroce. Un silence de mort plana sur tous les spectateurs anxieux.

L'homme ne reparaissait pas...

Allait-il payer de sa vie le mouvement généreux qui l'avait poussé à voler au secours d'une mère de famille en danger ? Aurait-on deux victimes à déplorer au lieu d'une seule ?

Cette supposition faisait frémir tous les cœurs et augmentait l'horreur de ces tragiques instants.

Au bas de l'échelle, le visage rougi par les flammes, les yeux larmoyants, sous les nuages de fumée que le vent, parfois, rabattait sur lui, le

second des deux hommes dressait sa face jeune vers le mystère de cette fenêtre nappée de lueurs menaçantes.

À la lumière éblouissante de l'incendie qui illuminait les traits de ce visage d'homme, Cylia, avec une stupeur affolée, avait reconnu André Villaines.

Ce fut, en elle, un bouleversement et elle fut prise de faiblesse. Elle dut s'appuyer lourdement sur Jeanne, tant ses jambes, subitement, semblaient fauchées sous elle.

André était là... au péril ! au devoir !

Sa présence semblait douce et réconfortante à la jeune fille, qui ne l'avait pas revu depuis leur pénible discussion.

Tout à l'heure, peut-être pourrait-elle lui serrer la main ?... chercher dans ses yeux le cher éclair d'affection qu'il osait y mettre autrefois ?... Car pouvait-il, vraiment, ne plus l'aimer depuis qu'elle l'avait repoussé ?

Mais toutes ces pensées intimes sur la douce idylle interrompue étaient éclipsées par

l'angoisse présente du terrible incendie où des existences humaines étaient menacées.

Et la présence de l'avocat sur les lieux du sinistre faisait naître aussi en son âme une folle épouvante. C'est que le jeune homme, à son tour, semblait vouloir franchir les échelons de l'échelle.

Parce que le premier sauveteur avait disparu et ne revenait pas, parce que le ronflement des flammes et le craquement des poutres augmentaient dans la maison incendiée, André, les yeux écarquillés vers cette fenêtre qui s'ouvrait sur quelque drame affreux, voulait s'élancer, lui aussi, et porter secours, s'il en était temps encore, aux malheureux qui luttaien t là-haut contre les éléments.

Il est vrai que, d'autre part, deux paysans, croyant toute tentative inutile, s'étaient approchés du jeune homme et s'efforçaient de le retenir.

Devait-on risquer une troisième vie alors que, déjà, un homme s'était inutilement dévoué ?

C'est alors que, dans la foule, il y eut un grand

cri de soulagement.

– Ah !

Ce fut comme un soupir énorme qui détendit toutes les poitrines.

Là-haut, au milieu de la fenêtre noire de fumée, l'homme courageux était apparu, les vêtements en feu et les cheveux roussis sous la serviette, maintenant desséchée, qui les avait protégés jusque-là.

Son visage, malgré le noir de fumée qui le défigurait, était livide sous le rayonnement intense des lueurs sinistres.

Il semblait épuisé.

Le corps de la femme qu'il portait dans ses bras, le poids de cette couverture mouillée dont il avait enveloppé la forme inanimée, ces effets trop longs qui pendaient et, se prenant dans ses jambes, entravaient ses pas, tout contribuait à alourdir son fardeau et à l'empêcher d'avancer.

Courageusement, André s'était élancé au secours de son compagnon qu'il devinait à bout de forces et, à eux deux, malgré la fumée, malgré

la chaleur du brasier, malgré les flammes qui consumaient les boiseries de la façade, ils purent faire glisser sur les échelons le corps inanimé de la fermière.

Le groupe héroïque, marche à marche, descendait l'échelle. En bas, les hommes se pressaient alentour et trente bras se tendirent pour les accueillir, eux et leur charge humaine.

Il était temps.

Presque aussitôt, dans le fracas de poutres brisées, la toiture s'effondra sur le parquet du premier étage. Deux minutes de plus et les trois êtres humains, sauveteurs et victime, eussent péri dans les flammes.

Sous l'empire de l'effroi qui la tenaillait, Cylia s'était laissée tomber sur l'herbe, à moitié évanouie.

Ce fut un cri de soulagement poussé par chacun qui la ranima et lui fit ouvrir les yeux.

Les murmures approbateurs, les paroles élogieuses que chacun répandait dans un besoin de détente, après tant de minutes anxieuses,

apprirent à Cylia qu'André était hors de danger et que la femme était sauvée.

Il n'en fallait pas plus pour rendre quelque force à la jeune fille.

Aidée de Jeanne, elle se dressa et put faire quelques pas vers la forme allongée de la fermière qu'on emportait à l'écart.

– Morte ? s'informa-t-elle anxieusement, avec des yeux épouvantés sous l'effroyable supposition.

– Non, évanouie seulement, lui répondit-on.

Un soupir de délivrance passa entre les lèvres de Cylia.

– On la sauvera, alors ?

– Oh ! certainement ! Elle ne paraît pas avoir été brûlée... la couverture l'a préservée du feu... mais, sûrement, elle est à moitié asphyxiée.

– Que Dieu la sauve ! fit-elle dévotement.

– On va essayer, mademoiselle.

XXI

Pendant que les voisins, pleins d'empressement, s'employaient à ranimer la fermière, en lui faisant faire des mouvements respiratoires, le regard de Cylia chercha l'homme héroïque qui avait risqué sa vie pour sauver celle de la pauvre femme.

Elle l'aperçut à quelques pas d'elle. Il lui tournait le dos. Elle voyait son chandail, ses formes athlétiques, sa chevelure roussie.

En ce moment, il s'essuyait le visage avec un linge mouillé, et Cylia, tout émue, s'approcha de cet homme qui venait si simplement de risquer sa vie. D'autres personnes, peut-être, l'avaient félicité. Mais il semblait à la jeune fille que son merci, à elle qui protégeait la pauvre famille, était obligatoire...

– Oh ! monsieur... fit-elle.

Elle s'arrêta, devenue pâle, les yeux agrandis d'une stupeur indicible.

Cet homme, au visage noirci... cet homme, ce sauveteur... c'était le châtelain de la Mare-Bleue ; c'était Guy Férias... c'était son père.

Les yeux de l'homme se posèrent sur ceux de la jeune fille et il y eut comme une lueur de surprise dans les prunelles masculines. Ce fut à peine un éclair, mais Cylia crut, tout de suite, que son père la connaissait.

Pourtant, déjà, celui-ci avait tourné la tête, et la jeune fille eut alors l'impression que le regard de Férias avait dû la traverser sans s'arrêter sur elle.

Il n'avait pas fait un geste, ni prononcé un mot ; seulement, sans affectation, il s'était détourné d'elle, et Cylia, qui s'était immobilisée devant lui, resta clouée sur place par son indifférence.

Il n'avait même pas eu un réflexe devant son élan... le réflexe d'un père qui voit surgir devant lui l'enfant méconnue... la chair de sa chair...

l'enfant qu'il a évité jusque-là, mais qu'il doit souhaiter connaître mieux... ne serait-ce que par curiosité !

Et, pour la première fois, Cylia entrevit la vérité...

Dans son exaltation filiale, elle avait imaginé un roman : son amour à elle pour un père qui l'aimait et qui souhaitait la retrouver... Tout cela n'avait existé que dans son cerveau surexcité. Elle était inconnue... elle restait pour lui une étrangère. Tout le reste n'était qu'utopie, qu'imagination chimérique... que mirage ! Depuis des mois, la folle du logis bâtissait chez elle des châteaux en Espagne, que la simple constatation de la réalité venait de démolir en quelques minutes.

Sa fièvre tomba si vite qu'elle frissonna comme si, réellement, elle eût pris froid.

Pendant que, médusée, elle demeurait immobile à quelques pas de lui, le peintre se dressa sur la pointe des pieds et, par-dessus les têtes, parut chercher quelqu'un au loin, à l'autre bout de cette cour de ferme qu'illuminait le

brasier incandescent d'où s'échappaient des flammèches.

Il dut avoir trouvé ce qu'il cherchait, car, son bras se dressant, il agita la main en signe de reconnaissance.

Machinalement, Cylia tourna la tête et son regard suivit celui de l'homme.

Sur la route, de l'autre côté de la barrière blanche qui donnait accès à la cour, une voiture était arrêtée et, dans cette voiture, une femme se leva et répondit aux signes de Férias. Deux petits enfants étaient debout sur la banquette et agitaient aussi leurs petites mains.

Malgré l'éloignement, la jeune fille avait reconnu la femme qui accompagnait son père à Armenonville. Elle en fut gênée pour lui. Celui qui, tout à l'heure, avait su se hausser jusqu'au sublime, en son sauvetage tragique, lui semblait amoindri par la présence de cette femme, en ces lieux.

Au héros paternel, une ombre s'attachait. Cette femme était un point noir que Cylia rejetait

de la vie de son père, parce qu'elle n'admettait pas que celui-ci affichât une faiblesse.

Il n'était pas jusqu'aux deux enfants et leurs manifestations publiques que la convalescente n'eût souhaité écarter de la route du peintre. Le père et la fille comptaient seulement à cette heure. Et parce que l'homme n'avait pas fait attention à elle, il lui paraissait qu'aucune autre personne ne devait compter pour lui.

Justement, Guy Férias ne semblait pas se soucier de la foule qui l'entourait, ni de ce que celle-ci pouvait penser de lui.

Tout à l'heure, il avait fait son devoir d'homme fort, vis-à-vis d'un prochain en péril. Maintenant qu'il n'y avait plus personne à sauver, il redevenait un simple mortel et prétendait poursuivre anonymement sa vie, à son gré, tout simplement, comme n'importe lequel des millions d'humains qu'on croise chaque jour, dans tous les pays du globe.

Dans une sorte d'hypnose, Cylia le vit aller, à quelques mètres d'eux, serrer la main d'André Villaines, assis sur un talus planté de têtards de

chênes, comme c'est la mode en certaines régions de France. Puis, les deux hommes se séparèrent et Férias, à grandes enjambées, traversa la cour et se dirigea vers la voiture qui semblait l'attendre.

La jeune fille le vit refermer la barrière derrière lui et monter dans la voiture.

Ses yeux secs avaient enregistré tous les gestes du peintre. Il avait dit au revoir à Villaines, pressé, au passage, quelques mains amies, mais il n'avait pas eu un regard vers la fille de la comtesse de Liancourt. Peut-être, ne la connaissait-il pas ?... À moins que, l'écartant de sa route et ne voulant même pas qu'elle pût se croire sa fille, il eût affecté de la traiter en étrangère.

Et cette certitude fut telle au cœur de l'enfant qu'elle parut admettre cette indifférence et n'en point souffrir. Encore un mirage qui se dissolvait devant elle...

En cette minute, une nouvelle qu'elle avait lue, durant sa maladie, lui revint à la mémoire.

Il s'agissait d'un conte, signé d'une

romancière russe dont, elle avait oublié le nom si difficile à enregistrer pour nos oreilles d'occidentaux.

L'écrivain avait situé l'action au début de la révolution russe, alors que les meneurs du mouvement venaient d'abolir le mariage et de décréter que les hommes pouvaient prétendre à la possession de toutes les femmes, l'État prenant à sa charge tous les enfants que les femmes ne pourraient élever seules.

Cette loi, somme toute, cherchait à enlever au peuple russe tous ses soucis et toutes ses charges. Les sexes, égaux devant le travail aussi bien que devant le plaisir, n'avaient plus de devoirs vis-à-vis l'un de l'autre.

La Russie, revenue d'ailleurs de cette première utopie, a remis le mariage en honneur et s'est efforcée de faire comprendre aux hommes que le vrai bonheur consiste à créer un foyer et à en accepter les charges. Mais la romancière russe ne faisait allusion, dans son récit, qu'au premier stade. Voici, résumée, cette nouvelle :

« Fort du droit que la révolution lui donnait, un homme – modeste travailleur manuel, mais bâti en hercule – avait ramené, un soir, chez lui, une jeune fille belle et distinguée dont il s'éprit tout de suite. Dans la journée, chacun d'eux allait à son travail et, le soir, ils se retrouvaient. L'homme, cependant, ignorait tout de cette femme qui ne lui parlait jamais ni de son passé, ni de sa famille, et qui se dérobaît à toutes ses questions.

« L'idylle aurait pu durer longtemps, si, un soir, la jeune Russe n'avait manqué au rendez-vous.

« Stupéfait, en même temps que désespéré, l'amoureux déconfit avait cherché partout celle qu'il n'arrivait pas à oublier et dont il ne s'expliquait pas la fuite. Elle semblait, à jamais, disparue de sa vie.

« Recherches vaines...

« Au bout de quelques mois, pourtant, le hasard parut avoir pitié de l'homme. Un soir, ayant une course à faire dans un faubourg éloigné, il reconnut, dans une passante qui

marchait vite, la jeune fille qui hantait sa mémoire.

« D'un bond, il la rejoignit et l'arrêta. Tout d'abord, il ne sut que lui adresser des reproches. Pourquoi était-elle partie ? N'avait-il pas été toujours correct avec elle ? Il l'aimait. Il exigeait qu'elle revînt auprès de lui.

« Mais l'inconnue souriait et hochait la tête :

« – Non ! La révolution, qui avait supprimé le mariage, avait aussi rendu la femme libre... et libre elle était, libre elle resterait.

« – Mais, alors, pourquoi, supplia-t-il, m'avoir fait connaître le bonheur et m'en priver ensuite ? Pourquoi m'avez-vous suivi le premier soir ?

« L'inconnue le toisa des pieds à la tête.

« – Pourquoi ? dit-elle, railleuse. Parce que vous étiez grand et solide. Je voulais un enfant... un bel enfant !... Dès que j'ai compris que mes vœux allaient être réalisés, je vous ai quitté. Je voulais un enfant, mais je ne tenais nullement à m'encombrer d'un compagnon... Il n'eût été qu'un poids lourd à mes côtés.

« Le front haut et l'allure altière, la jeune femme s'éloigna.

« La loi russe, qui avait aboli les liens du mariage, ne lui créait aucun devoir vis-à-vis du compagnon de rencontre.

« L'homme pleurait, assis sur le bord du trottoir ; il se mit à gémir, la tête dans ses mains. Il venait, soudain, de comprendre qu'en dehors des liens conventionnels du mariage qui créaient des devoirs à l'homme... devoirs que le peuple russe, dans sa révolution et son désir de liberté, avait rejetés loin de lui... en dehors de ces devoirs maritaux, l'homme n'était plus rien... rien !... rien qu'un passant aussi vite rejeté que connu... rien qu'un passant !... »

En cette minute où Guy Férias s'éloignait de la ferme incendiée, cette nouvelle russe, lue quelques jours auparavant, revenait à l'esprit de la jeune fille.

Sur le moment, elle n'avait pas saisi toute la profondeur de l'histoire. La suppression du

mariage avait, surtout, choqué Cylia qui était chrétienne et ne voyait dans les actes des bolcheviks que le besoin politique de démolir la société, en abattant toutes les institutions.

Mais, aujourd'hui, certains mots sortaient du récit et s'amplifiaient à la lumière des événements :

« ... *les liens conventionnels* du mariage... les devoirs *créés* à l'homme... l'homme n'étant plus rien... rien qu'un passant... Pas même un mari... pas même un père... Rien qu'un passant !... »

Ce dernier mot, surtout, où l'idée de la romancière russe se condensait, la frappait par son matérialisme dénué de tout mirage et de toute sentimentalité. C'est à cette minute-là qu'elle comprit la véritable signification de ce *mot*, sur le plan humain.

C'était effarant !...

Mais c'était exact !

XXII

Combien de temps Cylia demeura-t-elle immobile et grave, le visage tourné vers la direction que l'auto avait prise ? Elle ne s'en rendit point compte.

Une main, qui s'insinuait sous son bras, vint la tirer de sa torpeur.

– Ne restez pas ici, Cylia ; vous allez prendre froid. Il faut rentrer chez vous... vous n'êtes pas encore bien forte.

C'était Villaines qui, jusqu'ici, était demeuré à l'écart d'elle, mais qui, devant la gravité du petit visage amaigri, n'avait pu résister au besoin de s'occuper d'elle et de la protéger.

C'était la première fois qu'il la revoyait depuis le triste après-midi où leurs voies s'étaient séparées.

Il eût dû se souvenir qu'elle l'avait

volontairement écarté d'elle ; mais il semblait que tous les deux avaient oublié leur grosse querelle, puisqu'elle admit tout de suite sa présence à ses côtés. Elle trouva même naturel qu'il passât son bras sous le sien, après avoir mieux fermé sur son cou le col de fourrure de sa longue pèlerine.

– Pourvu que vous n'ayez pas attrapé du mal, si légèrement vêtue !... Quelle imprudence, par une aussi fraîche nuit, d'être venue jusqu'ici !

– Il fallait que je sache, répondit-elle docilement. Quelque chose m'appelait en ce lieu.

Sans émotion apparente, elle regardait le jeune homme comme s'il ne s'était jamais rien passé entre eux.

– Vous avez été très courageux, observa-t-elle tout à coup. Un moment, j'ai tremblé pour vous. Il était imprudent d'être à trois sur une aussi frêle échelle.

– M. Férias n'en pouvait plus. Il était incapable de soutenir plus longtemps la femme qu'il venait de sauver. C'est lui, surtout, qui a

tout fait : il a été admirable.

– Oui. Il a risqué sa vie, approuva-t-elle, simplement.

– C’est un héros, car son geste fut naturel... Sans calculer, il s’est jeté dans la fournaise. Je reconnais bien là son grand cœur.

Cylia écoutait, comme bercée par cette voix très chère. En même temps, quelque chose de nouveau la pénétrait.

André connaissait son père et celui-ci n’était pas un inconnu pour le peintre.

Les deux hommes semblaient n’ignorer rien l’un de l’autre, et ce que Cylia pouvait craindre, quand le jeune avocat lui avait offert son nom, était sans fondement.

Ce n’était pas la révélation de son véritable état civil qui eût pu faire changer l’idée d’André Villaines. Le divorce de sa mère, qu’il devait connaître, elle s’en rendait compte maintenant, ne pouvait aucunement le choquer, et la personnalité du premier mari de la comtesse de Liancourt ne pouvait éclabousser celle-ci d’une sorte de honte,

comme elle l'avait sottement supposé.

En ce moment où elle restait blottie contre Villaines, le jeune avocat causait familièrement, le sourire sur les lèvres, heureux de la retrouver après leur longue séparation.

Parfois, André plongeait ses yeux clairs dans les siens et l'éloquence de ce regard masculin semblait l'exhorter au bonheur et à la confiance.

– Oh ! André, fit-elle presque inconsciemment, si vous saviez comme je suis heureuse, cette nuit !

– Je m'en doute ! fit-il, une étincelle de passion dans les yeux... Ma chère petite camarade d'enfance aura une bonne convalescence.

– Oui, je le crois... Tant de brumes semblent vouloir se dissiper.

Un court silence suivit pendant lequel André, transfiguré de joie, enferma dans sa main les doigts menus qui s'abandonnaient aux siens.

Mais Cylia ne semblait pas se rendre compte de l'amoureuse étreinte. Tout aux incidents de cette nuit tragique, elle poursuivait le fil de ses

pensées.

– Dites-moi, André ?... Vous le connaissez beaucoup ? demanda-t-elle.

– Qui donc ?

– Guy Férias ?

Étrange revirement de son subconscient. Il lui avait été impossible de dire « mon père », en évoquant le peintre.

– Énormément, fit André. Il est un ami de mes parents ; il m'a vu grandir.

– Et vous savez quels liens l'ont uni, jadis, à ma mère ?

– Il a été le premier mari de M^{me} de Liancourt.

– Un divorce...

– Les a séparés, je ne l'ignore pas !... Leurs caractères s'opposaient... ils ne pouvaient s'entendre. Il est mieux qu'ils se soient quittés et aient refait leur vie, chacun de son côté. Ils sont heureux ; c'est mieux ainsi, n'est-ce pas ?

– Et vous savez que moi...

– Vous êtes née avant le divorce ? Je ne l'ai

jamais ignoré, petite Cylia.

– Vous le saviez ! s'exclama-t-elle, pleine de regret à la pensée du mal qu'elle s'était fait à ce sujet.

Où donc avait-elle été puiser de pareilles craintes ? Pourquoi avoir nourri d'aussi noirs tourments ?... Son père était un homme honorable, jouissant d'une belle réputation et possédant un caractère d'indéniable héroïsme dont elle pouvait être fière...

Les paroles d'André Villaines ne lui ouvraient-elles pas mille perspectives sur tout ce qu'elle avait imaginé jusque-là ?

Était-il possible que dans le silence de son cœur, durant des jours interminables, elle eût entretenu d'aussi ridicules inquiétudes ? Elle comprenait subitement que son manque d'expérience avait été cause de tout le mal. La jeunesse est sévère qui ne connaît rien aux choses et qui se fait une montagne de la moindre complication.

À pas lents, Villaines la soutenait, ils avaient

pris le chemin de l'Abbaye.

La lune, sortant des gros nuages sombres, éclairait maintenant le paysage nocturne et leurs ombres, s'allongeant auprès d'eux, semblaient deux camarades familiers qui se seraient amusés à copier tous leurs gestes.

Un silence était tombé entre eux ; mais dans la main longue du jeune homme, les doigts menus de Cylia restaient blottis.

– Oh ! André, balbutia-t-elle, je ne savais pas... Je redoutais tant que vous n'appreniez la vérité.

– Quelle vérité ?

– L'existence de mon père...

Il s'étonna :

– Et pourquoi ? En quoi la vie de Guy Férias pouvait-elle être à cacher ? Il est un grand artiste, son talent est indiscutable ; d'autre part, il vit honorablement auprès d'une femme qu'il adore et qui est en admiration devant lui. Il m'arrive quelquefois de manger chez lui ; c'est une faveur dont je suis très fier.

Elle avait eu un mouvement de surprise. Et, sur ses traits pâlots, une sorte de désapprobation s'était figée.

– Non, non ! fit-elle. Pas cela !... Cette femme ? Vous ne pouvez pas l'admettre !... Il vit avec elle !

– Comme deux époux vivent ensemble.

– Ils ne sont pas mariés ! observa-t-elle avec une vertueuse hostilité.

Villaines se mit à rire et serra plus fort, contre lui, le bras de Cylia.

– Qu'est-ce que vous supposez là, petite amie ? Ils sont bel et bien mariés, depuis une dizaine d'années.

– Mariés !... Mon père est remarié !... C'est impossible !

– Pas du tout ! Je vous affirme que c'est exact. Un de mes professeurs, M^e Danton, une célébrité du barreau parisien, servit de témoin à M. Férias, lors de son remariage.

– Ma mère m'a affirmé le contraire !

– Il est probable que M^{me} de Liancourt n’aura pas été mise au courant de ce mariage qui fut célébré dans la plus stricte intimité.

– Vous y avez assisté ?

– Non. Mais mes parents y étaient.

Cylia porta sa main à son front d’un geste machinal, car il y avait plus de surprise sous son crâne que de véritable amertume dans son cœur.

– Je n’en reviens pas, fit-elle d’une voix de rêve. Je n’ai jamais envisagé qu’il pût avoir refait sa vie.

– Le contraire eût été extraordinaire, M^{me} de Liancourt ayant refait la sienne.

– Peut-être... Mais cette situation change tout... Elle est pour moi inattendue !

De nouveau, le bras de Villaines serra contre lui celui de Cylia.

– Je veux croire qu’elle ne vous cause pas de peine.

– Au contraire. Il me semble que si j’avais été mise plus tôt au courant de ce remariage, je me

serais fait moins de mal... Mon père a rebâti un foyer, il est naturel que je sois devenue pour lui une étrangère. Ce soir, il a même paru ne pas me connaître.

– Il ne pouvait guère agir autrement. De loin, M^{me} Férias le suivait des yeux ; toute marque d'attention de sa part, vis-à-vis de vous, eût fait du mal à la mère qui l'attendait avec ses deux enfants.

Cylia tressaillit.

– Une mère ! Deux enfants !... Ceux-ci sont-ils donc les siens ?

– Oui... deux garçons... deux beaux enfants dont il est très fier.

Elle se mit à rire ironiquement, mais Villaines perçut comme de l'amertume dans sa voix.

– Deux garçons ! La part des dieux !... Je n'avais jamais envisagé ces deux autres paternités... Je comprends, maintenant, que mon existence ne pèse guère, pour lui, dans la balance de ses sentiments... Ces deux enfants, c'est la perpétuation de son nom et de sa race. Il rêve à

l'avenir prometteur... aux succès glorieux dont les fils s'efforcent d'honorer leurs pères... Tout son orgueil, tous ses espoirs sont remplis d'eux. Qu'est-ce qu'une fille viendrait faire là-dedans ?

– Une fille qu'il n'a pas élevée, surtout ! observa André, avec douceur.

Cylia leva le nez, cherchant à lire sur son visage le vrai sens de cette observation.

– Une fille qu'il n'a pas élevée ! répéta-t-elle lentement, en soupesant les mots. Ah ! oui ! s'écria-t-elle aussitôt. L'enfant inconnue ! Je comprends...

– Oui, l'enfant inconnue... l'étrangère !

– Mais ce n'est pas ma faute s'il ne me connaît pas, observa-t-elle vivement.

– Évidemment. Il n'en est pas moins vrai que l'homme a besoin, en quelque sorte, de cultiver les sentiments qui l'attachent à ses enfants.

– C'est-à-dire ?

– Il aime surtout ceux-ci parce qu'ils portent son nom ; parce qu'ils sont fragiles et font ressortir sa force et son besoin de protéger, parce

que, aussi il a des droits sur eux, qu'ils flattent son orgueil et qu'ils font partie de sa vie, de son ambiance. Ils sont sa chose, en vérité, et c'est instinctivement qu'il se dévoue pour eux.

– Oui, fit-elle pensivement. C'est peut-être tout cela qui donne à un homme l'âme d'un père.

De nouveau, le souvenir du conte russe vint l'assaillir et le même mot vrilla son cerveau : un passant !

Elle baissait la tête, enfoncée dans ses pensées tumultueuses. Villaines s'en inquiéta :

– Écoutez, Cylia. Je voudrais vous expliquer... J'ai très peur que vous ne passiez une mauvaise nuit, mon petit. Je devine que vous allez ressasser les événements et vous faire du mal de l'indifférence que Guy Férias a paru avoir pour vous !

Mais, tout de suite, elle s'en défendit.

– Je ne crois pas, affirma-t-elle. Je ne dis pas qu'avant ma maladie je n'aurais pas habillé ces choses de beaucoup d'amertume... Sûrement, j'aurais pleuré et je me serais fait du mal à l'idée

de ce remariage, de cette femme et de ces enfants... Mais, est-ce parce que j'ai été malade ?... ou parce qu'à cause de cette filiation, si longtemps ignorée, j'ai cru devenir folle ?... ou parce que j'ai fait de la peine à tous ceux que j'aimais ? à vous aussi, André !... Dans ma déraison, je sacrifiais tout à l'idée hostile d'un divorce qui me révoltait, sans en connaître les causes... Je reniais tout ce qui avait eu du bon dans le passé ; je repoussais tout ce qui doit être mon bonheur dans l'avenir... Démence, aberration !... Je crois bien que j'avais perdu mes facultés pour déraisonner ainsi.

– Ma pauvre petite fille ! quel mal vous vous êtes fait !

– C'est vrai ! Je fus mon propre bourreau !... Que peuvent les révoltes d'une enfant ignorante contre les coutumes et les lois ?... Les hommes ont admis le divorce qui disloque la famille, mais les sauve d'une union mal assortie... Peut-être ceci est-il mieux que cela.

– Mais à présent que vous êtes plus compréhensive, allez-vous accepter plus

courageusement votre situation d'enfant ayant deux pères ?

– Oui, je le crois.

– Que le Ciel vous entende, Cylia !... Il serait si réconfortant pour eux qui vous aiment, de vous retrouver aussi gaie qu'autrefois ?

– J'espère qu'il en sera bien ainsi, mon grand ami !

– Ce serait merveilleux !...

Elle garda le silence quelques instants, analysant les faits et essayant de les ramener aux dimensions de l'expérience russe.

Puis, au bout d'un moment, elle expliqua :

– Quelque chose en moi est changé, André. Tantôt, il m'a semblé qu'un fil se brisait entre hier et aujourd'hui... Dépit, exagération ou sentimentalité ridicule... que sais-je ? Une chose est sûre, c'est que j'ai été plus surprise que peinée de m'apercevoir que, réellement, mon père naturel était un étranger pour moi. D'abord, j'ai voulu m'élancer vers lui. Mon élan fut coupé par son indifférence. Et, soudain, j'ai compris que

j'étais incapable de faire un geste pour briser la glace qui nous séparait. Fût-il venu vers moi que, gênée, je n'aurais pu lui dire un mot d'affectueux accueil... Il m'a semblé, alors, que toutes les brumes qui obscurcissaient mon cerveau s'évanouissaient comme des mirages. Que je le voulusse ou non, mon père naturel m'était inconnu et aucun lien ne nous unissait. Ce fut une très nette constatation : il n'y avait rien de commun entre lui et moi... rien de tout ce que j'avais imaginé... Pour qu'un homme soit vraiment le père d'un enfant, il faut qu'il en ait assumé toutes les charges. Sinon, il n'est rien... rien qu'un passant... et cela ne crée ni des liens, ni des droits !

En parlant et en marchant à petits pas, ils avaient atteint le château. Encore les marches de la terrasse à monter et ils seraient devant la porte de la grande maison endormie.

Avant d'en franchir le seuil, Cylia retint Villaines par le bras. Et à voix presque basse, elle conclut :

– André ! je me rends compte que l'amour

paternel ne naît pas de l'instinct comme l'amour maternel. C'est un sentiment conventionnel, créé par nos coutumes et par nos lois qui font un devoir aux hommes de protéger et d'aimer les enfants nés de la femme qu'ils ont épousée !... Quand ce dernier est rompu, tout le reste ne compte guère... en général, du moins !

Villaines tressaillit. Comme elle avait dû souffrir, sa petite amie, pour arriver à cette conclusion décevante, si pénible pour une âme de vingt ans qui croit en la toute-puissance de l'amour filial et de l'amour paternel !

Doucement, il entoura sa taille de son bras protecteur.

– Il faut croire, malgré tout, à l'amour, ma Cylia ; à l'amour créateur de bonheur, de beauté et d'héroïsme... qu'il vienne d'un père ou d'un époux... qu'il soit maternel ou conjugal... Plus tard, mon amie, quand vous choisirez un mari, il faudra avoir confiance en lui, en sa tendresse, en sa fidélité, en son amour pour ses enfants... Croire, ma petite Cylia, croire en tout ce qui est beau et généreux ! Ne jamais douter... croire,

mon amie, toujours croire...

– Oui, répondit-elle gravement, en cherchant à lire dans ses yeux malgré les ténèbres de la nuit. J’aurai confiance et je ne douterai jamais de vous, André... Je crois en vous, mon ami !

Éperdu, Villaines la serra contre lui.

– Oh ! Cylia, que dites-vous ? Est-il bien vrai ?... Vous ne doutez pas de moi ?

– Non ! dit-elle sans fausse pudeur. J’étais folle, l’autre jour, puisque je vous aimais...

– Mon amour, ma chérie !... Ai-je bien compris ? Acceptez-vous vraiment d’unir votre vie à la mienne ?

Sa voix grave frémissait de joie et d’appréhension. Et Cylia confirmait, tout émue, mais fermement décidée :

– Oui, André, je serai votre femme parce que je vous aime et que je sais que vos convictions, à propos du mariage, sont les mêmes que les miennes. Nous bâtirons ensemble un foyer chrétien ; nous le peuplerons de jolis bébés qui grandiront enveloppés de notre chaude

tendresse...

– Nous les élèverons en collaboration étroite pour en faire des hommes selon l'Écriture... Ils ne deviendront jamais des étrangers pour leur père...

– Et leur mère leur apprendra à aimer et à honorer celui-ci.

– Oh ! mon aimée !... Ma femme ! mon étoile...

Il était si bouleversé qu'il bredouillait, ne sachant que la serrer dans ses bras, comme pour permettre à leurs cœurs de mieux battre à l'unisson.

Tout était silence autour d'eux...

Amoureusement, le jeune avocat avait appuyé ses lèvres sur le front de Cylia dont la tête reposait sur son épaule.

Et tout bas, la jeune fille, hantée par ses souvenirs, affirmait :

– Ayez aussi confiance en moi, André. J'ai mis toute ma foi en vous et je sais que vous serez toujours le fidèle compagnon de ma vie, le père de mes enfants... le seul... le vrai...

– L’unique ! acheva-t-il, tout vibrant d’ardeur.

Une fois encore la trinité humaine se constituait...

Pour la première fois, les lèvres des deux jeunes gens se rencontrèrent.

Puis, lentement et enlacés, Villaines conduisit, à travers les corridors sombres, la fiancée de son choix.

Sur le seuil de sa chambre, il la quitta.

– Au revoir, mon aimée... Ne pensez plus au passé, mais tournez vos yeux vers l’avenir... vers notre avenir ! Dormez bien, ma chérie... À demain !

– À toujours ! répondit-elle. Ensemble, tous les deux... pour la vie !

Et dans son *au revoir*, Cylia condensait avec ferveur tout ce que quatre mois de douloureux mirages lui avaient appris.

Cet ouvrage est le 325^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.